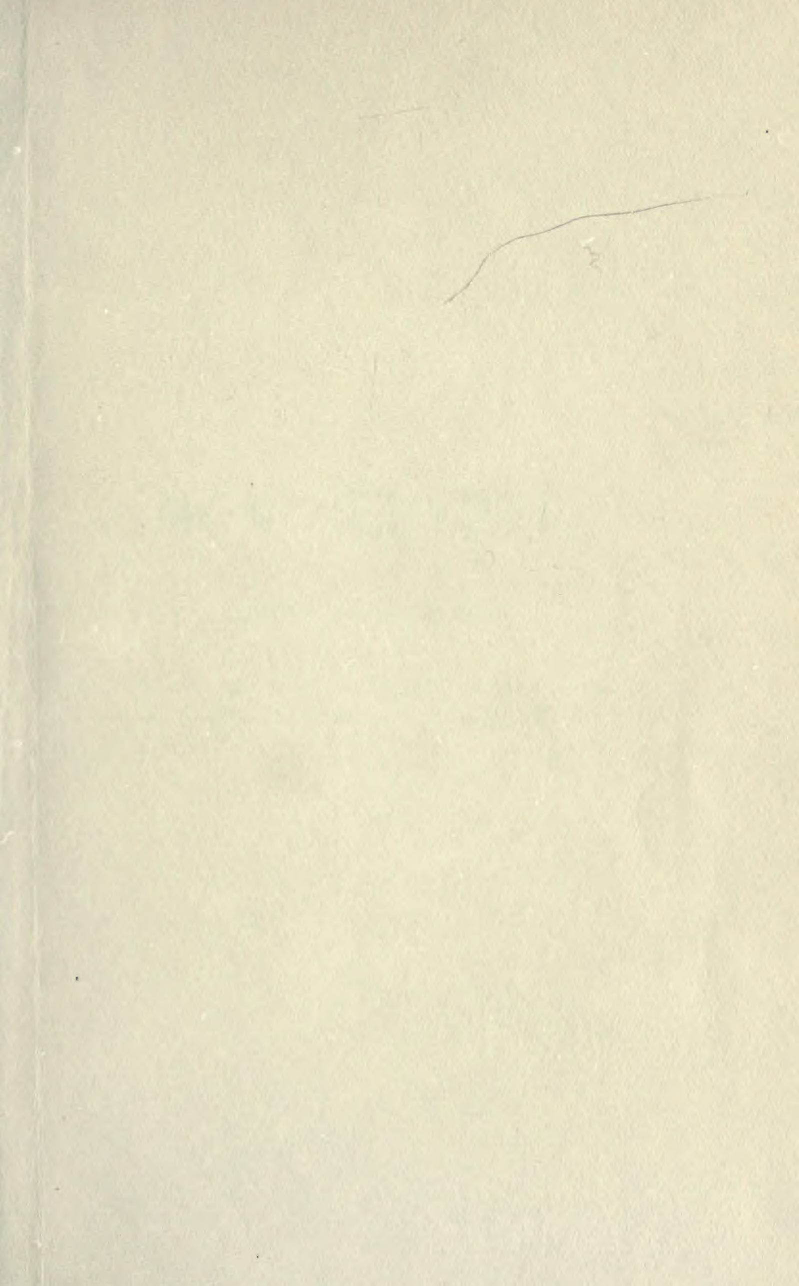

3 1761 08002251 0



MON ŒUVRE!...

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
au Théâtre de l'ATHÉNÉE, le 21 septembre 1917.

I

13

DES MÊMES AUTEURS [1]

La Charrette anglaise, comédie en 3 actes, (Théâtre du Gymnase, mai 1916).

Monsieur Beverley, pièce en 4 actes, (Théâtre Antoine, mars 1917).

---

1. Voir dernière page.

GEORGES BERR & LOUIS VERNEUIL

MON ŒUVRE!...

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE, ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE
11, BOULEVARD DES ITALIENS, 11

—

1920

PERSONNAGES

FRÉDÉRIC LE HALLIER, 52 ans .	MM.	Gaston DUBOSC.
LUCIEN VERVOLAND, 38 ans. . .		Lucien ROZENBERG.
FÉLICIEN BLANCHET, 21 ans . .		ARNAUDY.
GUSTAVE AUBERT, 36 ans. . . .		Ch. DECHAMPS.
LE MARQUIS DE LA CROIX-MARION, 60 ans		Louis MAUREL.
FRANÇOIS, 41 ans.		Victor MORET.
UNE FLEURISTE.		ARDUINI.
JACQUELINE MARÉCHAL, 39 ans.	Mmes	Jeanne BERTINY.
CÉCILE VIGNOL, 26 ans.		SYLVIE.
SUZANNE AUBERT, 27 ans. . . .		Georgette DELMARÈS.
ROSALIE, 40 ans		VOLANGES.

A Paris, en avril-mai 1917.

Les trois actes dans le même décor :
Le salon de Jacqueline Maréchal.

N. B. — Le personnage du marquis de la Croix-Marion peut être supprimé à la représentation. (Voir page 100).

MON ŒUVRE!...

ACTE PREMIER

Un salon au rez-de-chaussée de l'hôtel de Jacqueline Maréchal.

A gauche, premier plan, porte pleine, à un battant, conduisant aux appartements privés de Jacqueline.

A gauche, deuxième plan, et en pan coupé, trois marches conduisent à une galerie surélevée, sur laquelle s'ouvrent : à gauche, une porte vitrée, à deux battants, sur la salle à manger ; à droite, un petit escalier tournant, montant vers l'étage supérieur. — La porte de la salle à manger est parallèle aux trois marches, et, par conséquent, de biais à la rampe. L'amorce du petit escalier est face au public, puis il tourne vers la gauche, pour se perdre derrière la salle à manger.

A droite, premier plan, grande baie, ouvrant sur une galerie vitrée, qui conduit aux autres salons.

A droite, troisième plan, et en pan coupé, grande porte à deux battants. Cette porte reste complètement ouverte durant les trois actes, et rend visible une belle antichambre. C'est par cette porte que se font les entrées de l'extérieur.

Au fond, au milieu, panneau plein, devant lequel est placé un piano à queue. Le clavier est à gauche, de façon que l'acteur qui en jouera se trouve exactement de profil.

L'ameublement est très élégant ; les sièges sont anciens, et les murs sont couverts de tableaux et de gravures de prix, mais, bruta-

lement, au milieu de tout ce luxe, un déluge de dossiers, de cartonniers, de porte-manteaux, de paquets, de brochures, d'affiches, pêle-mêle, sur tous les meubles, dans tous les coins, jette une note discordante. Elle est accentuée par deux grands bureaux de noyer ciré, placés de chaque côté de la scène. Celui de gauche est perpendiculaire à la rampe, de façon que la personne qui est assise se trouve de profil, dos à la porte de gauche. Celui de droite est parallèle à la rampe, de façon que la personne qui est assise se trouve face au public. — Pour chaque bureau, un fauteuil très simple, une corbeille à papiers, et tout ce qu'il faut pour écrire. — Le bureau de gauche porte, en outre, une machine à écrire.

Le téléphone est à droite, sur une petite console, placée contre le mur, entre la baie du premier plan et la porte d'entrée.

Il est deux heures de l'après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

LE HALLIER, FRANÇOIS.

Au lever du rideau, Le Hallier est seul. Il est assis dans un fauteuil et lit le *Figaro*. François entre, par l'escalier, en sifflotant et descend en scène. Apercevant tout à coup Le Hallier, il s'arrête court.

FRANÇOIS.

Oh! Pardon, monsieur Le Hallier!...

LE HALLIER.

De rien, François, de rien.

FRANÇOIS.

Ah! çà!.. Par où Monsieur est-il entré?...

LE HALLIER.

Pas par la fenêtre, bien sûr, ce n'est plus de mon âge!...

FRANÇOIS.

C'est la cuisinière qui a ouvert à Monsieur?

LE HALLIER.

Je n'ai pas remarqué.

FRANÇOIS.

Je dis ça parce que nous n'avons plus de femme de chambre: Madame l'a renvoyée, parce qu'elle trompait son mari, qui est au front!... Moi, je n'ai pas entendu le coup de sonnette de Monsieur: J'étais dans l'atelier, je mettais les chaises en place... Parce que Monsieur sait que l'atelier est devenu la salle du comité: Toutes ces dames se réunissent là.

LE HALLIER, qui parcourt le *Figaro.*

Je sais, je sais!...

FRANÇOIS, soupirant.

Oui, les œuvres de guerre!... (Regardant autour de lui.) Madame a déjà gâché ce petit salon: C'est devenu le bureau du secrétaire et de la dactylographe. Je vous demande un peu!... Partout des papiers, des registres!... Un de ces jours, elle décidera que sa chambre à coucher est inutile, et nous en ferons une imprimerie.

LE HALLIER, avec force.

Taisez-vous, François!... (Un temps.) Ou, du moins, ne me parlez jamais de la chambre à coucher de madame Maréchal.

FRANÇOIS.

Ah?

LE HALLIER, pliant nerveusement le *Figaro*.

Les journaux sont vides... vides...

FRANÇOIS, tirant l'*Information* de sa poche.

J'ai les nouvelles de midi.

LE HALLIER.

L'*Information* ?... donnez.

FRANÇOIS.

Elles sont mauvaises.

LE HALLIER.

Ah?

FRANÇOIS.

Les réformés vont repasser une visite.

LE HALLIER.

Çà vous embête ?...

FRANÇOIS.

Çà m'embête parce que si j'étais pris, çà mettrait Madame dans l'embarras. J'ai beaucoup d'affection pour Madame.

LE HALLIER.

Pourquoi avez-vous été réformé ?

FRANÇOIS.

J'ai de l'emphysème, et, justement, depuis six semaines, çà va beaucoup mieux.

LE HALLIER, souriant.

Diable!...

FRANÇOIS.

On convoque à partir de la classe 96, et c'est précisément la mienne! Il y a là comme une espèce de parti pris!...

La pendule sonne deux heures.

LE HALLIER.

On a sonné deux coups!... C'est Madame.

FRANÇOIS.

Non, c'est la pendule!... Il est deux heures.

LE HALLIER, rageusement.

Deux heures!...

Il se lève et marche à travers la scène.

FRANÇOIS.

Il y a longtemps que Monsieur attend Madame?

LE HALLIER.

Il y a dix-sept ans, François!... Aujourd'hui, j'avais rendez-vous à une heure et demie. Je suis arrivé à une heure vingt-cinq...

FRANÇOIS.

Madame est partie à midi sans avoir déjeuné. Elle était très émue.

LE HALLIER.

Pourquoi?

FRANÇOIS.

Elle était appelée au Ministère de l'Intérieur, rapport à son œuvre!...

LE HALLIER.

A son œuvre!...

FRANÇOIS.

Oui. C'est une belle œuvre que l'œuvre des « Maris au front ». Une des plus belles idées de Madame. C'est vrai, çà!... On s'occupe des réfugiés, des propriétaires, du petit personnel des théâtres, on ne s'est pas encore occupé des maris... Alors, madame Maréchal a pensé...

LE HALLIER, qui s'est assis au bureau de gauche.

François!... Ne vous croyez pas obligé de me faire la conversation!

FRANÇOIS.

Çà ne m'ennuie pas, Monsieur.

LE HALLIER.

Vous êtes tout à fait aimable.

SCÈNE II

LES MÊMES, CÉCILE.

CÉCILE, entre de droite, troisième plan, et, aussitôt, accroche son chapeau et son mantelet au porte-manteau.

Madame Maréchal n'est pas rentrée, François?

LE HALLIER.

Nous l'attendons.

CÉCILE, se retournant.

Ah! vous êtes là, monsieur Le Hallier?...

FRANÇOIS.

Madame ne tardera plus: Il y a comité à deux heures et demie.

CÉCILE.

Oui, je sais.

FRANÇOIS, à Le Hallier.

Maintenant que mademoiselle Cécile est là, je puis laisser Monsieur.

LE HALLIER.

Vous avez toutes les prévenances.

François sort par l'escalier.

SCÈNE III

LE HALLIER, CÉCILE, puis BLANCHET.

LE HALLIER, à Cécile qui se tient immobile, devant lui.

Qu'est-ce que vous désirez, mademoiselle Cécile ?

CÉCILE, indiquant le bureau où Le Hallier est assis.

Mais...

LE HALLIER, se levant.

C'est vrai, j'ai pris votre place!... Je vous demande pardon!

CÉCILE.

Merci!... (Elle enlève le couvercle de sa machine à écrire et s'installe. Le Hallier passe à droite, et s'assied au bureau de Blanchet. Il y trouve des cartes et commence une réussite. Un temps.) Ah! vous avez trouvé le jeu de cartes de Monsieur Blanchet?...

LE HALLIER.

Oui...

CÉCILE.

Une rage qu'il a, ce petit Blanchet, de faire des réussites!... Il prétend que les cartes lui prédisent toutes sortes de choses, et qu'elles ne se trompent jamais.

LE HALLIER, qui n'écoute pas.

Ah?...

CÉCILE.

C'est un très gentil compagnon, Monsieur Blanchet. Il a été réformé à cause de sa myopie...

LE HALLIER, même jeu.

Oui, il est très myope...

CÉCILE.

Il est très gentil tout de même! (Elle se lève et s'approche doucement de Le Hallier.) Et vous, monsieur Le Hallier, qu'est-ce que vous leur demandez, aux cartes?

LE HALLIER.

Rien.

CÉCILE.

Oh! si!... Vous leur demandez quelque chose!...

LE HALLIER, jetant ses cartes avec colère.

Zut!... Trois piques!...

CÉCILE, souriant.

Vous voyez bien que vous leur demandez quelque chose!... Madame Maréchal pense trop à ses œuvres de guerre, et pas assez à vous!... Elle ne vous laisse jamais le loisir de lui demander si elle vous aime, et quand elle vous épousera... Alors vous le demandez aux cartes!... Voilà!...

LE HALLIER, surpris.

Pourquoi lisez-vous comme ça dans ma pensée, vous?

CÉCILE, troublée.

Parce que... parce que...

LE HALLIER.

En voilà une petite indiscrète!

CÉCILE.

Je vous demande pardon, monsieur Le Hallier! (Elle retourne à son bureau et se met au travail. Le Hallier recommence une réussite. Un temps. Blanchet entre de droite, troisième

plan, chapeau, serviette, parapluie.) Ah! voilà monsieur Blanchet!...

BLANCHET, accrochant son chapeau et son parapluie au porte-manteau.

Oui, mademoiselle. J'ai déjeuné, j'ai fait deux ou trois courses et je viens reprendre auprès de vous, mon labeur accoutumé. (Il va au bureau de droite, et, le nez sur Le Hallier, il s'arrête court.) Il y a quelqu'un, là!...

LE HALLIER.

Bonjour, Blanchet.

BLANCHET.

Ah! c'est Monsieur Le Hallier!...

LE HALLIER.

J'ai pris votre place. Je vais vous la rendre.

Il se lève, emportant le sous-main de Blanchet sur lequel il a disposé ses cartes.

BLANCHET, à part.

Il emporte mes cartes?...

LE HALLIER, debout, regardant autour de lui.

Où vais-je m'installer, moi, à présent?

CÉCILE, se levant.

Je vais débarrasser ce fauteuil...

LE HALLIER, l'arrêtant.

Ne vous dérangez pas. (Embarrassé.) C'est une table qu'il me faudrait, c'est une table!... Je vais dans le grand salon.

Il va vers la droite, premier plan.

CÉCILE.

Vous y serez très mal. Il y a deux mille affiches par terre, et des chandails sur tous les meubles.

LE HALLIER, *s'arrêtant.*

Ah? bon. (*Réfléchissant.*) L'atelier est devenu la salle du comité... Reste la salle à manger!... Je vais dans la salle à manger... (*Il va vers la gauche.*) Cet hôtel devient inhabitable, et je finirai par n'y plus remettre les pieds!...

CÉCILE, *doucement.*

Ça m'étonnerait!...

LE HALLIER.

Moi aussi! (*Il monte les trois marches de gauche, tenant, toujours le sous-main de Blanchet. A la dernière marche, il trébuche.*) Eh, là!...

CÉCILE.

Quoi?

LE HALLIER.

Rien. Le roi vient de bondir sur la dame. C'est très bon signe!

Il sort à gauche dans la salle à manger.

SCÈNE IV

CÉCILE, BLANCHET.

BLANCHET, *assis au bureau de droite.*

Il a emporté mes cartes et mon buvard!...

CÉCILE.

Quel âge a-t-il Monsieur Le Hallier?

BLANCHET.

Autour de cinquante.

CÉCILE.

C'est incroyable !...

BLANCHET.

Quoi ?

CÉCILE.

C'est incroyable qu'il existe des hommes de cinquante ans, capables d'inspirer une passion, alors que des jeunes gens de vingt-huit...

BLANCHET, *un peu vexé.*

Si c'est pour moi que vous dites ça, je n'en ai que vingt-sept !

CÉCILE.

Je ne dis pas ça pour vous, monsieur Blanchet.

BLANCHET.

Merci, mademoiselle. (*Cécile commence à taper sur sa machine.*) Et puis rien ne nous prouve que Monsieur Le Hallier soit encore capable d'inspirer... Elle n'a pas l'air du tout d'en être folle, madame Maréchal !

CÉCILE.

Il n'y a pas que madame Maréchal sur la terre !

BLANCHET.

Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

CÉCILE.

Ça ne veut rien dire. Il y a des choses que vous ne pouvez pas comprendre.

BLANCHET.

Parce que ?

CÉCILE.

Parce que vous êtes un calme, un égoïste, parce que vous ne pensez qu'à vous, parce que vous n'aimez pas !...

BLANCHET, bondissant.

Je n'aime pas ?

CÉCILE, effrayée.

Monsieur Blanchet...

BLANCHET.

Je n'aime pas, moi ?

CÉCILE, vivement.

Monsieur Blanchet, je retire ce que j'ai dit.

BLANCHET, amer.

Non, non, ne retirez rien !... Il y a certaines tortures qui ont leur volupté ! Ne retirez rien, mademoiselle Cécile !... Non, que ce soit précisément vous qui... (Avec un sourire désolé.) C'est atroce, vrai, c'est atroce !... (Il marche à travers la scène et se heurte violemment contre un fauteuil.) Oh !

CÉCILE.

Vous vous êtes fait mal ?

BLANCHET.

Du tout, je n'ai rien senti. Qu'est-ce que c'est que les souffrances physiques à côté de... (Se tâtant le genou.) Ma foi oui, je me suis fait très mal !

CÉCILE.

C'est bien fait. Quand on ne voit pas clair, on ne marche pas avec cette agitation !

BLANCHET, continuant de marcher tout en se tenant le genou.

Vous me mettez hors de moi, et vous voulez que je reste immobile ?

CÉCILE.

Eh bien, je vous demande pardon, monsieur Blanchet. Vous êtes amoureux, très amoureux, mais je

vous en prie, ne circulez plus comme ça, vous me faites trembler!... Je ne veux pas être cause d'un malheur!

BLANCHET, s'arrêtant brusquement.

Oui, mademoiselle!

CÉCILE.

Vous aime-t-elle, au moins, celle que vous aimez?

BLANCHET.

Je ne sais pas... je ne crois pas...

CÉCILE, distraitement, tapant toujours sur sa machine.

Jolie?

BLANCHET.

Oh! oui!... (La regardant avec passion.) Elle a les cheveux tout en or... en or sombre...

CÉCILE.

Vous vous rappelez qu'il manque cinq cents affiches?... Madame Maréchal en avait commandé deux mille cinq cents.

BLANCHET, indifférent.

Ah?... (Avec passion.)... Et bleu faïence, les yeux, des grands yeux fiers... des yeux désespérants...

CÉCILE.

Vous avez téléphoné à l'imprimeur?

BLANCHET, surpris.

Çà ne regarde pas l'imprimeur!...

CÉCILE.

Voyons, monsieur Blanchet, je vous demande si vous avez téléphoné à l'imprimeur que, sur deux mille cinq cents affiches...

BLANCHET.

Non, je n'ai pas téléphoné.

CÉCILE.

Vous avez eu tort. Madame Maréchal ne sera pas contente !

BLANCHET, *indifférent.*

Ah ?... (*Continuant.*) J'ai dit que ses yeux étaient désespérants, parce qu'ils ne promettent rien, parce qu'ils regardent ailleurs !... Elle est fine, elle est élancée, elle est hautaine... Je la vois en ce moment : Elle est assise, elle s'absorbe, et ses doigts menus courent sur un clavier sonore !...

CÉCILE.

Ah ! c'est une pianiste ?...

BLANCHET, *découragé.*

Oui, mademoiselle !... Disons que c'est une pianiste, et ne parlons plus jamais de ces choses !...

Et il se rassied à son bureau.

SCÈNE V

LES MÊMES, JACQUELINE, ROSALIE.

JACQUELINE, *entre, très vite, de droite troisième plan. Elle est suivie de Rosalie, à laquelle elle parle sans la regarder.*

Mais n'importe quoi, ma petite fille !... Un peu de jambon, de la bière, une orange, je ne sais pas, moi...

ROSALIE.

Bien, madame.

Elle va vers la salle à manger.

JACQUELINE, à Cécile et Blanchet.

Mes enfants, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer : Je suis reconnue d'utilité publique!... (A Rosalie qui va sortir.) Où allez-vous ?

ROSALIE.

Je vais mettre le couvert dans la salle à manger, Madame.

JACQUELINE.

Oh! non! Pas de couvert, pas de salle à manger, je n'ai pas le temps!... Mettez tout ça sur un plateau, et servez ici!

Rosalie revient sur ses pas et sort à droite troisième plan.

BLANCHET.

Mes félicitations, Madame!...

JACQUELINE, s'asseyant.

Le ministre a été délicieux. Quant à moi, je me suis surpassée : Une verve... un talent de persuasion... Je m'écoutais parler, et je ne pouvais pas croire que ce fût moi!...

CÉCILE.

Qu'est-ce que vous lui avez dit, au ministre ?

JACQUELINE.

Que la guerre avait bouleversé les ménages, et que mon œuvre, peu à peu, les reconstituait!... Et je lui ai dit, aussi, notre propagande, comment nous incitions les femmes à la vertu stoïque, à la patience... Je lui ai parlé de mon projet de cercle.

CÉCILE.

Quel projet ?

JACQUELINE.

Il est admirable... Un cercle où se réuniront les

maris délaissés et désemparés pendant tout le temps de leur permission !... Seulement il faut de l'argent, pour cela !... Le ministre s'est inscrit pour vingt francs !... Mon Dieu ! que j'ai faim !... (Se levant.) Je vais ôter mon chapeau !

CÉCILE, se levant et tendant deux papiers à Jacqueline.

Madame, j'ai fini de copier le procès-verbal de la dernière séance.

JACQUELINE.

A deux exemplaires ?

CÉCILE.

A deux exemplaires.

JACQUELINE.

N'est-ce pas qu'il est intéressant ?

CÉCILE.

Je ne sais pas, Madame. Vous m'aviez dit de le copier, vous ne m'aviez pas dit de le lire !...

JACQUELINE, souriant.

C'est une perle, cette petite femme-là !

BLANCHET, gravement.

C'est une perle.

JACQUELINE, à Cécile.

Eh bien, il faut le déposer sur le bureau du Comité. Vous y joindrez ce rapport, et ces quelques lettres.

Elle lui donne des papiers qu'elle tenait à la main en entrant.

CÉCILE.

Bien, Madame.

Elle remonte et sort par l'escalier.

BLANCHET, à lui-même, immobile à son bureau.

Elle s'en va !... Elle monte l'escalier !...

JACQUELINE, debout au bureau de Cécile, appelant.

Blanchet !

BLANCHET, même jeu.

Elle m'appelle !...

JACQUELINE, appelant plus fort.

Blanchet !

BLANCHET, s'apercevant que c'est Jacqueline qui parle.

Oh ! Pardon !... (Se levant et allant à elle.) Madame ?...

JACQUELINE.

Vous avez fait votre enquête ?...

BLANCHET.

Oui, Madame. (Tirant de sa poche une liste qu'il parcourt.) Voilà : A l'hôtel Meurice, rien... Au Grand Hôtel, deux cas intéressants.

JACQUELINE, assise au bureau de Cécile.

Comment se fait-il que Monsieur Le Hallier ne soit pas encore là ?...

BLANCHET.

Il est dans la salle à manger, Madame, il joue aux cartes.

JACQUELINE.

Avec qui ?

BLANCHET.

Tout seul.

JACQUELINE.

Drôle d'idée !... (Se levant.) Il faut absolument que j'ôte mon chapeau !...

Elle sort à gauche premier plan, et laisse la porte ouverte.

BLANCHET, continuant la lecture de ses notes sans s'apercevoir que Jacqueline est sortie.

...Deux cas intéressants : Monsieur Botru, sergent, quarante-deux ans, en permission pour huit jours...

VOIX DE JACQUELINE, en coulisse.

Parlez plus haut, mon ami, je ne vous entends pas !...

BLANCHET, lève la tête et remarque que Jacqueline n'est plus à côté de lui.

Oh ! Pardon, Madame !... (S'approchant de la porte de gauche et continuant à voix haute.) ... Et Monsieur Paul Dupressoir, trente-cinq ans; en congé de convalescence. Ils sont rentrés chez eux, hier soir, et ils ont constaté que leurs femmes avaient déserté le domicile conjugal.

VOIX DE JACQUELINE, en coulisse.

Alors, ils sont très malheureux ?

BLANCHET.

Non. Botru a dit : « Je m'en fous !... » Quant à Dupressoir, ça lui a plutôt fait plaisir !...

VOIX DE JACQUELINE, en coulisse.

Alors, passons !...

BLANCHET, continuant, le nez dans ses papiers.

Maintenant, l'agence Cook m'a signalé le cas d'un sous-lieutenant anglais... (Ayant enlevé son chapeau et son manteau, Jacqueline rentre, passe devant Blanchet, et traverse la scène. Blanchet, qui ne l'a pas vue rentrer, continue à parler à haute voix, tourné vers la porte de gauche.) Sa femme, en son absence, a déposé une demande en divorce qu'il n'accepte pas. Peut-être pourriez-vous intervenir ?...

JACQUELINE, debout au bureau de droite.

Nous interviendrons certainement!... (Blanchet, au son de sa voix, se retourne, surpris, l'aperçoit et va vers elle.) Voyons le reste! (Prenant la liste qu'il lui tend, et la parcourant.) Carlton, un!... Elysée-Palace, un!... En tout, cinq cas nouveaux!... C'est parfait!

Durant ce qui précède, Rosalie est entrée de droite, troisième plan, portant un plateau sur lequel sont disposés un plat de viande froide, une bouteille de bière, du pain et une coupe de fruits. Elle a posé le plateau sur le bureau de Blanchet, et est ressortie.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE HALLIER.

JACQUELINE, voyant Le Hallier qui entre de la salle a manger

Ah! vous voilà, tout de même?... Mais je vous attends, je vous attends!...

LE HALLIER, descendant.

Elle est raide, celle-là!... (Il lui baise la main.) Bonjour! Personne ne m'a prévenu que vous étiez là!

JACQUELINE.

Vous savez que je suis reconnue d'utilité publique?...

LE HALLIER.

C'est important, ça?

JACQUELINE.

C'est très important et c'est très flatteur!... Ça me fait plaisir de vous voir, Le Hallier!

LE HALLIER.

Moi aussi !... Je voudrais causer avec vous pendant dix minutes, pendant dix minutes de suite.

JACQUELINE.

C'est très facile... (Sonnerie du téléphone.) Vous permettez ?

LE HALLIER, rageant.

Faites donc !...

Il prend machinalement une cigarette dans son étui.

JACQUELINE, d'un ton de reproche.

Le Hallier !...

LE HALLIER.

C'est juste !...

Il remet la cigarette dans son étui et l'étui dans sa poche.

JACQUELINE, au téléphone.

Allô !... Ah ! c'est vous, mon cher Baron ?... Bonjour... Oui... Oh ! comme c'est gentil, comme c'est généreux !... Mais ce que vous voudrez, la moindre chose !... Merci ! Je vais faire passer chez vous tout de suite !... C'est *Le Figaro* qui doit publier la liste des donateurs, oui, oui !... *Le Gaulois* aussi !... Baron du Boudreau. (Epelant.) d, r, e, a, u, je sais, je sais !... Merci encore !... Au revoir, Baron ! (Elle raccroche le récepteur.) Qu'est-ce que vous feriez, vous, Le Hallier, si vous aviez trois millions ?...

LE HALLIER.

Je ne ferais rien !... Je vivrais de mes rentes !

JACQUELINE.

Eh bien, le Baron du Boudreau n'est pas comme vous !... Il vient de me dire que s'il avait trois millions, il les consacrerait à l'œuvre des « Maris au front » !...

LE HALLIER.

Malheureusement, il ne les a pas.

JACQUELINE.

Tout de même, il s'inscrit pour mille francs, mon ami. (Appelant.) Blanchet!

BLANCHET, qui rangeait des papiers sur le bureau de Cécile.

Madame?

JACQUELINE.

Il faut courir tout de suite chez le Baron du Boudreau, 147 Avenue Kléber. Il vous remettra un chèque et une petite note pour les journaux. (Souriant.) Il aime qu'on parle de lui, le Baron du Boudreau!... La note ne passera pas, mais nous aurons toujours le chèque!... Vous avez l'air désolé, Blanchet?

BLANCHET, simplement.

Je ne suis pas heureux, Madame.

JACQUELINE.

Pourquoi?

BLANCHET.

Oh! je vous en prie!... Vous avez suffisamment à faire avec les mobilisés! (Soupirant.) Je vais chez le Baron du Boudreau!

Il décroche son chapeau et son parapluie et sort à droite, troisième plan.

SCÈNE VII

LE HALLIER, JACQUELINE.

JACQUELINE.

Mille francs!... C'est bien, çà !

LE HALLIER.

Oh ! du Boudreau paye cher sa publicité !...

JACQUELINE.

Il la paye, en tout cas, et je le préfère aux gens modestes qui ne donnent rien !...

LE HALLIER, sèchement.

J'ai mes œuvres !

JACQUELINE.

Tout de même, après dix-sept ans d'intimité, vous pourriez vous intéresser aux miennes.

LE HALLIER.

Les vôtres, je les hais !

JACQUELINE.

Parce que ?

LE HALLIER.

Parce qu'elles me prennent votre temps et votre pensée.

JACQUELINE, après un petit temps.

Frédéric !...

LE HALLIER.

Jacqueline ?

JACQUELINE.

C'est vrai que je suis devenue insupportable avec vous.

LE HALLIER, *protestant.*

Oh!

JACQUELINE.

Mais si, mais si! Tout à l'heure, vous aviez envie de fumer une cigarette, et moi, sottement...

LE HALLIER, *vivement.*

Pardon, pardon, ne renversons pas les rôles!... Il y a dix-sept ans que je sais que vous ne supportez pas l'odeur du tabac, j'aurais dû me le rappeler!... Seulement, c'est plus fort que moi: Quand je suis agacé, je tire une cigarette.

JACQUELINE.

Agacé?

LE HALLIER, *gravement.*

Jacqueline, je crois bien que je ne remettrai plus les pieds ici!

JACQUELINE, *allant au plateau déposé par Rosalie sur le bureau de droite.*

Dites, Frédéric, vous permettez que je prenne quelque chose? Je n'ai pas déjeuné, je meurs de faim!...

LE HALLIER, *sèchement.*

Faites donc! (*Jacqueline s'installe au bureau de Blanchet et commence à manger. S'asseyant près d'elle.*) Alors, ça ne vous fait rien?

JACQUELINE.

Quoi?

LE HALLIER.

Que je ne remette plus les pieds ici.

JACQUELINE.

Çà ne me fait rien parce que voilà deux ans que vous me le dites.

LE HALLIER.

Oui, mais cette fois, je suis décidé, incroyablement décidé !...

Sonnerie du téléphone.

JACQUELINE, se levant.

Vous permettez ?

LE HALLIER, contenant sa colère.

Faites donc !...

JACQUELINE, au téléphone.

Allô !... Oui, ma chère amie, oui !... Le brigadier Lebeuf ?... Bien. 102, rue Caulaincourt... Je vais prendre ça en note... Merci !... Au revoir !... (Elle raccroche le récepteur et se dirige vers le bureau de Cécile. Le Hallier, sans être vu de Jacqueline, tourne la manette du téléphone et coupe la communication. Jacqueline debout au bureau de Cécile et inscrivant sur une fiche.) 102, rue Caulaincourt !... (A Le Hallier.) Savez-vous ce qu'il nous demande, Lebeuf ?

LE HALLIER.

Non, je ne le sais pas, mais ce que je tiens à savoir, par exemple, c'est comment vous vous en tirerez pour...

JACQUELINE, s'asseyant au bureau de Cécile.

Je vous ai adoré, Frédéric, et la preuve, c'est que je me rappelle parfaitement le jour où j'ai fait votre connaissance !...

LE HALLIER.

13 mars 1900.

JACQUELINE.

Oui!... Je vous vois encore : Vous étiez mince, vous aviez beaucoup de cheveux, et ils étaient très noirs!

LE HALLIER, triste.

Ne me regardez pas comme ça, Jacqueline!

JACQUELINE.

Oh! j'ai changé aussi, moi!

LE HALLIER, étonné.

Ah?

JACQUELINE.

Eh bien, pourquoi, à cette époque, ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez?

LE HALLIER.

Parce que vous étiez mariée!

JACQUELINE, haussant les épaules.

En voilà des raisons!

LE HALLIER.

Oh! oui, je sais!... Qu'est-ce que vous voulez, Jacqueline, je suis un honnête homme, dans toute la triste acception du mot! J'ai raté ma vie à cause de ça!... Et puis, je vous aimais trop pour vous partager avec cet idiot de Janville!... D'ailleurs, vous ne l'auriez pas acceptée, cette vie à trois!...

JACQUELINE, conciliante.

Mon Dieu...

LE HALLIER.

Vous l'auriez acceptée?

JACQUELINE.

Çà ne vous regarde pas !... Il est un peu tard pour me demander mon opinion là-dessus !... (Après réflexion.) Je crois bien que je ne l'aurais pas acceptée !

LE HALLIER.

A la bonne heure !

JACQUELINE.

Mon Dieu ! Que j'ai faim !...

Elle se lève et va pour retourner au bureau de Blanchet.

LE HALLIER, l'arrêtant.

Ne vous dérangez pas, je vous en prie !... (Il va chercher le plateau sur le bureau de droite et l'apporte à Jacqueline sur le bureau de gauche, tout en parlant.) D'ailleurs, j'étais sûr que les événements vous démontreraient un jour que vous aviez épousé un imbécile, et j'attendais votre divorce !... Je l'attendis quatre ans.

JACQUELINE.

C'est entendu, vous avez été stoïque !... Pas pressé et stoïque !... Mais en 1904, j'étais libre, Le Hallier !... Pourquoi ne vous êtes-vous pas déclaré en 1904 ?...

LE HALLIER.

Vous le savez très bien. C'est en 1904 que j'ai perdu toute ma fortune sur un coup de Bourse. Si je vous avais demandée en mariage, à ce moment-là, vous très riche, qu'est-ce que vous auriez pensé de moi ?

JACQUELINE, mangeant.

Que vous m'aimiez.

LE HALLIER, rectifiant.

Que je vous convoitais !... Non, non, je me suis

dit : « Il faut reconstituer ta fortune. Il faut mériter Jacqueline. Ça durera six mois, ça durera dix ans, il faut la mériter!... Après, tu lui diras que tu l'aimes, et tu l'épouseras!... » Alors, je suis parti pour Java, j'ai exploité des forêts de cèdres, j'ai gagné huit cents mille francs, et je suis revenu en France le lendemain de votre mariage avec Maréchal !

JACQUELINE.

Je ne pouvais pas deviner que vous vous étiez éloigné de moi par amour! Vos lettres de Java étaient beaucoup trop réservées. Vous m'écriviez : « Attendez-moi, attendez-moi, Madame !... »

LE HALLIER.

Je n'avais pas le droit d'être formel.

JACQUELINE.

Au bout de deux ans, je me suis lassée d'attendre ! Je m'ennuyais, moi! Alors j'ai épousé Maréchal, pour tuer le temps!...

LE HALLIER.

Maréchal était un excellent homme. Je suis sûr qu'il avait deviné notre amour. Il s'est dit : « Je suis de trop !... » Et, fin 1913, il a pris une congestion pulmonaire et il est mort !

JACQUELINE, *discrètement.*

Mon pauvre Maréchal!...

LE HALLIER.

Enfin, vous étiez libre!... Enfin, j'allais pouvoir vous dire que je vous aime!... J'attends encore six mois, à cause de Maréchal, il faut être poli!... et, le 30 juillet 1914, je vous demande en mariage !

Je n'avais pas prévu le nouvel obstacle, pire que mon coup de Bourse, pire que vos deux maris !...

JACQUELINE.

Quel obstacle ?

FRANÇOIS, entrant par l'escalier.

Madame la Comtesse Lévy demande Madame au téléphone.

JACQUELINE, se levant.

Je n'ai pas entendu sonner.

FRANÇOIS.

Le téléphone est là-haut, madame.

JACQUELINE, étonnée.

Tiens !

FRANÇOIS.

Pardon !...

Il tourne la manette, et passe l'appareil à Jacqueline.

JACQUELINE.

Merci. (Au téléphone.) Allô !... Allô !...

LE HALLIER, bas à François qui passe à côté de lui.

Imbécile !

FRANÇOIS.

Comment ?

LE HALLIER.

Rien !

François sort par l'escalier.

JACQUELINE, au téléphone.

Bonjour, Comtesse !... Oh ! C'est navrant ! Justement, notre séance sera très importante !... Il s'agit de la révision de l'article 7 de nos statuts !... Le brigadier Lebeuf ?... Oui, oui, on m'a téléphoné,

mais je ne connais pas très bien son cas... Mais j'écoute, Comtesse, j'ai tout le temps... (Elle prend le téléphone sur la console, l'apporte sur le bureau de Blanchet et s'assied. Alors Le Hallier passe doucement derrière Jacqueline, tourne de nouveau la manette du téléphone, et coupe la communication.) Allô!... Allô!... Allons, bon! Nous sommes coupées! (Elle raccroche le récepteur, et se retourne vers Le Hallier.) Quel obstacle ?

LE HALLIER, montrant le téléphone.

Mais celui-là... la guerre!... Les œuvres de guerre, tous ces apostolats, sur lesquels vous vous êtes jetée sans mesure et sans discernement, ces coups de téléphone et ces coups de tam-tam, ce besoin de faire tapageusement la charité, et d'imaginer des œuvres bouffonnes qui ne tiennent pas debout!

JACQUELINE.

Vous me reprochez de faire mon devoir ?

LE HALLIER.

Je vous reproche de le faire un peu vite, au hasard, et, sans vous être demandé d'abord quelles étaient vos aptitudes!... Moi, j'ai voulu m'engager! Mon ami Ledru, un officier de carrière, qui s'y connait, m'a dit : « Mon vieux, tu as des rhumatismes, un cœur qui bat la breloque et cinquante deux ans, tu n'es bon qu'à faire un civil!... » J'ai écouté Ledru!

JACQUELINE.

Vous ne pensez qu'à vous! Moi, Le Hallier je pense aux autres!

LE HALLIER.

Mais j'en fais partie, des autres! Mettez-moi

dans le tas, Jacqueline, et quand je vous parle de notre mariage, ne me répondez pas : « Après la guerre !... » J'ai bientôt cinquante trois ans, moi ! Je suis encore vert, mais tout de même, il ne faudrait pas me reculer trop !

JACQUELINE, après un temps, et très sérieusement.

En quoi l'œuvre des « Maris au front » est-elle une œuvre bouffonne ?

LE HALLIER, abasourdi.

Quoi ?

JACQUELINE.

Voilà des hommes qui rentrent chez eux après sept ou huit mois de campagne. Quelques-uns trouvent leur foyer désert. Ils ne savent plus que dire, ni que penser... Heureusement, mon œuvre est là !... Nous courons après l'épouse adultère, et si nous ne la rattrapons pas, eh bien, mon Dieu, nous nous substituons à elle !... C'est bouffon, ça ?

LE HALLIER.

En tous cas, c'est très dangereux ! Elle peut vous entraîner loin, la substitution !

JACQUELINE.

Vous m'offensez, Frédéric !

LE HALLIER.

Alors quoi ?... Vous leur offrez des bonbons, un verre de bière, un tour de chevaux de bois ?... Après sept ou huit mois de campagne, j'ai idée qu'ils doivent vous demander autre chose !

JACQUELINE.

Non, mais dites tout de suite que je suis à la tête d'une agence louche ?...

LE HALLIER.

Non, mais vous jouez avec le feu, Jacqueline, et, par-dessus le marché, ça vous amuse !... Vous ne rencontrerez pas toujours des imbéciles comme moi, et alors...

JACQUELINE, sèchement.

Vous avez raison !... Parmi tous ces maris au front, je finirai bien par rencontrer un homme qui ne sera pas un imbécile. Alors je lui dirai : « Mari au front, voici ma main. Votre femme ne vous a pas attendu, mais moi, j'ai prouvé à un certain Monsieur Le Hallier que je savais attendre !... » Et je l'épouserai, le mari au front !

LE HALLIER.

Jacqueline, vous me désespérez !...

FRANÇOIS, entrant précipitamment par l'escalier.

La Comtesse Lévy demande Madame au téléphone !

JACQUELINE.

Encore ?

FRANÇOIS.

Et le téléphone sonne toujours là-haut !

JACQUELINE.

Ah ! çà, par exemple !...

Elle regarde la manette puis elle regarde Le Hallier.

FRANÇOIS, allant au commutateur.

Je vais rendre la Comtesse à Madame...

JACQUELINE.

Non, gardez-la pour vous ! Vous lui direz que je suis occupée, et que je lui téléphonerai plus tard !

FRANÇOIS.

Bien, Madame.

Il sort par l'escalier.

LE HALLIER.

Voilà enfin un mouvement gentil!

JACQUELINE, *souriant.*

C'est vous qui avez coupé la communication?

LE HALLIER.

Oui!... Et je voudrais bien les couper toutes, et ne garder que la nôtre, mais çà...

JACQUELINE, *allant à lui.*

Je vous ai fait de la peine, Frédéric, je vous demande pardon!... Je ne veux pas que vous vous en alliez!... Réflexions faites, je vous aime!... J'ai eu deux maris. et, deux fois, vous auriez pu devenir mon amant. Vous ne l'avez pas voulu. Ces choses-là ne s'oublient pas!...

LE HALLIER, *ému.*

Jacqueline...

JACQUELINE.

Seulement, mon amour pour vous est devenu complexe! Il s'y mêle de l'étonnement, de l'admiration, et de la rancune! C'est pour ça que je suis quelquefois méchante avec vous. Et puis, je crains l'avenir. J'ai peur que vous m'aimiez moins, quand vous ne m'attendrez plus!

LE HALLIER, *protestant.*

Oh!...

JACQUELINE.

Si, si!... En nous épousant, nous romprons le charme!... Pour moi, la tristesse de ne pas être à

vous, est une habitude à laquelle je renoncerai très difficilement !...

LE HALLIER, froissé.

J'ai compris ! (Faisant mine de s'en aller.) Il ne me reste plus qu'à...

JACQUELINE, gentiment.

Mais non, vous n'avez pas compris du tout, Frédéric ! Je vous défends de me quitter !... J'ai besoin, moi, de ce respect tenace, dont vous m'avez toujours entourée !... Il me choque, mais il me flatte !

LE HALLIER.

Enfin, oui ou non, voulez-vous être ma femme ?

JACQUELINE.

Je veux bien, mais pas tout de suite.

LE HALLIER.

Quand ?

JACQUELINE.

Après la guerre !

LE HALLIER, avec désespoir.

Oh ! Alors...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SUZANNE AUBERT.

SUZANNE, entrant de droite, troisième plan. (Chapeau).

Comment, vous n'êtes pas en séance ? Moi qui craignais d'arriver en retard !...

JACQUELINE.

Il est deux heures et demie?...

SUZANNE.

Il est deux heures trente-cinq, ma chère! François m'a dit que madame Gondrecourt était arrivée, et les demoiselles Duretal aussi.

JACQUELINE.

Alors, je monte!... Dites-donc, la trésorière, vous savez que du Boudreau nous donne mille francs?

SUZANNE.

C'est très bien, çà!... A propos, j'ai pris mes renseignements: L'adjudant Bouteille n'est pas marié. Madame Bouteille avait parfaitement le droit de le tromper, vu qu'elle n'est pas madame Bouteille! C'est une maitresse avec laquelle Bouteille vit depuis sept ans!

JACQUELINE.

Relisez nos statuts, ma chère: « Tout célibataire ayant vécu cinq ans au moins en état de concubinage, et dont la maîtresse aura déserté le foyer commun, sera considéré comme un Mari au front. »

SUZANNE, ôtant son chapeau qu'elle pose sur le piano.

Oui, c'est l'article 101. Il est absurde. Nous devenons les « Amants au front », alors?... Il faut absolument réviser ça.

JACQUELINE.

Je ne suis pas de votre avis.

SUZANNE.

C'est comme les six francs par jour que nous leur donnons!... Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fichent, avec six francs?

JACQUELINE.

Ma chère, il ne fallait pas voter la résolution!

SUZANNE.

Je reviens sur mon vote !...

JACQUELINE.

Vous ne faites que ça.

SUZANNE.

Permettez...

JACQUELINE, la prenant par le bras et l'entraînant vers l'escalier.

Nous allons nous mettre en retard. Vous développerez devant le Comité toutes vos idées contradictoires. Je vous donnerai la parole.

SUZANNE.

J'y compte!

Elles sortent toutes les deux par l'escalier.

LE HALLIER, resté seul.

On ne me dit pas bonjour !... On ne me dit pas au revoir !... Je n'existe pas ! (Avec rage.) Par exemple, je vais fumer une cigarette ! Elle en pensera ce qu'elle voudra!

Et il allume une cigarette. Cécile, qui vient de rentrer à droite, troisième plan, le regarde en souriant.

SCÈNE IX

CÉCILE, LE HALLIER.

CÉCILE.

Vous êtes en colère, Monsieur Le Hallier ?

LE HALLIER.

Pourquoi me dites-vous ça ?

CÉCILE.

Pour que vous vous mettiez à fumer ici !...

LE HALLIER.

Oui, je suis en colère.

CÉCILE.

Madame Maréchal n'a pas été gentille ?...

Cécile tient à la main une grande affiche roulée. Elle va à droite et décroche un tableau qui était au-dessus du téléphone.

LE HALLIER.

Vous décrochez le Greuze ?

CÉCILE, déroulant l'affiche où se lit, en gros caractères : « LES MARIS AU FRONT. »

Oui, j'ai besoin d'une place pour cette affiche. Aidez-moi, monsieur Le Hallier.

LE HALLIER, allant à elle.

C'est tout Jacqueline, ça ! Elle gâche son bonheur ! Elle met un Greuze au rancart, et elle le remplace par une affiche de publicité !

CÉCILE, riant.

Vous êtes joliment prétentieux, monsieur le Hallier !...

LE HALLIER.

Enfin, mademoiselle Cécile, qu'est-ce que je fais, ici ?

CÉCILE.

Vous vous rendez utile ! (Aidée par Le Hallier, elle a accroché l'affiche.) Sans vous, je ne serais jamais arrivée à...

LE HALLIER.

Mademoiselle Cécile, on se moque de moi, dans cette maison!

CÉCILE.

Pas tout le monde!

LE HALLIER.

Qu'est-ce que ça me fait, la considération des autres!

CÉCILE, *tristement.*

Evidemment!...

LE HALLIER, *résolument.*

Je vous prie de dire à madame Maréchal qu'elle me fait tourner en bourrique, et que je la laisse à ses œuvres!...

CÉCILE.

Ah! non, je ne me charge pas de ces commissions-là! Dites-le lui vous-même, Monsieur Le Hallier!

LE HALLIER.

Je ne veux plus la revoir.

CÉCILE.

Mais si, mais si, vous voulez! Et vous avez raison de vouloir! Madame Maréchal a beaucoup d'affection pour vous!

LE HALLIER, *vivement.*

Vous croyez?

CÉCILE.

Beaucoup. Il est vrai de dire que, quand vous êtes là, elle ne fait pas attention à vous, vous n'existez pas!

LE HALLIER.

Je le disais tout à l'heure !

CÉCILE.

Mais dès que vous êtes parti, elle vous réclame !... C'est une forme d'amour un peu singulière, un peu blessante, mais c'est de l'amour tout de même!

LE HALLIER, la regardant.

Vous êtes gentille, vous, et vous mériteriez d'être heureuse!

CÉCILE, évasive.

Je le suis!

LE HALLIER.

Non. Je vous observe quelquefois. Vous avez un air soucieux, préoccupé... Quel âge avez-vous?

CÉCILE.

Vingt-six ans.

LE HALLIER.

Il faut absolument que je vous trouve un mari.

CÉCILE.

Oh! je vous en prie, monsieur!... Ne vous occupez pas de moi, voulez-vous?

LE HALLIER.

Est-ce que vous aimeriez quelqu'un, par hasard?

CÉCILE.

Qu'est-ce que ça peut vous faire?

LE HALLIER.

Ça m'intéresse... ça m'intéresse beaucoup!... Je vous trouve charmante!...

CÉCILE.

Eh bien! oui, j'aime quelqu'un!...

LE HALLIER.

Il est jeune?

CÉCILE.

Pas très. Dans les cinquante.

LE HALLIER.

Il est jeune encore!... Si, si, il est jeune encore!... Riche?

CÉCILE.

Très.

LE HALLIER.

Alors, je comprends!... Brave petite créature, va!... Est-ce qu'il est intelligent?

CÉCILE, avec réserve.

Ça!...

LE HALLIER.

Oui, il est idiot! Si, si, il est idiot!... Du moment qu'il n'a pas compris, qu'il n'a pas deviné... Du moment qu'à cinquante ans, il ne saute pas sur une occasion d'amour aussi exceptionnelle... (Avec force.) Il est idiot! (Brusquement.) Voulez-vous que j'aille le trouver, moi?

CÉCILE.

Et qu'est-ce que vous lui direz?

LE HALLIER.

Je lui dirai : « Mademoiselle Cécile vous aime. Elle est pauvre, mais votre bonheur est là. » Et j'ai le sentiment que je vous rendrai service à tous les deux.

CÉCILE.

A tous les deux?

LE HALLIER.

Oui.

CÉCILE, se levant.

Eh bien, Monsieur Le Hallier, je vous autorise à lui dire tout ça.

LE HALLIER, souriant.

Il faudra me dire son nom, par exemple.

CÉCILE, embarrassée.

Ce n'est pas la peine. Vous le devinerez très vite, et vous n'aurez pas à courir bien loin pour le joindre.

LE HALLIER.

Ah?

CÉCILE, avec émotion.

Monsieur Le Hallier, je vous laisse avec lui!...

Et elle sort vivement par l'escalier.

SCÈNE X

LE HALLIER, BLANCHET.

LE HALLIER, seul, sans comprendre.

Comment? Elle me laisse avec lui? (Apercevant Blanchet qui rentre de droite, troisième plan, avec son chapeau, son parapluie, et sa serviette) Ah! C'est Blanchet?... Oh! la drôle d'idée!...

BLANCHET, doucement.

Il faudra me rendre mon jeu de cartes, monsieur Le Hallier!

LE HALLIER.

Il pense à son jeu de cartes!... Ah çà, mon pauvre homme, vous ne voyez donc rien?

BLANCHET.

Rien, monsieur. J'ai même été réformé à cause de ça.

LE HALLIER.

Vous me comprenez mal : Je ne parle pas de la faiblesse de vos yeux, mais de celle de votre intelligence !

BLANCHET, froissé.

Monsieur...

LE HALLIER.

Mais vous êtes aimé, mon cher...

BLANCHET, bondissant.

Moi, je suis aimé?... Mais de qui, de qui, Bon Dieu ?

LE HALLIER.

De Mademoiselle Cécile.

BLANCHET, éperdu.

De mademoiselle...

Il chancelle et porte la main à ses yeux. Le chapeau, le parapluie, la serviette et le lorgnon tombent à terre.

LE HALLIER, soutenant Blanchet.

Eh là! Eh là!

BLANCHET, revenant brusquement à lui.

J'ai laissé tomber mon lorgnon!

LE HALLIER.

Et bien d'autres choses encore!

BLANCHET.

Oui, mais c'est mon lorgnon qu'il faut ramasser d'abord ! (Avec force.) Avant tout, mon lorgnon !

LE HALLIER.

Je vais vous le chercher, calmez-vous !... (Il se met à quatre pattes, et, comme Blanchet en fait autant.) Qu'est-ce que vous faites ? Vous avez la prétention de... ?

BLANCHET, accroupi en face de Le Hallier.

Oh ! non, mais je ne trouve pas convenable de vous laisser chercher tout seul.

LE HALLIER.

Voilà toujours votre chapeau, votre serviette et votre parapluie.

BLANCHET, les prenant.

Je vous remercie... (Toujours accroupi.) Mais alors, si elle m'aime, pourquoi, tout à l'heure, n'a-t-elle pas voulu comprendre... ?

LE HALLIER.

Comprendre quoi ?

BLANCHET.

Elle vous a bien dit que c'est moi, Blanchet, qu'elle aime ?... Il ne faudrait pas me donner une fausse joie! J'en mourrais, moi, monsieur !

LE HALLIER.

Ah ! ça! vous l'aimez donc ?

BLANCHET, avec feu.

Si je l'aime !

LE HALLIER.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas déclaré? Vous avez cinquante ans, je sais, mais vous ne les paraissez pas.

BLANCHET, étonné.

Moi, j'ai cinquante ans?

LE HALLIER.

Par exemple, une chose m'étonne : Indépendant et riche, pourquoi êtes vous devenu le secrétaire de madame Maréchal?

BLANCHET.

Je ne suis pas riche, monsieur.

LE HALLIER.

Mademoiselle Cécile m'a affirmé...

BLANCHET.

J'ai cinq cent soixante-dix-huit francs de côté!. .

LE HALLIER, se relevant, et sèchement.

Je n'aime pas qu'on se moque de moi, monsieur Blanchet!

BLANCHET, se redressant aussi.

Vous ne le trouvez pas, monsieur ?

LE HALLIER.

Quoi?

BLANCHET.

Mon lorgnon.

LE HALLIER.

Non. Il aura glissé sous un meuble!... Et puis, je me fiche de votre lorgnon!... (A Rosalie qui entre, venant de la salle à manger.) Mademoiselle, vous direz à madame Maréchal que je suis reparti pour Java!

Il sort à droite, troisième plan.

SCÈNE XI

BLANCHET, ROSALIE.

Rosalie est allée au bureau de Cécile. Elle remet la bière et les assiettes sur le plateau et se dispose à enlever le tout.

BLANCHET, à lui même.

Elle est là!... Elle est à son bureau!... Elle me regarde!... Elle se demande pourquoi je ne lui parle pas!... (S'approchant de Rosalie et très doux.) Pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit, que vous m'aimiez?...

ROSALIE, très troublée.

Parce que je n'ai pas encore osé, monsieur Blanchet!

BLANCHET, ahuri.

C'est Rosalie! (Violemment.) Sortez!...

ROSALIE, stupéfaite.

Mais, monsieur Blanchet...

BLANCHET, criant.

Sortez! (Rosalie sort dans la salle à manger, emportant le plateau. Blanchet reste seul.) Il faut absolument que je retrouve mon lorgnon!...

Il se remet à quatre pattes et cherche à tâtons.

SCÈNE XII

BLANCHET, CÉCILE.

CÉCILE, entrant par l'escalier et voyant Blanchet par terre.

Qu'est-ce que vous faites-là ?

BLANCHET.

Ah ! Cette fois, c'est elle ! (Il se relève.) Cette fois, c'est vous !

CÉCILE, étonnée.

Oui, c'est moi.

BLANCHET, fiévreux.

Pourquoi m'avez-vous parlé d'une pianiste quand je vous parlais, moi, d'une dactylographe ?... Pourquoi, puisque vous m'aimez, avez-vous fait celle qui ne m'aimait pas ?...

CÉCILE.

Ah çà, il devient fou !...

BLANCHET, courant vers elle.

Ah méchante, méchante !...

CÉCILE, se sauvant.

Qu'est-ce que vous faites ?

BLANCHET, la poursuivant, frénétique.

Où sont tes lèvres ? Je ne vois pas tes lèvres !

Il la rejoint et va pour la prendre dans ses bras.

CÉCILE, le giflant.

Les voilà !...

BLANCHET.

Aïe !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GUSTAVE AUBERT.

AUBERT, entrant de droite, troisième plan, uniforme de sous-lieutenant.

Oh !... Je vous demande pardon !

CÉCILE.

Entrez, monsieur, entrez!

AUBERT, discrètement.

J'interromps peut-être une conversation ?...

CÉCILE, encore indignée.

Elle est terminée !... Monsieur et moi, nous n'avons plus rien à nous dire !...

Elle sort par l'escalier.

BLANCHET, à lui-même.

C'est incompréhensible !

SCÈNE XIV

BLANCHET, AUBERT.

AUBERT, souriant.

Mes compliments !... Elle est charmante !...

BLANCHET.

C'est incompréhensible, mon général !...

AUBERT, surpris.

Je suis sous-lieutenant, monsieur.

BLANCHET.

Excusez-moi, je suis un peu myope. Je ne vois pas les grades. Alors, quand je parle à un militaire, je lui attribue tout de suite le grade le plus élevé! De cette façon, je suis sûr de ne jamais le froisser!...

AUBERT.

Un domestique m'a dit d'entrer ici, et qu'on allait prévenir madame Maréchal.

BLANCHET.

Madame Maréchal ne se dérangera pas. Elle ne reçoit pas les jours de comité.

AUBERT.

Elle se dérangera. Je lui ai fait dire qu'il s'agissait d'une affaire des plus importantes.

BLANCHET.

Ah! vous avez un numéro?

AUBERT.

Un numéro?

BLANCHET.

Vous êtes bien un mari au front?

AUBERT.

Oui, monsieur. J'arrive de Tarbes. (Cognant du pied quelque chose, il se baisse et le ramasse.) Qu'est-ce que c'est que ça?

BLANCHET, courant à lui.

C'est mon lorgnon, je suis sûr que c'est mon lorgnon! Voilà une heure que je le cherche!

AUBERT, le lui tendant.

J'ai marché dessus.

BLANCHET, le regardant de près.

En effet, les deux verres sont cassés. Je vous remercie, mon lieutenant.

AUBERT.

Il n'y a pas de quoi!

BLANCHET, à lui-même.

Je n'ai pas de chance, aujourd'hui !...

Il met le lorgnon cassé dans sa poche et s'assied à son bureau.

SCÈNE XV

LES MÊMES, JACQUELINE.

JACQUELINE, entrant par l'escalier.

Qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'est-ce qu'il y a ?

AUBERT.

J'ai l'honneur de parler à madame Maréchal ?

JACQUELINE.

Oui, monsieur

AUBERT.

Je regrette infiniment qu'on vous ait arrachée à...

JACQUELINE.

Oh ! C'est madame Gondrecourt qui parle, et quand madame Gondrecourt parle, elle dit des choses sans intérêt et ça dure quarante minutes! Nous avons tout le temps !... Alors, votre femme vous trompe, monsieur?

AUBERT, gêné, et montrant Blanchet.

Oui, madame, mais...

JACQUELINE.

C'est mon secrétaire, il est très myope.

AUBERT, souriant.

Il n'est pas sourd !...

JACQUELINE.

Vous avez parfaitement raison ! Laissez-nous, Blanchet !

BLANCHET.

Oui, madame !...

Il sort à droite, premier plan.

SCÈNE XVI

JACQUELINE, AUBERT.

AUBERT, s'asseyant sur un geste de Jacqueline qui s'assied aussi.

Oui, madame, j'ai toutes les raisons de croire que ma femme me trompe : Je suis parti en campagne le 2 août 1914, à dix heures du matin. Avant de partir, j'avais jeté mon pyjama sur une chaise-longue. Je me rappelle ce détail. Hier soir, 29 avril 1917, je suis rentré chez moi. Je n'ai pas retrouvé ma femme, mais j'ai retrouvé mon pyjama !... Il était sur la chaise-longue, à la même place !... J'en déduis que ma femme n'a pas reparu chez elle depuis le jour de la mobilisation.

JACQUELINE.

Diable ! Elle n'a pas perdu de temps !

AUBERT.

C'est mon avis !

JACQUELINE.

Il est même certain qu'elle vous trompait avant le jour de la...

AUBERT.

Çà, c'est impossible!

JACQUELINE.

Pourquoi?

AUBERT.

Parce que j'ai épousé ma femme le 31 juillet 1914, l'avant-veille du jour de la...

JACQUELINE.

Ah! mon pauvre monsieur!...

AUBERT.

Oui, mes joies matrimoniales ont été courtes! Et, comme j'ai été présenté à ma femme trois semaines avant notre mariage, il en résulte que je ne la connais pour ainsi dire pas! Et même, je ne reconstitue son visage qu'au prix d'un véritable effort.

JACQUELINE.

Un mariage de convenances, alors?

AUBERT.

Un mariage d'affaires! Mon beau-père est un gros éditeur. Or, moi, je connais très bien les livres. Je suis un encyclopédiste de premier ordre. Alors, il m'a donné sa fille et nous nous sommes associés.

JACQUELINE.

Mais pardon, pardon. Depuis deux ans et demi, vous avez eu des permissions, j'imagine?

AUBERT.

Une seule! J'en ai profité pour aller voir mon père

qui est infirme, et qui habite Concarneau. J'ai estimé que mon père, que je connais depuis trente-trois ans, passait avant ma femme, avec laquelle j'ai vécu quarante-huit heures!... J'espérais d'ailleurs, qu'à ma prochaine permission... Oui, mais voilà! J'appartiens au 45e.

JACQUELINE.

Et alors?

AUBERT.

Et alors, on m'a envoyé à Salonique où je suis resté vingt-deux mois! J'ai pris les fièvres, je suis parti pour Marseille, j'ai fait un mois de convalescence à Mauléon, et puis on m'a reconnu inapte. A présent, je suis à Tarbes, dans les bureaux de la Place. J'écris des choses...

JACQUELINE.

Mais vous avez correspondu avec votre femme?

AUBERT.

Très peu! Quoi se dire?

JACQUELINE.

Mais alors, monsieur, puisqu'elle vous est à ce point indifférente, pourquoi êtes-vous ici?

AUBERT.

Parce que j'ai vingt jours de permission, que j'ai envie de rigoler, qu'il me faut n'importe quelle femme, à défaut de la mienne, et qu'on m'a dit que votre œuvre...

JACQUELINE, *choquée.*

Allons, allons, monsieur, vous êtes aussi bête que Le Hallier!...

AUBERT

Qu'est-ce que c'est que Le Hallier?

JACQUELINE, se levant et très gravement.

Préserver de la chute l'épouse qui attend ; ramener dans le bon chemin celle qui n'attend pas ; prêcher l'indulgence au permissionnaire trompé qui retrouve sa femme, et distraire honnêtement celui qui ne la retrouve pas, tout en faisant l'impossible pour qu'il la retrouve; tel est le but de l'œuvre des « Maris au front », monsieur ! Il est plus élevé que vous ne paraissez le croire !

Elle se rassied.

AUBERT.

Je veux bien que vous me retrouviez ma femme. Elle était charmante !... Seulement, comme je la connais à peine, il me paraissait plus simple... Vous comprenez, madame, voilà deux ans et demi que je suis privé de... Alors il me serait agréable de serrer une femme dans mes bras, n'importe laquelle ! Mais vous avez raison, il vaut mieux que ce soit la mienne !... C'est plus moral !

JACQUELINE.

Avec qui supposez-vous qu'elle vous trompe?

AUBERT.

Je n'en ai pas la moindre idée.

JACQUELINE.

A-t-elle des cousins, des neveux ?

AUBERT.

Je connais très peu sa famille. Ah ! par exemple, elle a une vieille tante, une vieille tante que je déteste parce qu'elle s'est opposée à notre mariage. C'est une bigote. Elle a déshérité ma femme lorsqu'elle a su qu'elle épousait un protestant.

JACQUELINE.

Et comment s'appelle cette vieille tante ?

AUBERT.

La comtesse de Pré-en-Pail.

JACQUELINE.

Je connais ce nom-là. Je l'ai entendu prononcer par une de mes amies, Suzanne Aubert.

AUBERT, sursautant.

Suzanne Aubert?

JACQUELINE.

Oui.

AUBERT.

Mais c'est ma femme, Suzanne Aubert !

JACQUELINE, stupéfaite.

Quoi ?

AUBERT.

Une Suzanne Aubert qui vous a parlé de la Comtesse de Pré-en-Pail ne saurait être que ma femme !

JACQUELINE.

Mais alors... vous vous appelez Aubert ?

AUBERT.

Gustave Aubert, oui, madame.

JACQUELINE, se lève et va sonner.

Ah ! ça ! C'est plus fort que tout ! (A François qui entre de la salle à manger.) Voulez-vous prier madame Aubert de descendre tout de suite !...

FRANÇOIS.

Bien, madame.

Il sort par l'escalier.

AUBERT.

Elle est ici ?

JACQUELINE.

Oui, monsieur! (Avec explosion.) Elle fait partie du comité! C'est notre trésorière! Et de plus, elle s'occupe de la propagande!...

AUBERT.

Eh bien, ça, madame, c'est énorme!

JACQUELINE.

Où demeurez-vous, monsieur ?

AUBERT.

120, Rue Pergolèse.

JACQUELINE.

Ce n'est pas l'adresse qu'elle m'a donnée.

AUBERT.

Parbleu !

JACQUELINE, va au bureau de Blanchet, et y prend son répertoire d'adresses, qu'elle consulte.

« Suzanne Aubert, 202, Rue de l'Université. »

AUBERT.

C'est l'adresse de son amant!...

JACQUELINE, avec indignation.

Comme toupet!...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, entrant par l'escalier.

Vous m'avez fait demander, chère amie?...

JACQUELINE, sèchement.

Pas moi, mais monsieur !...

SUZANNE, le regardant.

Un nouvel adhérent ?

JACQUELINE.

Un nouvel adhérent !

AUBERT, qui regarde Suzanne avec attention.

Je la retrouve !...

SUZANNE, étonnée.

Monsieur ?

AUBERT, à Suzanne, souriant.

Enlevez la barbe !

SUZANNE.

Quoi ?

AUBERT.

Rassemblez vos souvenirs, rappelez-vous un événement futile, qui a traversé votre vie... et enlevez la barbe !

Il met ses deux mains devant sa barbe et sa moustache et se présente ainsi à Suzanne.

SUZANNE, bouleversée, le reconnaissant.

Ah mon Dieu ! C'est mon mari !

JACQUELINE, toujours froide.

Oui, Suzanne, c'est votre mari !... Votre mari au front !... Il ne s'attendait pas à vous trouver ici, et vous devinerez facilement l'objet de sa visite !...

SUZANNE, à Aubert.

Vous êtes en permission ?

AUBERT.

Oui

SUZANNE, *poliment.*

Je regrette de ne pas avoir été prévenue de...

JACQUELINE.

Le pauvre cher homme ignorait votre adresse!

SUZANNE, *embarrassée.*

En effet, j'ai changé de domicile.

JACQUELINE.

Et d'existence!

AUBERT, *à Jacqueline, conciliant.*

Madame...

JACQUELINE, *vivement.*

Oh! Permettez! Il faut que madame Aubert s'explique!

AUBERT.

Si elle veut, mais soyons indulgents!... D'ordinaire, quand le mari s'absente, il laisse à sa femme des souvenirs de vie commune, de longues joies partagées, et c'est dans ces souvenirs-là qu'elle puise la force de lui rester fidèle, mais...

SUZANNE, *offensée.*

Qu'est-ce que vous insinuez par là, monsieur ?... Que je vous trompe ?

AUBERT, *doucement.*

Je ne l'insinue pas, je le suppose !...

SUZANNE, *avec véhémence.*

Alors, j'aurais accepté le poste glorieux que m'a confié madame Maréchal...

JACQUELINE, *émue.*

Suzanne !...

SUZANNE.

J'aurais patronné l'article Deux de nos statuts et je tromperais mon mari?

AUBERT.

Qu'est-ce qu'il dit, l'article Deux ?

SUZANNE.

Il demande qu'on supprime l'allocation de la femme adultère !

AUBERT.

Ce serait une grosse économie !

JACQUELINE.

C'est vrai qu'elle a proposé cet article-là ! (Brusquement, à Aubert.) Vous êtes insensé, et vos soupçons sont tout à fait injurieux.

AUBERT.

Mais sapristi ! Elle a déserté le domicile conjugal !

SUZANNE, tranquillement.

Vous rappelez-vous ma tante de Pré-en-Pail ?

AUBERT.

Oui.

JACQUELINE.

Nous en parlions tout à l'heure.

SUZANNE.

J'habite avec elle, monsieur.

JACQUELINE.

202, Rue de l'Université ?...

SUZANNE.

Parfaitement.

AUBERT.

Je croyais qu'elle vivait en province ?

SUZANNE.

En effet, dans les Vosges. Le lendemain de la déclaration de guerre, elle a quitté sa propriété de la Hounotte, et elle s'est fixée à Paris. Je me suis dit que l'occasion était excellente de me raccommoder avec elle, de réunir nos deux solitudes, et de rattraper l'héritage !... Le soir, je lui fais la lecture, et le dimanche, je la promène aux Tuileries. Elle n'est plus très lucide.

AUBERT.

J'irai la voir.

SUZANNE.

Je ne vous le conseille pas. Ou alors il faudrait vous convertir. Elle est très catholique, et elle vous hait.

AUBERT, après un temps.

Suzanne, il me reste à vous demander pardon! Votre conduite est admirable : Se consacrer ainsi aux œuvres de guerre, promener une vieille dame aux Tuileries... Je m'incline devant vous avec respect et avec confusion.

SUZANNE.

Je vous pardonne, Lucien !

AUBERT, rectifiant.

Gustave!...

SUZANNE, vivement.

Gustave !...

AUBERT, embarrassé, ne sachant que faire.

Eh bien... alors... au revoir !

JACQUELINE, vivement.

Quoi, au revoir ?... Vous n'allez pas vous quitter

comme ça !... Suzanne, votre mari passe avant votre tante !... Monsieur Aubert est venu ici en qualité de mari au front, et notre devoir est de lui rendre sa femme.

SUZANNE, sans enthousiasme.

Ah ?... C'est de lui rendre ?...

JACQUELINE.

Dame !

AUBERT, à Suzanne.

Ça vous ennuie ?

SUZANNE, poliment.

Mais non, mais non !

JACQUELINE, à Aubert.

Elle est ravie !... Vous voyez bien qu'elle est ravie !

SUZANNE.

Mais oui, mais oui !...

AUBERT.

Alors, moi aussi !... Vrai, je n'aurais jamais osé vous demander... Mais puisque vous voulez bien !...

SUZANNE, préoccupée.

Oui, seulement ma tante ?... Il faut absolument que je prévienne ma tante !... Elle est très exclusive, très égoïste... Et puis l'héritage !... Je dois la ménager !

JACQUELINE.

Elle a le téléphone ?

SUZANNE.

Oui !

JACQUELINE.

Téléphonez-lui !

AUBERT.

Téléphonez-lui !

SUZANNE, très embarrassée.

Oui !... Bon !... (Allant au téléphone.) Comment vais-je lui tourner ça ? (A Aubert.) Elle est de combien, votre permission ?

AUBERT, souriant.

Vingt jours.

SUZANNE, soupirant.

Vingt jours !... Bien !... (Jacqueline a été au téléphone, et a tourné la manette. Elle passe l'appareil à Suzanne.) Merci. (Au téléphone.) Allô... Allô... Saxe 22-64 !...

AUBERT, à Jacqueline.

Elle est charmante !... Elle me plait infiniment !...

JACQUELINE, souriant.

Comme ça se trouve !

SUZANNE, au téléphone.

Allô !... C'est vous, ma tante ?... C'est moi, Suzanne !... Voilà, ma tante... Il m'arrive une chose très embêt... (Se reprenant vivement.) enfin, une chose inouïe... Je vous téléphone de chez madame Maréchal... J'y ai rencontré mon mari... Eh bien oui, Gustave Aubert, mon mari ! Il a une permission... une longue permission de vingt jours... Alors il désire que je les passe avec lui... Je ne peux pas refuser... Alors je ne rentrerai pas ce soir... ni demain... enfin pas avant trois semaines !... Mais non, mais non, je ne peux pas refuser ! Voyons, ne pleurez pas comme ça, ma tante !

AUBERT, à Jacqueline.

La tante est tout-à-fait gâteuse !

JACQUELINE.

En tous cas, très accaparante !...

SUZANNE, au téléphone.

Mais oui, c'est entendu !... (Avec tendresse.) A toute minute, à toute minute !...

Elle raccroche le récepteur.

JACQUELINE.

On peut le dire, que vous la ménagez !

SUZANNE.

L'héritage...

AUBERT.

Je suis très content, Suzanne.

SUZANNE.

Moi aussi, mon ami !... (Un temps.) Et... vous allez bien ?

AUBERT.

J'ai été un peu souffrant.

JACQUELINE.

Il a pris les fièvres !

SUZANNE.

Où ça ?

JACQUELINE.

A Salonique.

SUZANNE, qui regarde Aubert avec attention.

C'est vrai que la vie commune a son importance dans le mariage ! Le nôtre a passé si vite !

AUBERT.

Que vous ne vous rappelez plus rien ?...

SUZANNE.

Oh, si! Je me rappelle le soir de la présentation,

dans une loge, à l'Opéra Comique! Vous aviez un air ennuyé!... Et puis les courses, dans les magasins, avec Maman!... Et puis la cérémonie! Mon voile qui faisait des faux plis!... Et puis l'oncle Fromentin, tout rouge après le dîner, et qui nous a chanté des grivoiseries!... C'est après que je ne me rappelle plus très bien!

AUBERT.

Eh bien, c'est navrant!

JACQUELINE.

Pourquoi?

AUBERT.

Je n'ai que vingt jours, je n'ai pas le temps de m'imposer!... A ma prochaine permission, elle se rappellera encore des tas de choses, excepté...

JACQUELINE.

Emmenez-la à Tarbes!

SUZANNE, sursautant.

Quoi?

JACQUELINE.

Il est dans les bureaux de la Place, à Tarbes!... Partez avec lui, quand sa permission sera finie!...

SUZANNE, énergiquement.

Ah! non! non!... Tarbes, non!

JACQUELINE.

C'est une très jolie ville!

SUZANNE.

Pendant qu'il travaillera, moi, je m'ennuierai à mourir!

JACQUELINE, conciliante.

Restez-y quinze jours!

SUZANNE, *épouvantée.*

Quinze jours ?

JACQUELINE.

Ou un mois !

SUZANNE, *se débattant.*

Mais, ma chère présidente, notre œuvre...

JACQUELINE.

Elle se passera de vous pendant un mois. Et puis vous la servez singulièrement, notre œuvre, en suivant votre mari jusqu'à Tarbes !...

AUBERT, *suppliant.*

Suzanne !...

SUZANNE, *froidement.*

Ah ! non, non !... Tarbes, non !

AUBERT.

Pourquoi ?

SUZANNE.

Mais parce que... parce que... Je ne peux pas quitter ma tante aussi longtemps que cela !

JACQUELINE.

Je suis sûre qu'elle comprendra !

SUZANNE, *nettement.*

Non, elle ne comprendra pas !

JACQUELINE, *résolument.*

Eh bien, je vais lui parler, moi, à cette vieille !

SUZANNE, *affolée.*

Je vous en prie !

JACQUELINE.

Si ! Si !... Je vais lui parler !... (*Allant au téléphone.*) Allô... Saxe 22 64 !...

SUZANNE, tombant assise.

Elle a retenu le numéro !

AUBERT, tendrement à Suzanne.

Eh bien, moi, Suzanne, plus je vous regarde, plus mes souvenirs se font précis, et je me rappelle...

SUZANNE, sans l'écouter et avec inquiétude.

Qu'est-ce qu'elle va lui dire ?

AUBERT.

A qui ?

SUZANNE.

A ma tante!

AUBERT.

Je ne sais pas.

JACQUELINE, au téléphone.

Allô!... Saxe 22-64 ?... Je suis madame Maréchal, la Présidente de l'Œuvre des « Maris au front »... Bonjour, Comtesse ! Madame Aubert ne sait comment vous dire... Enfin voilà : Je l'ai décidée à suivre son mari. A la fin de sa permission, ils partiront pour Tarbes. Ils y resteront un mois. Je lui ai dit que vous comprendriez très bien... Oh ! Ne pleurez pas comme ça, Comtesse !... Je m'occuperai de vous, moi, j'irai vous voir !

SUZANNE, vivement.

Ah ! non !

JACQUELINE, au téléphone.

Si, si, j'irai vous voir !... Au revoir, Comtesse !...

Elle raccroche le récepteur.

AUBERT.

Qu'est ce qu'elle a dit ?

JACQUELINE.

Rien. Je n'ai entendu que des rugissements et des sanglots.

SUZANNE.

Ma pauvre tante!

AUBERT.

Elle s'y fera!

JACQUELINE.

Qu'est-ce qu'on dit?

SUZANNE, froidement.

On dit merci.

AUBERT.

Et que vous êtes une Présidente admirable! (Avec transport.) Ah! Suzanne, Suzanne!...

SUZANNE, le regardant.

Il faudra faire couper votre barbe, mon ami!...

AUBERT.

Oui, Suzanne!

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, LE HALLIER.

JACQUELINE, voyant Le Hallier qui entre de droite, troisième plan.

Ah! voilà Frédéric, à présent!

SUZANNE, allant à lui.

Bonjour, monsieur Le Hallier! Je crois que je ne vous ai pas dit bonjour tout à l'heure.

LE HALLIER.

Ça ne fait rien !

SUZANNE, présentant Aubert.

Je vous présente mon mari.

LE HALLIER, étonné.

Vous êtes mariée ?

JACQUELINE.

Elle vient de s'en apercevoir.

AUBERT.

Ah ! c'est vous Le Hallier ?

LE HALLIER.

Oui.

AUBERT, lui serrant la main.

Je vous connaissais déjà de réputation. Madame Maréchal m'a dit tout à l'heure que j'étais aussi bête que vous !...

LE HALLIER.

Enchanté, Monsieur !...

SUZANNE, à Jacqueline.

Alors, je ne remonte pas au Comité ?

JACQUELINE.

Du tout, du tout. Vous partez avec votre mari !... Je vous excuserai.

SUZANNE, résignée.

Bien... (Elle remet son chapeau.) Alors, au revoir !

AUBERT, à Jacqueline.

Au revoir, chère Madame, et toute ma gratitude ! (Il rejoint Suzanne à la porte de droite, troisième plan. Tous deux se heurtent légèrement.) Oh ! pardon, Madame !

SUZANNE, cérémonieuse.

Passez, passez!

AUBERT, même jeu.

Je vous en prie!

Ils sortent tous les deux.

SCÈNE XIX

LE HALLIER, JACQUELINE.

JACQUELINE, joyeusement.

Mon cher Frédéric!...

LE HALLIER.

Est-ce qu'on vous a dit que je repartais pour Java?

JACQUELINE.

Oui, on me l'a dit, Frédéric, je suis heureuse!

LE HALLIER.

Merci!... Votre joie me touche infiniment! Avant de partir, pour Java, Madame...

JACQUELINE.

Avant de partir pour Java, il faudra m'épouser, Frédéric.

LE HALLIER, stupéfait.

Comment?

JACQUELINE.

Oui, il faudra m'épouser!... Vous comprenez, je viens de rendre une femme à son mari, et, une fois qu'on est lancée...

LE HALLIER.

Est-ce que vous pensez à ce que vous dites ?

JACQUELINE.

Je ne sais pas !... En tous cas, je le dis. Dix-sept ans à ne pas vouloir quand l'autre veut, à vouloir quand l'autre ne veut pas... Nous sommes des enfants !

LE HALLIER.

C'est absolument mon avis!...

JACQUELINE.

Après tout, je vous aime et vous m'aimez !... Les années passsent !... Vous avez cinquante deux ans, et moi...

LE HALLIER.

Vous, vingt... Vous, vingt...

JACQUELINE, souriant.

Çà fait quarante !...

LE HALLIER.

Mais je vous ai dit tout ça !... Vous m'avez répondu que l'œuvre des « Maris au front »...

JACQUELINE.

L'œuvre des « Maris au front » empêcherait deux êtres qui s'aiment de se rejoindre ?... Mais c'est son but !

LE HALLIER.

Je ne le nie pas.

JACQUELINE.

Alors ?

LE HALLIER.

Alors, Jacqueline, vous me bouleversez ! Je savais que vous n'aviez pas beaucoup de suite dans les

idées, vous me bouleversez tout de même!... Je ne peux pas croire à mon bonheur!...

JACQUELINE.

Croyez-y, n'y croyez pas, il ne faut plus perdre de temps!... Voyons! Où habiterons-nous?... Ici, ou chez vous?

LE HALLIER, ahuri.

Mais...

JACQUELINE.

Mon hôtel est plus vaste: Eh bien, je le consacrerai aux « Maris au front, » et nous nous installerons dans votre appartement!...

LE HALLIER.

Dans mon appartement?

JACQUELINE.

Vous n'avez pas l'air de comprendre!

LE HALLIER.

Mais si, mais si!

JACQUELINE.

Maintenant, la date?

LE HALLIER.

La date?

JACQUELINE.

Nous sommes le 30 avril. Pour la publication des bancs...

LE HALLIER.

Il faut compter trois semaines.

JACQUELINE.

C'est long!...

LE HALLIER.

Dame, oui !... Ça fait dix-sept ans et trois semaines !

JACQUELINE.

Justement !...

LE HALLIER.

Jacqueline, je suis ahuri.

JACQUELINE.

Quelle heure est-il ?

LE HALLIER, regardant sa montre.

Trois heures vingt.

JACQUELINE.

Ces dames m'attendent. Il faut absolument que je remonte là-haut !... Vous savez que j'organise une matinée au bénéfice de notre œuvre ?

LE HALLIER.

Non je ne le sais pas.

JACQUELINE.

Eh bien ! Je vous l'apprends.

LE HALLIER.

Vous m'en apprenez, des choses !...

JACQUELINE.

Diémer jouera du piano et j'ai la promesse de Mistinguett.

LE HALLIER.

De Mistinguett ?... (Avec force.) Décidément, l'œuvre des « Maris au front » est une œuvre admirable !

JACQUELINE.

Vous allez préparer un projet de faire part.

LE HALLIER.

Oui, oui...

JACQUELINE.

« Monsieur Le Hallier a l'honneur... » Vous n'avez plus vos parents, bien entendu!... Moi, j'ai ma mère!... Enfin, vous arrangerez ça!... Je vous reverrai tout à l'heure!

Elle remonte.

LE HALLIER.

Jacqueline...

JACQUELINE.

Quoi?

LE HALLIER.

Dites-moi un mot d'amour!

JACQUELINE.

Ma résolution n'est-elle pas plus éloquente qu'un mot d'amour?

LE HALLIER.

Dites-le moi tout de même!...

JACQUELINE, lui tapant sur la joue.

Grosse bête, va!

LE HALLIER, ravi.

Eh bien, voilà! Je suis très content! Çà, c'est un mot d'amour!

JACQUELINE.

A tout à l'heure!

Elle sort par l'escalier.

SCÈNE XX

LE HALLIER, seul, puis BLANCHET.

LE HALLIER, s'installe au bureau de Blanchet, prend une feuille de papier, une plume, et réfléchit.)

Voyons!... (Ecrivant.) « Monsieur Le Hallier a l'honneur... » (parlé.) Non!... (Il déchire la feuille, en prend une autre, et écrit.) « Monsieur Le Hallier a enfin l'honneur de... »

BLANCHET, entre de droite, premier plan, va à son bureau, et se heurte à Le Hallier.

Il y a encore quelqu'un, là!

LE HALLIER, se levant, son papier à la main.

Oh! Que vous êtes ennuyeux, vous!

BLANCHET, froidement.

Je préfère les gens ennuyeux aux mystificateurs.

LE HALLIER.

Quoi?

BLANCHET.

Elle est cruelle, Monsieur, la farce que vous m'avez faite!...

LE HALLIER.

Quelle farce?

BLANCHET.

J'ai voulu embrasser Mademoiselle Cécile, et elle m'a flanqué une paire de gifles!

LE HALLIER.

Eh bien, cela prouve que je me suis trompé! Ce

n'est pas vous qu'elle aime,... C'est un autre!... Qu'est ce que çà fait?

BLANCHET.

Vous prenez mon malheur bien légèrement!

LE HALLIER.

Cela vient de ce que je suis heureux!... Je vous laisse travailler, monsieur Blanchet. Je vais finir mon faire part dans la salle à manger. Et puis j'irai chez le fleuriste!... (En sortant.) « Monsieur Le Hallier a enfin l'honneur..

Il sort à gauche deuxième plan.

SCÈNE XXI

BLANCHET, VERVOLAND.

BLANCHET, seul.

Encore un qui aime et qui est aimé! (Il s'assied à son bureau, prend machinalement dans sa poche son lorgnon cassé, et le met sur son nez. S'apercevant qu'il n'a plus de verres, il le jette avec fureur sur le bureau, se lève, et cherche vainement dans toutes ses poches.) Et j'ai toujours un autre lorgnon sur moi!... C'est une fatalité!...

VERVOLAND, entre de droite, troisième plan, en courant. Il est très ému, et parle d'une voix éteinte.

Je veux parler à madame Maréchal!... Il faut qu'on la prévienne tout de suite, tout de suite, que la Comtesse de Pré-en-Pail est là et qu'elle veut lui parler!...

BLANCHET, qui, sans lorgnon, ne distingue qu'une vague forme humaine.

Ah ! vous êtes la... ?

VERVOLAND, d'une voix de plus en plus éteinte.

La comtesse de Pré-en-Pail, oui, Monsieur.

BLANCHET.

Je vais prévenir madame Maréchal !... Asseyez-vous, Comtesse !

Il sort par l'escalier.

VERVOLAND, seul, éclatant en sanglots.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureux !... (Il marche à travers la pièce, regarde autour de lui, et avise sur un meuble une photographie de Suzanne, dans un cadre.) Ah ! Ma Suzanne !... Voilà le portrait de ma Suzanne, à présent ! (Il prend le cadre, l'embrasse, et, le met dans la poche intérieure de son veston.) Ah ! cette dame Maréchal, je la hais !...

Jacqueline vient d'entrer par l'escalier.

SCÈNE XXII

JACQUELINE, VERVOLAND.

JACQUELINE, qui a entendu, avec étonnement.

Comment, Monsieur ?

VERVOLAND, se retournant.

Madame Maréchal ?

JACQUELINE.

Oui, Monsieur !...

VERVOLAND.

Bonjour, Madame.

JACQUELINE, *surprise.*

On m'avait annoncé la visite de la comtesse de Pré-en-Pail ?

VERVOLAND.

C'est moi, Madame !

JACQUELINE, *après un mouvement de surprise.*

Ah ! je comprends !

Et elle descend en scène. Un temps.

VERVOLAND, *brusquement.*

Et l'amant ?

JACQUELINE.

Comment, Monsieur ?

VERVOLAND.

Je viens vous demander, Madame, ce que vous faites de l'amant.

JACQUELINE, *ahurie.*

Monsieur...

VERVOLAND, *posément.*

Votre œuvre a pour mission d'arracher la femme à tout ce qu'elle aime et de la rendre à son mari. C'est profondément moral. Mais a-t-elle pensé à celui qu'on lâche, à celui qui pleure ? Qu'est-ce que vous faites de l'amant, Madame ?

JACQUELINE.

L'amant ne nous intéresse pas.

VERVOLAND.

Pourquoi ?

JACQUELINE.

Mais d'abord, parce qu'il ne vient pas du front, lui, Monsieur !...

VERVOLAND.

Madame, votre coup de téléphone à la comtesse de Pré-en-Pail m'a appris que Monsieur Aubert était en garnison à Tarbes. J'habite Paris. Je suis donc plus près du front que lui.

JACQUELINE.

Monsieur...

VERVOLAND.

J'ai d'autres avantages : Suzanne et moi, nous nous sommes connus trois mois avant son mariage, et elle est devenue ma maîtresse cinq semaines après. Voilà deux ans que nous vivons sous le même toit. Vous l'avez donc arrachée à son véritable compagnon pour la jeter dans les bras d'un inconnu !

JACQUELINE.

Vous vivez sous le même toit ?

VERVOLAND.

Oui, Madame, 202 rue de l'Université. Sous le même toit, mais pas au même étage. Il y a les convenances sociales à respecter.

JACQUELINE.

Mais la comtesse de Pré-en-Pail ?

VERVOLAND.

C'est un mythe, ou, pour mieux dire, c'est une tante périmée ! Elle est morte depuis deux ans. L'héritage est allé aux Dominicains. Nous n'avons pas ébruité cette mort, parce qu'il était nécessaire qu'on crût que madame Aubert vivait avec sa tante.

JACQUELINE.

Voilà une ruse bien puérile, Monsieur, et, pour moi, je l'aurais vite découverte.

VERVOLAND.

Comment cela ?

JACQUELINE.

Mon intention était précisément d'aller voir cette comtesse de Pré-en-Pail.

VERVOLAND.

Mais vous l'auriez trouvée, Madame : Elle ne bouge pas de chez elle ! .. C'est une duègne sans engagement, à laquelle je donne trois cent francs par mois, et qui est extrêmement distinguée !...

JACQUELINE.

Mes compliments !... Vous êtes très forts tous les deux !... (Un temps.) Qui est-ce qui se serait douté que cette petite Suzanne !... Ah ! Comme rouerie, ça !

VERVOLAND.

Et alors ?

JACQUELINE.

Alors quoi ?

VERVOLAND.

Qu'est-ce que vous allez faire de moi, Madame ?

JACQUELINE.

Mais Monsieur, je n'en sais rien !... Le cas ne s'est pas encore présenté...

VERVOLAND, les larmes aux yeux.

Suzanne était ma raison de vivre... Elle connaissait mes habitudes... Elle m'aidait dans mes tra-

vaux. Je suis attaché à la censure, Madame. Il y a beaucoup à faire... Il vous est arrivé de constater dans les journaux, des blancs ?... Eh bien, il y en a quelques-uns qui sont de moi!... Et puis, elle me faisait des petits plats... J'adore les œufs brouillés! Personne ne les réussit comme elle! Ça n'a l'air de rien, les œufs brouillés, c'est difficile à faire! Enfin voilà : je suis une épave!... Est-ce que vous êtes mariée, Madame ?

JACQUELINE.

Non, Monsieur, je suis veuve.

VERVOLAND.

Vous êtes joliment belle!

JACQUELINE.

Monsieur...

VERVOLAND.

Si, si!... Et je m'y connais!... J'ai beaucoup souffert par les femmes!... Je n'en suis pas à mon premier désespoir d'amour, je vous prie de le croire!... Du reste, ça n'existe pas, les hommes qui n'ont eu qu'un désespoir d'amour! On ne souffre jamais, ou on souffre tout le temps!...

JACQUELINE.

Mais enfin, puisque vous avez connu Suzanne avant son mariage, pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ?

VERVOLAND.

Parce que son père cherchait un gendre qui eut des compétences commerciales!.. Et puis, parce que j'ai horreur du mariage! Devenir, à la fois, un mari et un libraire... j'ai reculé!

JACQUELINE.

Vous avez eu tort. Si vous aviez épousé Suzanne, vous seriez moins malheureux aujourd'hui.

VERVOLAND.

Je serais très malheureux!

JACQUELINE.

Je ne comprends plus.

VERVOLAND.

Vous comprendrez, Madame, quand je vous aurai raconté ma vie.

JACQUELINE, se levant.

Monsieur, j'ai Comité, nous avons à débattre des questions très importantes, et...

VERVOLAND, grave.

Vous me chassez, Madame?... Vous me chassez, après avoir brisé ma vie?

JACQUELINE, soupirant et se rasseyant.

Je vous supplie, simplement, de ne pas me la raconter tout entière

VERVOLAND.

Soit. Deux ou trois anecdotes suffiront!... La première femme que j'ai aimée, était une Irlandaise... Elle était fort jolie... Elle avait vos yeux, Madame...

JACQUELINE.

Monsieur!

VERVOLAND.

Je l'avais croisée Rue de Rome...

JACQUELINE, l'interrompant.

Pardon, Monsieur, vous en avez aimé combien?

VERVOLAND.

Vingt-trois, en comptant Suzanne.

JACQUELINE.

Parlez-moi de la vingt-deuxième, voulez-vous?

VERVOLAND.

Je vous ennuie ?

JACQUELINE.

Non, mais...

VERVOLAND.

La vingt-deuxième s'appelait Bolette! (Avec éclat.) Ah! Bolette!... Comme je l'ai possédée!... Ses baisers étaient démoniaques!... Elle avait votre bouche, Madame!

JACQUELINE, avec dignité.

Monsieur, je vous en prie...

VERVOLAND.

Par exemple, son mari était très jaloux. Un soir, il revint chez sa femme à l'improviste. Il ouvrit une grande armoire en palissandre... J'étais dedans!... J'eus beau lui affirmer que j'étais ébéniste, que j'étais venu pour réparer l'armoire. il ne me crut pas! Deux jours après, nous nous battîmes, je reçus un coup d'épée, et je ne revis plus Bolette! Mon chagrin fut considérable!

JACQUELINE, après un temps.

Comment vous appelez-vous, Monsieur ?

VERVOLAND, gracieux.

Vervoland. Lucien Vervoland.

JACQUELINE.

Eh bien, monsieur Vervoland, vous êtes trop sen-

sible, et je persiste à penser que le mariage eût été votre seule planche de salut.

VERVOLAND.

Non, Madame! J'ai horreur du ridicule! Je ne voudrais pas être celui qui ouvre l'armoire, je préfère être celui qui est dedans!

JACQUELINE.

Il y a des maris que leurs femmes ne trompent pas!

VERVOLAND.

Ceux-là, c'est bien pire! Il ne leur arrive rien! Ils sont aimés, ils n'aiment pas, et je préfère les voluptueux désespoirs à une aussi plate félicité! Je suis un amant, moi, Madame! Il faut que j'aime, il faut que je souffre, il faut que je pleure!...

JACQUELINE.

Eh bien, vous êtes servi!... Suzanne va partir pour Tarbes: Voilà de quoi pleurer. Voilà de quoi souffrir!... Pourquoi voulez-vous que je m'occupe de vous?

VERVOLAND.

Parce que j'ai besoin d'être consolé. Je souffre, mais je ne vais pas jusqu'au suicide, et si j'accepte le mal que me fait une femme, c'est avec l'espoir secret qu'une autre le guérira!... Soyez ma consolatrice, Madame.

JACQUELINE.

Je vous répète, Monsieur, que vous n'êtes pas dans le cas prévu par l'article un!

VERVOLAND.

Vous m'avez téléphoné que vous vous occuperiez de moi!

JACQUELINE.

Je croyais parler à la comtesse de Pré-en-Pail.

VERVOLAND.

Puisque c'est moi, la comtesse de Pré-en-Pail !...

JACQUELINE.

Monsieur, vous m'embarrassez beaucoup !... Nous n'avions pas pensé à l'amant !

VERVOLAND, doux et persuasif.

Pensez-y !

JACQUELINE.

Je ne peux pas y penser toute seule !

VERVOLAND, s'approchant d'elle.

Pensons-y ensemble !

JACQUELINE, s'écartant.

Je veux dire qu'il faut que je consulte le Comité.

VERVOLAND.

Est ce qu'elles sont aussi jolies que vous, au Comité ?

JACQUELINE, troublée.

Monsieur Vertgalant !...

VERVOLAND, rectifiant.

Vervoland... (Avec feu.) Est-ce qu'elles comprennent aussi bien que vous les choses du cœur ?

JACQUELINE.

Mais... oui...

VERVOLAND.

Eh bien, dites à ces dames du Comité que je suis très malheureux, et qu'il faut qu'on s'occupe de moi !... Il faut qu'on s'occupe de l'amant !...

JACQUELINE.

Mais, nous voterons... nous voterons...

VERVOLAND.

C'est ça, votez, votez... Et que ce soit oui!... Déléguez une dame pour sécher mes larmes... une dame... n'importe laquelle... et que ce soit vous!...

JACQUELINE.

Monsieur...

VERVOLAND, s'asseyant.

J'attends!... J'attends!...

JACQUELINE.

Ecoutez, Monsieur, le débat peut se prolonger... Revenez plutôt dans une heure.

VERVOLAND, se levant.

Mais, durant cette heure, quoi faire, Madame?... Je n'ai plus de maîtresse, plus de foyer!... C'est une vie interrompue, suspendue à votre décision... Non, non, je préfère attendre ici!...

JACQUELINE.

Soit, Monsieur... Asseyez-vous!

VERVOLAND.

Non, non, Madame! Je veux marcher! Réellement, je suis dans un état de fièvre inexprimable!... Il faut que je marche, il faut que je me dépense!

JACQUELINE.

Soit, Monsieur... dépensez-vous! (A elle-même.) Cet homme est troublant!...

Elle sort par l'escalier

SCÈNE XXIII

VERVOLAND, seul.

VERVOLAND, seul.

On frappe !... Entrez !... Ah non ! C'est mon cœur !... (En mettant la main sur son cœur, il sent le cadre à travers l'étoffe de son veston.) Aïe !... Qu'est-ce que c'est que ça ?... (Il tire le cadre de sa poche.) Ah ! C'est ma Suzanne !... Ma Suzanne chérie ! (Il remet le cadre dans sa poche.) Il est gênant, ce cadre !... (Il le reprend dans sa poche, et le repose là où il l'avait pris.) Je suis dans un état de fièvre inexprimable !...

Il marche avec agitation à travers la scène, puis va au piano, l'ouvre, s'y assied, et joue « La Ballade du Roi d'Ys » qu'il chante à tue tête.

« Vainement, ma bien-aimée,
« On croit me désespérer ;
« Près de ta porte fermée,
« Je veux encore demeurer !...
« Les soleils...

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.
Dix minutes plus tard.

SCÈNE PREMIÈRE

VERVOLAND, seul, puis, CÉCILE.

Avant que le rideau ne s'ouvre, on entend le piano. La toile se lève, et on voit Vervoland dans la même position qu'au baisser du rideau du premier acte, jouant et chantant à tue-tête.

VERVOLAND.

« Les soleils pourront s'éteindre,
« Les nuits remplacer les jours,
« Sans t'accuser et sans me plaindre...

CÉCILE, entrant par l'escalier.

Mais qui est-ce qui fait du bruit comme ça ?...

VERVOLAND, continuant éperdument.

« Là, je resterai toujours, toujours!... »

CÉCILE.

Monsieur !... Monsieur !...

VERVOLAND, s'arrêtant brusquement et saluant.

Mademoiselle ?...

CÉCILE.

Voilà dix minutes que vous jouez du piano !... Il ne faut pas faire de bruit comme ça ! Il y a comité, là-haut...

VERVOLAND.

Oh ! je sais !... Et même on y parle de moi !... (La regardant.) Je vous connais, Mademoiselle !...

CÉCILE.

C'est possible, car, moi aussi, il me semble que je vous ai déjà vu quelque part.

VERVOLAND, se rappelant tout à coup.

Au Sénat !

CÉCILE.

Au Sénat, oui.

VERVOLAND.

Vous étiez sténographe...

CÉCILE.

... du *Journal Officiel*.

VERVOLAND.

Moi, j'étais dans la tribune de la Presse. A l'entracte, un sénateur vous manqua de respect... Je l'ai remis à sa place... Je vous ai prise sous ma protection...

CÉCILE.

Oui...

VERVOLAND.

... Et tous les deux, nous avons été au buffet...

CÉCILE.

... Où nous avons pris une citronnade...

VERVOLAND.

... Avec une paille !

CÉCILE.

Je me rappelle. (Un petit temps.) Et je me rappelle aussi que vous avez été beaucoup plus entreprenant que le sénateur !

VERVOLAND, souriant.

Dame !... Cette fois, il n'y avait plus personne pour me remettre à ma place !...

CÉCILE, gentiment.

Oh ! mais si, il y a eu quelqu'un !... il y a eu moi !...

VERVOLAND.

Oui, je me rappelle !... Je vous ai tout de même laissé ma carte !

CÉCILE.

Ah ?

VERVOLAND, souriant.

Vervoland !... Lucien Vervoland !... Vous ne m'avez jamais écrit !... Et pourtant, je vous avais fait une rude impression !...

Il fait une gamme sur le piano.

CÉCILE.

Ah ?...

VERVOLAND, se levant.

Et alors, vous voilà chez madame Maréchal ?...

CÉCILE.

Oui ! Ça m'ennuyait, le Sénat !... Tous ces vieux !...

VERVOLAND.

Elle est charmante, madame Maréchal!... La vie doit être agréable avec elle?...

CÉCILE.

Très agréable!...

VERVOLAND.

Oui, oui!... Je ne plains pas son amant!

CÉCILE.

Mais elle n'a pas d'amant, Monsieur! C'est une très honnête femme!...

VERVOLAND.

Ah!... Et il y a combien de temps qu'elle est veuve?

CÉCILE.

Trois ans, je crois!...

VERVOLAND.

Et en trois ans, jolie comme elle est, pas un homme ne s'est présenté pour...

CÉCILE.

Si, un homme s'est présenté pour. Il y a même dix sept ans qu'il se présente pour!... Mais madame Maréchal ne veut pas se remarier!... Elle n'a pas le temps.

VERVOLAND.

Et puis, elle ne l'aime pas, ce Monsieur.

CÉCILE.

Non!... Elle ne l'aime pas!...

VERVOLAND.

Quand on fait attendre un Monsieur dix-sept ans..

CÉCILE.

C'est qu'on ne l'aime pas.

VERVOLAND, répétant.

C'est qu'on ne l'aime pas,

CÉCILE.

C'est votre avis?

VERVOLAND.

Absolument.

CÉCILE.

C'est aussi le mien!... (Souriant.) Je suis bien contente que ce soit votre avis!

VERVOLAND, de même.

Je suis bien content que ce soit le vôtre!...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE HALLIER, UN FLEURISTE.

LE HALLIER, entrant de droite, troisième plan.

Est-ce que le fleuriste peut entrer?

CÉCILE.

Mais oui, mais oui!...

LE HALLIER, se retournant vers l'antichambre.

Alors, entrez, mon garçon! (Le fleuriste paraît, portant un panier plein de fleurs. Le Hallier lui désigne les vases du salon.) Des pivoines ici!... Des lilas là!... Et encore des lilas là!...

LE FLEURISTE.

Bien, Monsieur.

Le fleuriste reste au fond, et, durant ce qui suit, dispose ses fleurs dans les vases.

LE HALLIER, à Cécile, à l'écart de Vervoland, qu'il n'a pas vu.

Mademoiselle Cécile, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer... Je suis heureux, je me marie dans trois semaines !...

CÉCILE, bouleversée.

Ah ?

LE HALLIER, apercevant Vervoland à l'autre bout de la scène.

Monsieur, je vous salue.

CÉCILE, toujours émue, présentant.

Monsieur Vervoland !...

VERVOLAND, étonné à part.

Elle me présente au fleuriste ?

CÉCILE, précisant.

Monsieur Lucien Vervoland !...

LE HALLIER, surpris.

Comme vous êtes émue, mademoiselle Cécile.

CÉCILE, se dominant.

Mais non, monsieur Le Hallier, mais non !

LE HALLIER, souriant.

Mais si ! (A lui-même, et regardant Vervoland du coin de l'œil.) Est-ce que, par hasard ?...

CÉCILE.

Je vous demande pardon, monsieur Le Hallier !... Il faut que je remonte au Comité !... (A Vervoland, et toujours très émue.) Au revoir, monsieur Vervoland !

VERVOLAND.

Au revoir, mademoiselle.

Cécile sort par l'escalier.

SCÈNE III

LE HALLIER, VERVOLAND, LE FLEURISTE.

LE HALLIER, brusquement, à Vervoland.

Vous ne les paraissez pas non plus, vos cinquante ans !

VERVOLAND, ahuri.

Pardon, Monsieur ?

LE HALLIER.

Oui... Vous avez cinquante ans et vous êtes riche !... Je me suis trompé une fois, je ne me tromperai pas deux !

Il remonte vers le fleuriste.

VERVOLAND, à lui-même.

Ce fleuriste est singulier !

LE HALLIER, au fleuriste, au fond.

Les muguets sont pour la chambre à coucher !... Nous irons les disposer tout à l'heure... (Regardant les vases garnis par le fleuriste.) Voyons, mon garçon !... Un peu plus d'harmonie !... Un peu plus de rythme !...

Et il arrange lui-même les fleurs dans les vases.

VERVOLAND, à lui-même, le regardant faire.

Par exemple, il connaît bien son affaire !...

LE HALLIER, redescendant, à Vervoland.

Vous êtes un mari au front, Monsieur ?

VERVOLAND, très simplement.

Non, Monsieur !... Je suis un amant !

LE HALLIER.

Ah !

VERVOLAND.

Oui !... Il faut que j'aime, il faut que je souffre, il faut que je pleure !...

LE HALLIER.

Ah ! bah !...

VERVOLAND.

En ce moment, Monsieur, mon âme est un chaos !... Je n'oserais pas la mettre à nu devant mon frère, il serait indigné. (Après réflexion.) Et d'ailleurs, je n'ai pas de frère !... Devant vous, je peux ! .. je ne vous connais pas, je ne vous reverrai sans doute jamais, je me moque de ce que vous penserez de moi !

LE HALLIER, lui désignant un siège et s'asseyant près de lui.

Parlez, Monsieur !

VERVOLAND.

Ce qui m'arrive est inouï : J'avais pour maîtresse la femme d'un mari au front. Je vivais avec elle. L'œuvre me l'arrache et la rend à son mari. J'arrive ici, fou de douleur, et tout d'un coup, voilà que je n'y pense plus, à ma maîtresse !...

LE HALLIER, après réflexion.

Une autre a dû s'interposer !...

VERVOLAND.

Vous croyez ?

LE HALLIER.

Certainement!

VERVOLAND, rêveur.

Le fait est que j'ai rencontré ici une femme... à quoi je ne m'attendais pas!

LE HALLIER, d'un air entendu.

Oui! Oui!

VERVOLAND, le regardant.

Je vous l'avais bien dit, que vous me mépriseriez!...

LE HALLIER.

Mais non, Monsieur! Je vous envie!... On vous reprend votre maitresse, et aussitôt, vous l'oubliez!... Et aussitôt vous en aimez une autre!... C'est beau d'avoir un cœur qui s'adapte aux circonstances.

VERVOLAND, satisfait.

Alors, vous ne me méprisez pas?

LE HALLIER, se levant.

Du tout!... Suivez votre destinée, Monsieur!... Je crois savoir qui vous avez rencontré ici... Soyez entreprenant, et je ne serais pas étonné qu'on vous aimât très vite!...

VERVOLAND.

Merci, Monsieur!... (Se levant aussi.) Par exemple, j'ai un petit scrupule : On m'a dit qu'elle avait, depuis longtemps, un adorateur...

LE HALLIER.

Un adorateur?... Ah! oui, je sais!... C'est un imbécile! Il ne faut pas vous occuper de lui!...

J'ai cru, un instant, qu'elle l'aimait, je me suis trompé !... Elle l'a en horreur !...

VERVOLAND.

Vous connaissez très bien la maison, Monsieur ?...

LE HALLIER.

J'y viens tous les jours.

VERVOLAND.

Madame Maréchal aime les fleurs ?...

LE HALLIER, le regardant, surpris.

Beaucoup !

LE FLEURISTE, du fond, ayant terminé son travail.

Voilà, Monsieur.

LE HALLIER, se retournant.

Ah ! c'est mieux !... Cette fois, c'est bien ! Alors, nous passons dans la chambre à coucher. (A Vervoland.) Vous m'excusez, monsieur ?...

VERVOLAND.

Faites donc, Monsieur !...

LE FLEURISTE, rappelant Le Hallier qui allait sortir à gauche.

Et les pétales, Monsieur ?...

LE HALLIER.

Ah ! c'est vrai !... Par terre, les pétales, par terre !...

Le fleuriste lui tend une petite corbeille, pleine de pétales de roses. Il la prend, et en jette, à poignées, plein la scène.

VERVOLAND, surpris.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE HALLIER.

Çà, c'est une idée à moi !

VERVOLAND.

Elle est charmante !... Quelle est votre adresse, Monsieur ?

LE HALLIER.

32, avenue Bugeaud.

VERVOLAND, réfléchissant

Le Hallier... 32, avenue Bugeaud !... Je ne connais pas du tout votre maison.

LE HALLIER.

C'est une maison très bien !... Elle fait le coin de la rue Crevaux !

VERVOLAND.

Eh bien, j'irai vous voir !

LE HALLIER, surpris.

Ah ?

VERVOLAND.

Oui, oui, comptez sur moi.

LE HALLIER, sans insister.

Bon !... (Au fleuriste.) Alors, nous passons dans la chambre à coucher... (A Vervoland.) Au revoir, Monsieur !...

VERVOLAND.

Au revoir, Monsieur !...

Le Hallier sort à gauche premier plan. Le fleuriste sort derrière lui.

SCÈNE IV

VERVOLAND, seul, puis LE MARQUIS DE LA CROIX MARION.

VERVOLAND, seul, regardant sa montre.

Quatre heures moins vingt-deux !... C'est long, ce Comité !... (Rêveur.) Des femmes, toutes jolies, c'est sûr, s'occupent de moi !... Elles prononcent mon nom d'une voix douce... (Bruit à la cantonade ; Meubles qui tombent, cris, sonnette de la Présidente.) Et ça ne va pas tout seul !... (Il marche à travers la scène et avise, sur le piano, une autre photo dans un cadre.) Cette fois, c'est madame Maréchal !... Exquise créature !... (Il prend le cadre, l'embrasse et le met dans la poche intérieure de son veston.) Je suis dans un état de fièvre inexprimable !... (Il s'assied au bureau de Cécile, prend une plume, et annonce :) Sonnet !... (Ecrivant) :

« Mon âme a son secret, ma vie a son mystère »...

(S'arrêtant, perplexe.) Je fais bien les vers, mais j'ai toujours peur des réminiscences !... C'est bête !... (Reprenant.)

« Mon âme a son secret, ma vie a son mystère »... *.

Le Marquis de la Croix-Marion paraît à droite, troisième plan.

---

* Au cas où l'on voudrait supprimer le personnage du Marquis de la Croix-Marion, aucune modification de texte n'est nécessaire. Une simple coupure franche du texte compris entre l'entrée du Marquis et sa sortie, et on enchaîne de : « *Ma vie a son mystère* » (page 100.) à l'entrée de Blanchet : « *Monsieur Vervoland ?...* » (scène V. Page 110.)

Il a une barbe blanche, et porte un uniforme de soldat de deuxième classe extrêmement élégant.

LE MARQUIS, de la porte.

C'est bien ici l'œuvre des Maris au front?

VERVOLAND.

Ah! je vous crois, que c'est ici!...

LE MARQUIS, entrant.

Bonjour, Monsieur!... (Il s'assied.) Je ne vous dérange pas?

VERVOLAND.

Du tout, Monsieur.

LE MARQUIS.

Eh bien, Monsieur, je suis le Marquis de la Croix-Marion! Et néanmoins, il vient de m'arriver une aventure assez mortifiante!...

VERVOLAND.

Vous êtes un mari au front?

LE MARQUIS.

Pas précisément!... (Embarassé.) Je suis un mari au front de qui... sur le front duquel... (Résolument.) Enfin, voilà : J'ai soixante ans, et, néanmoins, j'ai voulu participer à cette guerre mondiale: J'ai donc signé, il y a trois ans, un engagement volontaire : « Entre les soussignés, le Marquis de la Croix-Marion, d'une part, et la France, de l'autre, il a été convenu et arrêté ce qui suit... » Enfin, vous connaissez la formule!... J'ai des rhumatismes... beaucoup de rhumatismes... Nous y reviendrons tout à l'heure!... Un major m'a examiné, m'a déclaré complètement inapte au service actif, et je suis entré au ministère du ravitaillement!... C'est moi qui m'occupe de la répartition du caviar!...

Dès que du caviar est signalé à mon département, je me précipite, je le divise, et je le répartis !... Je dois ajouter que depuis le début des hostilités, la Russie ne nous a pas encore envoyé de caviar !... Elle a, sans doute, d'autres petites choses qui la préoccupent... Néanmoins, je suis content de mon emploi : J'y trouve la double satisfaction de ne rien faire, et de servir mon pays !... Je suis marié, Monsieur, ma femme à vingt-neuf ans, et, néanmoins, j'avais tout lieu de croire que je la rendais parfaitement heureuse !... Je me prêtais avec bonne grâce aux petits soins dont elle m'entourait : Mes rhumatismes me tiennent surtout aux jambes, eh bien, tous les soirs, Monsieur, je lui tendais docilement cette jambe-ci, et puis cette jambe-là... Enfin, elle me paraissait parfaitement heureuse !... Avant-hier, Monsieur, je revenais de chez Potin, où une boîte de caviar m'avait été signalée... On s'était trompé, c'était une boîte de sardines !... Je rentre chez moi, déjà légèrement déçu... Madeleine n'était pas là !... Je ne suis pas sûr de vous avoir dit que ma femme s'appelle Madeleine !... Néanmoins, je prends patience, et je l'attends jusqu'à huit heures dix, ce qui vous représente un gros effort de mansuétude, car voilà trente ans, Monsieur, que je me mets à table à sept heures précises !... Néanmoins, je me rappelle avoir dîné à sept heures cinq, le jour de la déclaration de guerre !... A huit heures dix, je n'y tiens plus, je déplie ma serviette... une lettre s'en échappe...

VERVOLAND.

Une lettre ?...

LE MARQUIS, *avec impatience.*

Laissez-moi parler, Monsieur !... (*Reprenant son ton*

habituel.) Cette lettre était de Madeleine. Je vous demande la permission de vous la lire. (Il sort une lettre de son portefeuille, ajuste son binocle, et lit.) « Mon cher Honoré... (S'arrêtant.) Je ne suis pas sûr de vous avoir dit que je m'appelle Honoré !... (Reprenant.) « Mon cher Honoré... J'apprends à l'instant que Claude s'est luxé la rotule en tombant de cheval. Il a été transporté à l'hopital de Saint-Jean de Luz. Je vais l'y rejoindre... » (S'interrompant et posant son lorgnon.) Ici, Monsieur, j'ouvre une parenthèse : Claude Leclanché est un petit cousin de ma femme. Nous le recevions tous les lundis, avant la guerre, et nos rapports étaient affectueux. Actuellement, il est sous-lieutenant d'artillerie, 417e batterie, secteur postal 85... Oui, je sais... Vous me direz qu'il n'est pas exorbitant qu'une femme sensible, — bien que son mari ait, chaque soir, besoin d'elle, — aille rejoindre, à Saint Jean de Luz, un petit cousin, dont la rotule est luxée, et qui n'a point de famille !... Vous me direz cela parce que vous ne connaissez pas la fin de la lettre. Je vous demande la permission de vous la lire jusqu'au bout. (Il remet son lorgnon et lit.) « Tu trouveras peut-être mon départ bien précipité, mais je ne puis supporter l'idée que Claude souffre et que je ne suis pas près de lui... Je reviendrai quand tu m'auras pardonné, et surtout quand il sera guéri. J'ai dit à Victor de te frictionner. » (Enlevant son lorgnon.) Notre valet de chambre s'appelle Victor. (Un temps.) Néanmoins, cette lettre me troubla !... Et je me suis demandé si Claude Leclanché n'était pas pour ma femme plus qu'un petit cousin.

VERVOLAND, avec ivresse.

C'est son amant !...

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur. Je me suis demandé si ce n'était pas son amant! Je ne me le demande plus : Votre cri spontané m'enlève mes derniers doutes!... Et je viens savoir ce que vous allez faire de moi!...

VERVOLAND, après un temps.

Quel âge a-t-il, ce Claude?

LE MARQUIS.

Trente deux ans.

VERVOLAND, enchanté.

Trois ans de plus que Madeleine?... Mais c'est parfait.

LE MARQUIS, surpris.

Comment, c'est parfait?

VERVOLAND, avec inquiétude.

Pourvu que cette luxation ne laisse pas de traces!...

LE MARQUIS.

Non, non, rassurez-vous... J'ai reçu ce matin un télégramme!... (Sortant une dépêche de sa poche.) Le voici!... (Remettant son binocle et lisant.) « Etat satisfaisant, mais traitement sera très long. Suis heureuse. Madeleine. »

VERVOLAND.

Mais alors, Monsieur, tout va bien.

LE MARQUIS.

Non, Monsieur, tout ne va pas bien!... Je souffre abominablement depuis que ma femme est partie.

VERVOLAND, un peu méprisant.

Oh! Vous souffrez!.. dans votre orgueil!...

LE MARQUIS.

Non Monsieur, dans les jambes !... Victor me frictionne mal !... Vous comprenez, ce n'est qu'un domestique : Il me frotte comme un parquet!... C'est machinal, c'est consciencieux, ce n'est pas ça !...

VERVOLAND.

En somme, Monsieur, qu'est-ce que vous demandez, exactement ?

LE MARQUIS.

Je demande qu'on me rende ma femme!...

VERVOLAND.

Et l'amant ?

LE MARQUIS.

Quoi, l'amant ?

VERVOLAND.

Vous voulez qu'on l'abandonne ? Vous voulez qu'on le laisse tout seul ?...

LE MARQUIS, après un temps.

Je vous demande pardon, Monsieur : Je suis bien ici à l'œuvre des Maris au front ?

VERVOLAND.

Oui, Monsieur!... (Continuant.) C'est sur le front qu'il est tombé de cheval ?

LE MARQUIS.

Qui ?

VERVOLAND.

L'amant.

LE MARQUIS.

Non, c'est sur le genou.

VERVOLAND.

Vous faites exprès de ne pas comprendre... Je vous demande si Claude, si ce brave Claude, était sur le front.

LE MARQUIS.

Mais certainement : Il ne l'a pas quitté. Il a fait la Marne, il a fait l'Yser, et néanmoins, il a été cité deux fois à l'ordre de l'armée.

VERVOLAND.

Eh bien, dites donc !... C'est très beau, çà !

LE MARQUIS.

C'est très beau !... (*Un petit temps.*) Je ne souffre pas seulement dans les jambes, je souffre aussi dans mes habitudes : Ma femme me lisait les journaux !... Nous faisions tous les soirs un bridge avec deux morts !... C'est une agréable musicienne, et j'aimais qu'elle me jouât, de temps en temps, l'ouverture de Fra-Diavolo !... Enfin, elle me manque... Je m'aperçois que j'ai besoin d'elle !...

VERVOLAND.

Et l'amant ?

LE MARQUIS.

Quoi, l'amant ?

VERVOLAND.

Il n'a pas besoin de femme, lui ?

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'il en prenne une.

VERVOLAND.

C'est ce qu'il fait.

LE MARQUIS.

Oui, mais pas la mienne.

VERVOLAND.

Pourquoi, puisque c'est la vôtre qu'il aime!

LE MARQUIS.

Alors, il aurait dû l'épouser!... Ils se connaissent depuis l'enfance!... Ça n'est pas ma faute si ma femme m'a préféré à lui.

VERVOLAND.

Pourquoi vous a-t-elle préféré à lui?

LE MARQUIS.

Parce qu'il est pauvre!

VERVOLAND, se levant et avec feu.

Il est pauvre!... il est jeune!... il est brave!... il est aimé!

LE MARQUIS, après un temps et se levant aussi.

Je suis bien ici à l'œuvre des...

VERVOLAND, impatienté.

Mais oui, Monsieur. Vous êtes à l'œuvre des Maris au front!... Mais elle est en train d'évoluer!... On a réfléchi! On s'occupe de l'amant!... A l'heure où je parle, on est en train de s'occuper de l'amant!... Il y a des cas, comme le vôtre, où l'amant est beaucoup plus intéressant que le mari.

LE MARQUIS, ahuri.

Comme le mien?...

VERVOLAND.

Ah! ça!... Est-ce que vous vous croyez intéressant, par hasard?

LE MARQUIS.

Mais oui!

VERVOLAND.

Mais non!... Vous avez soixante ans, vous avez

presque fini de vivre, et vous profitez de votre titre et de votre fortune pour intercepter une jeune fille qui s'en allait vers la vie!

LE MARQUIS, inquiet.

Moi! J'ai intercepté?...

VERVOLAND.

Heureusement, la nature est là, qui s'élève au-dessus des lois sociales!... Elle ne reconnait ni les contrats, ni les transactions... Et c'est pour cela qu'elle a jeté Claude entre votre femme et vous!

LE MARQUIS, décontenancé.

Je n'avais jamais placé la question aussi haut!...

VERVOLAND.

En effet, vous l'aviez placé à la hauteur de vos rhumatismes et de vos petites manies!... C'est assez bas!

LE MARQUIS, préoccupé,

J'avoue, Monsieur, qu'en venant ici, je ne croyais pas m'être mis à ce point dans mon tort!... Et néanmoins, vous avez peut-être raison!...

VERVOLAND.

Pensez à l'amant, Monsieur!... On ne pense pas assez à l'amant.

LE MARQUIS.

J'y pense, Monsieur, mais avec moins d'enthousiasme que vous!... Il me semblait, — excusez-moi si je vais un peu loin, — que de l'épouse qui déserte le foyer conjugal, de l'amant qui la détourne en qualité d'habitué de la maison, et du mari qu'on laisse tout seul avec un domestique, ce n'était pas le mari le plus coupable!... Je me suis trompé!... Néanmoins, comme je vois que j'ai complètement

perdu la direction de mes idées, je vais vous demander votre avis!... Que dois-je faire?

VERVOLAND, doucement.

Laisser s'aimer ceux qui s'aiment!... Vous effacer!... Mourir!

LE MARQUIS.

Oui, mais avant?...

VERVOLAND.

Avant?

LE MARQUIS.

Oui!... Entre ce moment-ci et celui de ma mort?

VERVOLAND.

Prenez une maîtresse!...

LE MARQUIS, égrillard.

J'y ai pensé ce matin!...

VERVOLAND.

Mais une maîtresse de votre âge.

LE MARQUIS, rembruni.

De mon âge?

VERVOLAND.

Elle aura des rhumatismes, et vous vous frotterez l'un l'autre... Je n'ai pas dit : l'un à l'autre!... C'est ce qu'on appelle les concessions réciproques.

LE MARQUIS.

Je vous remercie, Monsieur! Je sors d'ici vieilli de dix ans, mais singulièrement réconforté!... (Tirant son portefeuille.) Est-ce que je vous dois quelque chose?

VERVOLAND, vivement.

Mais rien, Monsieur, mais rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux !... Parce que s'il avait encore fall que je vous donne de l'argent... Néanmoins, je vou salue, monsieur.

VERVOLAND.

Au revoir, monsieur.

Le Marquis sort à droite, troisième plan.

SCÈNE V

VERVOLAND, puis BLANCHET, puis SUZANNE

VERVOLAND, seul, retourne au bureau de Cécile, et reprend so sonnet.

« Mon âme a son secret, ma vie a son mystère !... »

BLANCHET, entrant par l'escalier

Monsieur Vervoland ?

VERVOLAND, se levant d'un bond.

C'est moi !...

BLANCHET, souriant.

Monsieur Vervoland que j'ai pris tout-à-l'heure pour la comtesse de Pré-en-Pail, parce que je n'avais pas mon lorgnon !... On avait marché dessus !... On avait cassé les deux verres !... Rosalie a couru chez l'opticien et les a fait remplacer !... Rosalie, c'est la cuisinière !... Elle a couru chez l'opticien, parce qu'elle m'aime !... Maintenant je vois, je vois très bien. (Il s'avance et se cogne dans une chaise.) Pardon !... (Très aimable.) On ne s'occupe pas de l'amant.

VERVOLAND, sursautant.

Quoi ?

BLANCHET.

Madame Maréchal me charge de vous dire qu'on ne s'occupe pas de l'amant !...

VERVOLAND, suffoqué.

Elle vous charge ?...

BLANCHET.

Votre cas a été longuement débattu, et, par sept voix contre une, il a été décidé que l'amant ne nous intéresse pas !... Madame Maréchal vous adresse l'expression de ses sentiments distingués.

VERVOLAND, anéanti.

Sept voix contre une !... (à Blanchet, qui remontait.) C'est Madame Maréchal qui a voté pour moi ?

BLANCHET, redescendant.

Non, c'est Madame Loiseleur !

VERVOLAND.

Elle est jolie ?

BLANCHET.

Elle a été jolie !... Seulement comme elle a soixante-douze ans !...

VERVOLAND, écœuré.

Ainsi, après avoir brisé ma vie, Madame Maréchal vote contre moi, et me fait jeter à la porte par un domestique !...

BLANCHET, froissé.

Je suis secrétaire, monsieur !... Je suis Monsieur Blanchet.

VERVOLAND, furieux.

Eh bien, je me vengerai, vous m'entendez ?... L'amant se vengera, monsieur le secrétaire !...

BLANCHET, effrayé.

Mais je n'ai pas voté, moi, monsieur !... Je ne vote pas !...

SUZANNE, entrant de droite, troisième plan, et aperçevannt Vervoland.

Lucien ?... Toi ?... Mon Lucien !

VERVOLAND, ouvrant les bras.

Suzanne !... Ma maîtresse !

SUZANNE, courant à lui.

Lucien !... Mon amant !...

BLANCHET, à part.

Mais c'est Madame Aubert ?...

SUZANNE, dans les bras de Vervoland.

Tu m'aimes ?

VERVOLAND.

Si je t'aime !... (Il l'embrasse.) Si je t'aime !...

Il l'embrasse.

BLANCHET, à part.

Il embrasse madame Aubert ?... (A Vervoland discrètement.) J'ai peur d'être importum...

VERVOLAND.

Oui, allez-vous-en, monsieur Blanchet, allez-vous-en !

SUZANNE, apercevant Blanchet qu'elle n'avait pas vu en entrant.

Blanchet !...

BLANCHET.

Oui, monsieur, je retourne au comité !...

VERVOLAND

C'est ça !... Et dites à Madame Maréchal que ça m'est bien égal qu'on ne s'occupe pas de l'amant... que nos maitresses nous reviennent toujours, et que je n'ai plus besoin d'elle !...

BLANCHET.

Bien monsieur !... (En sortant). Oh ! ! !

Il sort par l'escalier.

SCÈNE VI

VERVOLAND, SUZANEE.

SUZANNE.

Mon Dieu ! Je n'avais pas vu Blanchet ! Il est si myope !... Je suis horriblement compromise... Et c'est ta faute !... Mais pourquoi es-tu ici ?

VERVOLAND.

Tu as revu ton mari ?

SUZANNE.

Bien sûr, je l'ai revu !... Ah ! mon chéri !

VERVOLAND.

Quoi ?

SUZANNE.

Je te raconterai !... Mais pas ici !.. Pourquoi es-tu ici ?

VERVOLAND.

Parce que vos coups de téléphone m'ont bouleversé !... Celui de Madame Maréchal surtout !... Un mois à Tarbes !... Tu veux que je te laisse partir un mois ?... Alors je suis accouru !... Pour ne pas te compromettre, j'ai dit que j'étais la comtesse de Pré-en-Pail : On ne m'a pas cru !... Et je me suis trouvé devant une femme... (Avec un sourire extasié) devant une femme... (Soudain furieux et montrant le poing.) devant une femme... Mais toi, pourquoi es-tu ici ?... Qu'est-ce qui s'est donc passé, avec ton mari ?

SUZANNE.

Il s'est passé que je ne peux plus vivre avec cet homme-là !...

VERVOLAND.

Déjà !...

SUZANNE, avec des larmes dans la voix.

Lucien ! Mon Lucien !... Nous sommes sortis d'ici tous les deux !... Nous avons pris un taxi... Et, tout de suite, il m'a embrassé, tout comme toi... ce monsieur que je ne connais pas, avec sa barbe !...

VERVOLAND.

Il a de la barbe ?...

SUZANNE.

Oui, figure-toi !...

VERVOLAND.

Pouah !

SUZANNE.

Nous sommes arrivés, comme ça, rue Pergolèse... chez nous... chez lui !... C'était sale... tout en désordre... ça sentait l'appartement abandonné... Il

y avait sa cantine sur le lit, et, tout de suite, il a regardé le lit, et il a enlevé sa cantine !... Tu comprends, Lucien ?...

VERVOLAND.

Très bien !

SUZANNE.

Alors je lui ai dit : « Ah ! non, monsieur ! Pas ça !... Je suis une honnête femme !... » Il m'a répondu : « Je l'espère bien !... » Et il s'est déshabillé... tout comme toi... ce monsieur que je ne connais pas, avec sa barbe !...

VERVOLAND.

C'est un satyre !...

SUZANNE.

J'étais folle !... Je lui ai dit : « Rhabillez-vous, monsieur !... » il m'a répondu : « Je veux bien, mais ça sera moins commode !... » Il ne comprenait rien !... Alors j'ai ouvert la porte, et je me suis sauvée !...

VERVOLAND.

Ma Suzanne !...

SUZANNE.

Et, tout de suite, je suis venue dire à Madame Maréchal que ce n'est pas possible, que ce qu'elle me demande est immoral, que je ne me donnerai jamais à un homme que je ne connais pas, sous prétexte qu'il est mon mari... (Tombant dans les bras de Vervoland...) et que je retourne chez ma tante !...

VERVOLAND, pensif.

J'ai peur que ça ne prenne plus, la tante !...

SUZANNE.

Tu as raison ! Je lui dirai que je retourne chez toi... chez nous !...

VERVOLAND, *sans enthousiasme.*

Ma Suzanne !... Mais ta situation ? Ta situation de trésorière ?

SUZANNE.

Je démissionne !... L'Œuvre des Maris au front est une œuvre contre nature, et je ne veux plus en être.

VERVOLAND, *assez froid.*

Ma Suzanne !... Tu ne peux pas retourner chez moi !...

SUZANME.

Pourquoi ?

VERVOLAND.

Parce que la comtesse de Pré-en-Pail est éventée, que ton mari saura vite où tu es, et qu'il te relancera !...

SUZANNE, *résolument.*

Alors partons !...

VERVOLAND.

Où ?

SUZANNE.

Je ne sais pas, moi !... La Suisse... l'Italie ! Venise, tiens, Venise !...

VERVOLAND.

Et mon bureau ?... Et la censure ?... Si je m'absente, il va passer dans les journaux des choses énormes...

SUZANNE, *avec force.*

Il y a des vérités qui doivent être dites.

VERVOLAND, *frappé.*

Peut-être!...

SUZANNE.

Nous partirons ce soir!...

VERVOLAND.

Il faut le temps de faire les malles.

SUZANNE.

Je vais m'en occuper tout de suite!... (*Se jetant dans ses bras.*) Comme je t'aime!...

VERVOLAND, *très froid.*

Comme tu m'aimes!

SCÈNE VII

LES MÊMES, JACQUELINE.

JACQUELINE, *entrant par l'escalier et les voyant.*

Suzanne!... C'est bien Suzanne!...

VERVOLAND.

Parfaitement! C'est Suzanne!... Ma Suzanne que j'aime! Ma Suzanne qu'une œuvre méchante n'a pas pu m'arracher!...

JACQUELINE, *pétrifiée.*

Mais où est Monsieur Aubert?

SUZANNE.

Chez lui... rue Pergolèse!... Il se rhabille...

C'est un satyre, et je ne le reverrai de ma vie !...

JACQUELINE.

Mais Suzanne, vous rendez-vous compte ?...

SUZANNE.

Je me rends compte de tout, madame, et que vous m'aviez imposé un devoir impossible à remplir !...

JACQUELINE, *sèchement.*

Je ne savais pas, ma chère, que vous aviez un amant !...

VERVOLAND, *avec grâce.*

Elle a un amant ! !...

SUZANNE, *simplement.*

J'ai un amant !... C'est énorme, c'est monstrueux, c'est comme ça !... J'ajoute que j'étais venue pour vous offrir à la fois mes excuses et ma démission !...

JACQUELINE.

J'allais vous la demander.

VERVOLAND, *souriant.*

Et nous partons pour l'Italie, madame !...

JACQUELINE, *hors d'elle.*

Quand partez-vous ?

VERVOLAND.

Tout de suite... ce soir !... Mon bureau, la censure, les malles... nous sautons à pieds joints pardessus ces obstacles ! (*Triomphant...*) Ah ! On ne s'occupe pas de l'amant ! Qu'est-ce que ça peut lui faire !... L'amant triomphe toujours ! (*Saluant*). Madame ! Le temps nous presse, et les trains n'attendent pas !... (*Prenant Suzanne par la main.*) Viens, mon amour !... Viens ma vie !...

Ils remontent.

JACQUELINE.

Suzanne !...

SUZANNE, s'arrêtant.

Ma chère Présidente ?...

JACQUELINE.

J'ai deux mots à dire à monsieur Vervoland...

SUZANNE.

Dites.

JACQUELINE.

Oui, mais deux mots en particulier ! (A Suzanne). Est-ce que vous me permettez ?...

SUZANNE, avec inquiétude.

Mais...

VERVOLAND, à Suzanne

Ne crains rien, mon trésor !... Je ne suis pas corruptible ! Va devant... rentre... commence les malles... toutes les malles... Mes caleçons d'été sont revenus de chez la blanchisseuse ?...

SUZANNE.

Je ne sais pas, mon chéri.

VERVOLAND.

C'est une chose que j'aurais tant voulu savoir !... S'ils sont là, ne les oublie pas !... (Lui envoyant un baiser). Je t'aime !...

SUZANNE, même jeu.

A tout à l'heure !... A toujours... (Saluant Jacqueline). Ma chère Présidente !...

Elle sort à droite, troisième plan.

SCÈNE VIII

VERVOLAND, JACQUELINE.

JACQUELINE, résolument.

Monsieur, vons ne partirez pas pour Venise!...

VERVOLAND, net.

Si, Madame !...

JACQUELINE.

Ou, du moins, vous y partirez seul !...

VERVOLAND, de même.

Non, madame !... Qu'est-ce j'irais faire, tout seul, à Venise ?...

JACQUELINE.

Monsieur, c'est la Présidente qui vous parle !...

VERVOLAND.

Je suis très flatté !... D'ordinaire, elle me fait parler par un domestique.

JACQUELINE.

Je vous demande pardon !... Mais quand on saura que ma trésorière est partie pour Venise avec son amant, qu'est-ce qui restera de l'œuvre des Maris au front, je vous le demande !. .

VERVOLAND, avec une cruauté froide.

Rien !...

JACQUELINE.

Monsieur Vervoland, vous nous assassinez !

VERVOLAND.

Chacun son tour !...

JACQUELINE.

Votre amour pour Suzanne vous aveugle !...

VERVOLAND.

Pas tant que ça !... Je suis encore plus vexé qu'amoureux.

JACQUELINE.

Vexé de quoi ?

VERVOLANT.

De votre indifférence !... Véritablement, votre Comité m'a traité avec une désinvolture !... Je ne dis pas ça pour madame Loiseleur, je sais que cette vieille dame a été charmante !... Mais vous, vous !...

JACQUELINE.

Mais je vous ai défendu, monsieur !...

VERVOLAND.

Ah ?...

JACQUELINE.

J'ai dit la singulière impression que vous m'aviez faite ! Et l'histoire de Bolette !... Et l'ébéniste !... Et tout !... Ces dames se sont beaucoup amusées, mais elles ont trouvé que tout ça ne relevait pas de notre compétence, et j'ai dû me rallier à la majorité !...

VERVOLAND.

Vous avez eu tort !... Vous auriez dû la combattre, la majorité !... la combattre et l'écraser !... Si vous aviez été plus charitable, plus clairvoyante, je ne me serais pas senti seul... et quand Suzanne

est revenue à moi, je l'aurais renvoyée à son mari, au nom de la morale outragée.

JACQUELINE.

Vous auriez fait ça ?

VERVOLAND, réfléchissant.

Peut-être !

JACQUELINE, après un temps.

Ecoutez, monsieur Vervoland, la question se complique, et votre cas est décidément exceptionnel !... Mon œuvre avant tout !... Promettez-moi de ramener madame Aubert à son mari, et je vous promets, moi, que le Comité reviendra sur son vote... Ça lui arrive tout le temps !...

VERVOLAND.

Et alors ?

JACQUELINE.

Et alors, on s'occupera de vous !...

VERVOLAND.

Qui ?

JACQUELINE.

Je ne sais pas, moi ! Une de ces dames !... Nous la choisirons intelligente... dévouée... et pas trop vieille, puisque madame Loiseleur ne paraît pas...

VERVOLAND, avec éclat.

Mais vous ne comprenez donc rien ?

JACQUELINE.

Monsieur !...

VERVOLAND.

Mais je ne reprends Suzanne, que parce que vous m'échappez, vous !

JACQUELINE.

Moi ?

VERVOLAND.

Eh bien, oui ! C'est comme ça !... Je suis arrivé ici pour réclamer une maîtresse ! Je vous ai vue ! J'en réclame toujours une, mais ce n'est plus la même !... J'aimais Suzanne, je ne l'aime plus !... Je ne vous aimais pas, je vous aime !... Oui, je vous aime, j'en suis sûr, depuis que j'ai causé avec le fleuriste !...

JACQUELINE.

Avec le fleuriste ?

VERVOLAND.

Je ne croyais pas, moi, qu'un homme put changer, aussi vite, de détresse et d'amour !... A présent, je le crois !... Suzanne et toutes les autres, votre sourire les a balayées ! Je n'ai plus que vous dans la tête, je n'ai plus que vous dans le cœur ! (En frappant sur son cœur, il cogne le cadre qui est dans la poche intérieure de son veston). Aïe !...

JACQUELINE.

Qu'est-ce que c'est ?

VERVOLAND, tirant la photo de sa poche et la lui montrant.

C'est vous !

JACQUELINE, lui prenant le cadre des mains.

Mais voulez-vous me rendre ça !... (Le remettant à sa place). Le voilà qui vole, à présent !...

VERVOLAND, continuant.

Enfin, si je retourne à ma maîtresse, comprenez bien cela, madame la Présidente, ce n'est pas par amour pour elle, c'est par dépit de ne pas vous avoir !...

JACQUELINE, *déconcertée.*

Mais vous m'enfermez dans un effroyable dilemme !...

VERVOLAND.

Effroyable est dur, mais je vous enferme, c'est vrai !... (*Nettement*). Ou vous vous donnez, et votre œuvre triomphe ; ou vous vous refusez, et votre œuvre est par terre !...

JACQUELINE, *après réflexion.*

Je vais consulter le comité !...

VERVOLAND, *vivement.*

Ah ! non, ne recommençons pas !... Il va encore se déclarer incompétent, et, cette fois, il aura raison !... Ce n'est vraiment pas à lui de décider si, oui ou non, vous deviendrez ma maîtresse !...

JACQUELINE, *avec dignité.*

Votre maîtresse ?... Ah ! ça, monsieur, qu'est-ce que c'est que ce mot-là ?... Il n'y a pas ici de maîtresse possible, mais une présidente... bousculée... et qui ne sait plus très bien où est son devoir !...

VERVOLAND, *fièvreux et doux.*

C'est donc que tu m'aimes ?

JACQUELINE.

Mais non, monsieur, je ne vous aime pas !... Et j'interdis, même, qu'il soit jamais question d'amour entre nous !...

VERVOLAND, *après un temps et très froidement.*

Alors, qu'est-ce vous me proposez ?

JACQUELINE.

Eh bien, voilà : Je ne tiens pas compte du vote

du Comité, je vous considère, exceptionnellement, comme un mari au front, et je consens à m'occuper de vous.

VERVOLAND, la voix mouillée.

Jacqueline !...

JACQUELINE.

Non ! non !... Pas Jacqueline !... « Madame la Présidente », je vous prie !...

VERVOLAND, de plus en plus tendre et lui prenant les mains.

Madame la Présidente !...

JACQUELINE, se dégageant.

Non ! Non ! Pas les mains !... Je consens à m'occuper de vous, mais à condition que vous ne me parliez plus jamais de votre amour !

VERVOLAND, comme plus haut, avec une correction subite.

Soit !... (un temps). Alors, qu'est-ce que vous faites pour les Maris au front ?

JACQUELINE.

D'abord, nous leur donnons six francs par jour !...

VERVOLAND.

C'est quelque chose !... Ce n'est pas assez !...

JACQUELINE.

En voulez-vous huit ?

VERVOLAND.

Non ! Je ne suis pas un homme d'argent !... Et puis j'ai cinquante mille livres de rentes !

JACQUELINE.

Nous obtenons pour eux des billets de théâtre...

VERVOLAND.

Je m'ennuie au théâtre !...

JACQUELINE.

Nous les accompagnons au Musée du Louvre !... Nous leur ouvrons notre bibliothèque, qui est très éclectique : Montesquieu... Bourdaloue... Paul de Kock... Stendhal... Zénaïde Fleuriot... Bergson !... Et, le dimanche, nous les emmenons déjeuner au bouillon Duval de la Place de la Madeleine.

VERVOLAND.

C'est tout ?

JACQUELINE.

C'est tout !

VERVOLAND.

Ce n'est pas assez !...

JACQUELINE.

Monsieur...

VERVOLAND.

Je sens que j'aurai d'autres exigences !

JACQUELINE.

Mais, monsieur !...

VERVOLAND, *se montant.*

Ah ! non !... Ce n'est pas en m'accompagnant, une fois par semaine, au bouillon Duval, que vous me ferez oublier les soins assidus dont ma maîtresse m'entourait.

JACQUELINE.

Ah ! ça, monsieur, qu'est-ce que vous exigez donc de moi ?

VERVOLAND.

Une suppléance, madame... une véritable suppléance !... (*Un temps, puis, avec autorité*). Le matin, madame Aubert me lisait les journaux.

JACQUELINE, *résignée.*

C'est bien, monsieur, je vous les lirai.

VERVOLAND.

Elle répondait au téléphone, composait les menus de nos deux repas, et m'aidait dans ma correspondance.

JACQUELINE.

Je ferai tout cela !

VERVOLAND.

Nous déjeunions ensemble.

JACQUELINE.

Soit !

VERVOLAND.

Vers deux heures, j'allais à la censure.

JACQUELINE.

Avec elle ?

VERVOLAND.

Non.

JACQUELINE.

Tant mieux, parce que j'ai, moi-même, quelques affaires personnelles...

VERVOLAND.

Oh ! vous serez libre jusqu'à sept heures.

JACQUELINE, *rassurée.*

Ah ! bon !

VERVOLAND, *avec force.*

Par exemple, à sept heures, il faut être là !... C'est les journaux du soir... c'est le porto... c'est le dîner !...

JACQUELINE, avec un commencement d'inquiétude.

Après le dîner ?

VERVOLAND.

Je ne sais pas moi... bavardage... flûte...

JACQUELINE.

Quoi ?

VERVOLAND.

Je joue de la flûte !... Et très souvent, réception de quelques amis.

JACQUELINE.

C'est bién !... Je vous laisserai les recevoir et je rentrerai chez moi.

VERVOLAND, ricanant.

Ah ! ah !...

JACQUELINE.

Quoi ?

VERVOLAND.

Et le réveil ?... Et les yeux clairs de ma maîtresse, où je lisais, chaque matin, mes projets de la journée ?

JACQUELINE.

Tout de même, monsieur... Vous n'exigez pas que chaque matin, j'arrive dans votre chambre à coucher...

VERVOLAND, très doux.

Je ne vous demande pas d'y arriver, Madame, je vous demande d'y être !

JACQUELINE, sèchement.

Monsieur Vervoland, il a été convenu qu'il ne serait pas question d'amour entre nous !

VERVOLAND.

Mais il n'est pas question d'amour, madame la Présidente, il est question de suppléance !...

JACQUELINE.

La suppléance a des limites, monsieur !...

VERVOLAND.

Je ne vois pas lesquelles !... Comprenez-moi bien. Je ne vous demande pas de m'aimer ; je vous demande de vous substituer à celle qui m'aime !... Je ne vois là qu'un acte de charité professionnelle.

JACQUELINE, le regardant.

Ou bien vous êtes fou, monsieur, ou bien vous vous moquez de moi !

VERVOLAND.

Alors, ni comme présidente, ni comme femme, vous ne consentez à...

JACQUELINE, avec dignité.

Monsieur, je vous prie de sortir.

VERVOLAND.

Bien, madame.

Il salue et remonte

JACQUELINE.

Monsieur !...

VERVOLAND, s'arrêtant.

Madame ?...

JACQUELINE.

Je vous prie de rentrer !

VERVOLAND, redescendant,

Bien, madame.

JACQUELINE, affolée.

Quelle situation, mon Dieu! quelle situation!

VERVOLAND.

Elle est cornélienne!...

JACQUELINE, après un temps.

Je vais consulter le Comité!...

VERVOLAND, avec feu.

Ah! Jacqueline!...

JACQUELINE.

Monsieur?

VERVOLAND, s'approchant d'elle.

Savez-vous pourquoi vous voulez consulter le Comité?

JACQUELINE.

Non.

VERVOLAND.

C'est parce que vous n'osez pas vous consulter vous-même! Je connais mon pouvoir!... Je devine que la Présidente est beaucoup moins troublée que la femme, que toutes les deux ne sont pas d'accord, et qu'il se passe en vous ce que Monsieur Scribe appelait une Bataille de Dames!

JACQUELINE, troublée.

Non, Monsieur Vervoland!...

VERVOLAND.

Si, madame Maréchal!... Vous m'avez bien trop plu pour que je ne vous plaise pas!... Nous étions tout près l'un de l'autre: Il est impossible que le coup de foudre m'ait frappé tout seul!...

JACQUELINE.

Mais je ne vous connais pas, monsieur.

VERVOLAND.

Est-ce qu'on ne s'aime pas toujours avant de se connaître ?... ...C'est parce qu'on ne se connaît pas, qu'on s'aime !...

JACQUELINE, pensive.

Peut-être !

VERVOLAND.

Pourquoi m'avez-vous adressé monsieur Blanchet, tout à l'heure ?

JACQUELINE.

Parce que c'est mon sécrétaire.

VERVOLAND.

Non !... Parce que vous aviez peur de vous retrouver devant moi !...

JACQUELINE.

Et après ?... Et quand votre irruption chez moi m'aurait un peu surprise... un peu troublée...

VERVOLAND, dans un cri.

Jacqueline !...

JACQUELINE, continuant.

Est-ce une raison pour que je me donne à vous... pour que je vous appartienne pendant les vingt jours de permission de Monsieur Aubert ?

VERVOLAND.

Pardon ! Il y a le mois de Tarbes !... Ça fait cinquante jours... (Après réflexion.) et même cinquante et un : Le mois de mai a trente et un jours.

JACQUELINE.

Comme vous êtes généreux !... J'ai oublié de vous dire que je suis une honnête femme !... Quand

je me donne à quelqu'un, c'est mon mari, et ça dure plus de cinquante et un jours !...

VERVOLAND.

Ça dure combien ?

JACQUELINE.

J'ai gardé quatre ans Janville et huit ans Maréchal !

VERVOLAND.

Ça fait une moyenne de six ans pour chaque !... C'est bien ! Va pour six ans !... Je vous garderai six ans !...

JACQUELINE.

Mais je suis fiancée, monsieur !...

VERVOLAND.

Oui, je sais, avec un imbécile !... Il ne faut pas nous occuper de lui !...

JACQUELINE.

Quoi ?

VERVOLAND.

Le fleuriste m'a dit que c'est un imbécile.

JACQUELINE.

Ah ! ça, qu'est-ce que c'est que ce fleuriste dont vous me parlez tout le temps ?

VERVOLAND.

Celui qui a apporté les fleurs.

JACQUELINE, regardant autour d'elle.

Oh !... c'est vrai, il y a des fleurs !... (Troublée). Oh ! monsieur Vervoland !

VERVOLAND, gamin.

Je suis comme ça !

JACQUELINE.

Il y en a sur les meubles !... Il y en a par terre !... Oh !... Ces fleurs par terre !...

VERVOLAND, avec aplomb.

Ça, c'est une idée à moi !...

JACQUELINE.

Elle est perfide !...

VERVOLAND, de plus en plus pressant.

Tous les jours j'en aurai une comme ça !... Tous les jours, pendant six ans.

Et insensiblement, il s'approche, et la prend dans ses bras.

JACQUELINE, se débattant.

Je vous jure que je suis une honnête femme !...

VERVOLAND, brusquement.

Et qui est-ce qui nous dit que je ne vous épouserai pas ?

JACQUELINE.

Vous ?

VERVOLAND.

Moi !...

JACQUELINE, tout à fait troublée.

Monsieur Vertgalant !

VERVOLAND, rectifiant.

Vervoland.

JACQUELINE.

Oui, je ne sais plus ce que je dis... je crois que je suis grise !... Ces fleurs... et puis toutes ces choses, que vous me dites...

VERVOLAND.

Je les pense !... Je suis sûr que je les pense.

JACQUELINE, d'une voix qui meurt.

Alors, vous rendrez Suzanne à son mari?...

VERVOLAND, sur le même ton.

Oui, madame la présidente!... Mais d'abord je veux tes lèvres!...

JACQUELINE.

Mes lèvres?

VERVOLAND.

Oui.

JACQUELINE, dans un souffle.

Je vais consulter le comité!...

VERVOLAND.

Jacqueline!...

Et longuement, il l'embrasse. La porte de gauche, premier plan s'ouvre. Le Hallier paraît. Il est suivi du fleuriste.

SCÈNE IX

Les Mêmes, LE HALLIER, LE FLEURISTE.

LE HALLIER, stupéfait et furieux.

Oh!...

JACQUELINE, se retourne, voit Le Hallier et se dégage vivement.

Le Hallier!

LE HALLIER, avec force.

Sortez!

JACQUELINE et VERVOLAND.

Quoi?

LE HALLIER, désignant le fleuriste.

Je parle à monsieur !... Je ne supporte pas qu'il soit témoin de votre conduite, et je lui dis : « Sortez !... »

LE FLEURISTE.

Je sors, monsieur !

Il traverse la scène, et sort à droite, troisième plan. Un temps.

JACQUELINE, très naturellement.

Frédéric, vous avez vu monsieur m'embrasser, et naturellement, vous en avez déduit... des choses !...

LE HALLIER.

Mais...

JACQUELINE.

Je vous sais un peu candide, aussi, je ne vous en veux pas; je consens même, à vous donner une explication!

LE HALLIER, démonté.

Ah ! çà !...

JACQUELINE.

Monsieur Vervoland, je vous prie de me laisser cinq minutes avec monsieur Le Hallier !...

VERVOLAND, à part.

Ça ne doit pas être le fleuriste.

Il sort à droite, premier plan.

SCÈNE X

LE HALLIER, JACQUELINE, puis BLANCHET.

JACQUELINE.

Quand vous êtes entré, Frédéric, monsieur Vervoland m'embrassait.

LE HALLIER.

Oui!... Jusque-là, nous sommes parfaitement d'accord!...

JACQUELINE.

Et, cependant, vous ne m'avez pas prise en faute, mais tout simplement dans l'exercice de mes fonctions!...

LE HALLIER.

Quelles fonctions?

JACQUELINE.

De présidente de l'œuvre des Maris au front!

LE HALLIER.

Vraiment?

JACQUELINE.

Vous allez comprendre.

LE HALLIER.

Ça m'étonnerait!

JACQUELINE.

Moi aussi!... Je crois tout de même que vous allez comprendre!... Monsieur Vervoland est l'amant de Suzanne Aubert. Malgré mes efforts, elle est reve-

nue à lui. Au nom de l'œuvre, j'ai prié monsieur Vervoland de renoncer à Suzanne et de la rendre à son mari. Il accepte, mais à la condition formelle que je l'épouse, et, ce que vous avez surpris, c'est une demande en mariage !...

LE HALLIER.

Sur les lèvres !...

JACQUELINE.

Un peu plus tôt... un peu plus tard...

LE HALLIER, bondissant.

Comment : un peu plus tôt... un peu plus tard ?... Vous songez sérieusement à...

JACQUELINE.

A quoi ?

LE HALLIER.

A épouser ce monsieur ?

JACQUELINE.

Comment voulez-vous que j'en sorte ?...

LE HALLIER.

Et moi ?...

JACQUELINE, embarrassée.

Vous ? Oui, je sais bien !... Vous ? Eh bien, vous continuerez à m'attendre !... Nous avons calculé que mes maris duraient une moyenne de six ans !... Ce n'est pas une affaire !...

LE HALLIER, furieux.

Mais vous m'aviez donné votre parole !... Mais j'ai rédigé le faire-part !... Mais je vous aime !...

JACQUELINE.

Quant à cela, monsieur Vervoland m'aime aussi !...

LE HALLIER.

Il ne vous connaît pas !...

JACQUELINE.

C'est ce que je lui ai dit... Il m'a répondu qu'on s'aimait toujours avant de se connaître !... Oh ! il est très éloquent... et si empressé !... Il n'était pas ici depuis dix minutes, qu'il y avait des fleurs dans tous les vases !...

LE HALLIER, indigné.

Quoi ?...

JACQUELINE.

Et même par terre !... Regardez ! Il y a des fleurs par terre ! C'est une idée à lui !...

LE HALLIER, se contenant.

Ah ! il vous a dit que c'était une idée à...

JACQUELINE.

Oui !

LE HALLIER, résolument.

Jacqueline, je vous défends d'épouser ce monsieur !... Votre œuvre n'est qu'un prétexte !

JACQUELINE.

Quoi ?

LE HALLIER.

Et si vous prenez monsieur Vervoland, c'est que ça vous fait plaisir !...

JACQUELINE, hors d'elle.

Vous mentez ! .. Vous mentez !... Vous rabaissez mon acte !. . Je n'ai qu'un souci, monsieur ! C'est d'écarter monsieur Vervoland de Suzanne, pour qu'elle revienne à son mari !... Ce n'est pas ma faute si ce monsieur m'aime !... Qu'il en prenne une au-

tre, n'importe qui, mais pas Suzanne, et je me déclarerai satisfaite.

LE HALLIER.

Vrai ?

JACQUELINE.

Vrai.

LE HALLIER.

Ça va bien, laissez-moi faire !...

JACQUELINE.

Quoi ?

LE HALLIER.

Je vais lui en trouver une autre, moi !

JACQUELINE.

Une autre ?

LE HALLIER.

Oui !

JACQUELINE.

Il n'en voudra pas !...

LE HALLIER.

Nous verrons !...

JACQUELINE.

Frédéric ?

LE HALLIER.

Quoi ?...

JACQUELINE.

Qui est-ce ?...

LE HALLIER.

Ça me regarde !... C'est mon bonheur que je défends !...

JACQUELINE.

Je veux savoir qui c'est !...

LE HALLIER.

Vous êtes jalouse ?

JACQUELINE.

Je suis curieuse !... Et je sens que vous allez faire des bêtises !...

LE HALLIER.

Je n'en ferai jamais autant que vous !

BLANCHET, entrant par l'escalier.

Madame Maréchal !... On vous réclame au comité.

JACQUELINE, avec humeur.

Ah ! c'est vrai !... Le comité !...

BLANCHET.

Il s'agit de la révision de l'article 7... Toutes ces dames se disputent, et, vraiment, je n'ose pas agiter la sonnette !...

JACQUELINE.

J'y vais, mais...

LE HALLIER.

Allez, Jacqueline !... Et ne soyez pas inquiète !... Je vais vous débarrasser de monsieur Vervoland.

JACQUELINE.

En tous cas, rappelez-vous une chose. C'est que s'il retourne à Suzanne Aubert, je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LE HALLIER.

Bon, bon !

JACQUELINE.

Venez, Blanchet.

Elle sort par l'escalier, Blanchet sort derrière elle.

SCÈNE XI

LE HALLIER, puis VERVOLAND.

LE HALLIER, seul.

Eh bien, si j'arrive un jour à être heureux avec cette femme-là, je ne l'aurai pas volé !... (Il va à droite, premier plan, et appelle.) Venez, monsieur Vervoland !...

VERVOLAND, rentrant.

Monsieur, j'ai réfléchi, dans la galerie vitrée... Vous n'êtes pas le fleuriste !...

LE HALLIER.

Non, monsieur, et, puisqu'il est question de fleuriste, je vais tout de suite vous dire quelque chose.

VERVOLAND.

Quoi donc, monsieur ?

LE HALLIER.

C'est qu'il n'est pas délicat d'accepter les remerciements d'une dame pour des fleurs qu'on ne lui a pas envoyées !...

VERVOLAND, embarrassé.

Monsieur Le Hallier...

LE HALLIER.

Passons !... J'ai des choses plus sérieuses à vous dire.

VERVOLAND.

Lesquelles ?...

LE HALLIER.

Je vous défends d'embrasser comme ça, sous mes yeux, madame Maréchal !...

VERVOLAND.

Je ne savais pas que vous me regardiez !... Quand je l'embrasserai, une autre fois, je m'arrangerai pour que vous ne soyez pas là !...

LE HALLIER.

Mais je vous défends de l'embrasser une autre fois !...

VERVOLAND, le regardant.

Vous êtes son fiancé ?...

LE HALLIER.

Oui, monsieur.

VERVOLAND.

Mais alors, pourquoi m'avez-vous dit d'être entreprenant, qu'elle m'aimerait très vite, et que son fiancé était un imbécile ?...

LE HALLIER.

Je ne savais pas que vous me parliez de madame Maréchal !

VERVOLAND.

A qui faisiez-vous donc allusion ?

LE HALLIER.

A mademoiselle Cécile Vignol !...

VERVOLAND.

La dactylographe ?... Quelle drôle d'idée !.. J'aime beaucoup mieux madame Maréchal !...

LE HALLIER.

Tiens, parbleu !...

VERVOLAND.

Vraiment, ça vous contrarierait que... ?

LE HALLIER.

Je vous en prie, monsieur !...

VERVOLAND.

Bon, bon ! C'est entendu !... J'y renonce.

LE HALLIER.

Vous êtes tout à fait aimable !

VERVOLAND.

Seulement, qu'est-ce que je vais devenir, moi, maintenant ?... Je ne peux pas vivre seul !... Il faut que j'aime, il faut que je souffre, il faut que je pleure !...

LE HALLIER.

Vous ne connaissiez pas madame Maréchal ce matin !... Imaginez-vous que vous recommencez votre journée !... Qui aimiez-vous, ce matin?

VERVOLAND, après réflexion.

Suzanne Aubert !... Vous avez raison, monsieur, je vais reprendre Suzanne Aubert !...

Il remonte.

LE HALLIER, tout à coup.

Ah ! non !...

VERVOLAND, s'arrêtant.

Comment ?...

LE HALLIER.

Il ne faut pas reprendre Suzanne Aubert !

VERVOLAND.

Pourquoi ?

LE HALLIER.

Parce que madame Maréchal ne veut pas!...

VERVOLAND.

Ah!... Alors vous ne voulez pas que je prenne Jacqueline. Et Jacqueline ne veut pas que je reprenne Suzanne?...

LE HALLIER.

C'est ça!...

VERVOLAND.

Voulez-vous ma montre?

LE HALLIER, souriant.

Il y a tant d'autres femmes!... Et délicieuses!... Et qui vous aiment!...

VERVOLAND.

Vous allez encore me parler de la dactylographe?...

LE HALLIER.

Oui!

VERVOLAND, réfléchissant.

C'est vrai qu'elle est délicieuse!...

LE HALLIER.

Je vous dis que le bonheur est là!...

VERVOLAND.

Voyons, voyons!... J'ai rencontré mademoiselle Cécile au Sénat. Naturellement, je lui ai dit que je l'aimais, et elle m'a répondu des choses fort désagréables!...

LE HALLIER.

Dans ces cas-là, on ne répond jamais ce qu'on pense!...

VERVOLAND.

Enfin, qu'est-ce qui vous fait supposer qu'elle m'aime ?

LE HALLIER.

J'ai remarqué son trouble quand elle est avec vous !. . Et puis, tantôt, comme on bavardait, elle m'a dit que, depuis longtemps, elle aimait un homme d'une classe supérieure à la sienne... très distingué... très riche... charmant...

VERVOLAND, naturellement.

Oui, oui !... C'est moi !...

LE HALLIER, continuant.

... D'une cinquantaine d'années.

VERVOLAND, surpris.

Je n'ai pas cinquante ans.

LE HALLIER.

Alors, c'est que vous les paraissez !

VERVOLAND, incrédule.

Ah ?... (Après réflexion.) C'est parce qu'elle m'a rencontré au Sénat qu'elle croit que j'ai cinquante ans !...

LE HALLIER.

Voilà !... (Riant.) Vous avez de l'esprit !...

VERVOLAND, riant aussi.

Oui !. . (Changeant de ton.) C'est vrai qu'elle tremblait, tout à l'heure, en me parlant !... C'est une petite femme adorable !... Ah ! vous êtes joliment perspicace !

LE HALLIER, simplement.

Je sais regarder !

SCÈNE XII

LES MÊMES, CÉCILE.

CÉCILE, entrant par l'escalier.

Excusez-moi, messieurs...

Elle va à son bureau où elle cherche dans les dossiers.

LE HALLIER, s'approchant d'elle en souriant.

Mademoiselle Cécile!...

CÉCILE.

Monsieur Le Hallier?

LE HALLIER.

Cette fois, je crois savoir qui vous aimez!...

CÉCILE, avec impatience.

Oh! monsieur! ne parlons plus de cela!... Cessons cette plaisanterie!

LE HALLIER.

Je ne plaisante pas, et je n'ai pas plaisanté tout à l'heure!... J'ai cru que c'était Blanchet, je me suis trompé, voilà tout. Maintenant, je sais qui c'est.

VERVOLAND, souriant.

Nous savons qui c'est.

CÉCILE, très émue.

Monsieur Le Hallier... quand nous serons seuls...

LE HALLIER.

Monsieur ne me gêne pas. Et ce qu'il faut que vous sachiez tout de suite, c'est que celui que vous aimez vient d'apercevoir où était son bonheur!... Il

renonce à d'autres projets, et il se rapproche de vous.

CÉCILE, éperdue.

Quand nous serons seuls, monsieur Le Hallier!

VERVOLAND, à lui-même.

Elle est exquise!

LE HALLIER.

Oui, oui, je comprends!... Eh bien, mais vous allez être seuls!... (Il remonte.) Je vous laisse avec lui!...

Il sort à gauche, dans la salle à manger.

SCÈNE XIII

VERVOLAND, CÉCILE, puis BLANCHET.

CÉCILE, reste d'abord stupéfaite, puis tombe assise en pleurant.

Oh! Il est trop bête! Cet homme est trop bête!...

VERVOLAND, flatté.

Comme elle est émue!... Comme elle pleure!... Comme elle m'aime! (S'asseyant à côté d'elle.) Voyons, mademoiselle Cécile!... Ma petite Cécile!... Mais comme elle pleure!... (Il l'embrasse.) Comme elle est contente! (Il l'embrasse.) Oh! la gentille petite!

Il l'embrasse. Blanchet est entré par l'escalier. Il vient tout près d'eux et reconnaît Cécile.

BLANCHET.

Mais c'est Cécile qu'on embrasse comme ça!

VERVOLAND, souriant.

Que j'embrasse?... Oui, monsieur Blanchet.

BLANCHET.

Ah! ça, mais vous embrassez donc toutes les femmes, vous?...

VERVOLAND.

Toutes les femmes qui me plaisent.

BLANCHET, *furieux.*

Je vous défends que celle-là vous plaise!

CÉCILE, *se levant.*

Ah ça! qu'est-ce qui vous prend, monsieur Blanchet?

BLANCHET.

Je ne veux pas qu'on vous embrasse!

CÉCILE, *étonnée.*

On m'embrassait?

BLANCHET.

Oui.

CÉCILE.

Qui?

BLANCHET.

Monsieur Vervoland.

CÉCILE, *à Vervoland.*

Mais c'est vrai, que vous m'embrassiez!... Ah ça, mais, vous le croyez donc, que je vous aime?

VERVOLAND.

Oui!

CÉCILE.

Vous êtes une bête!

BLANCHET.

Et moi, je suis sûr que vous l'aimez!

CÉCILE.

Eh bien, vous êtes encore plus bête que lui !... Et puis, il y a quelqu'un qui est encore plus bête que vous deux, c'est monsieur Le Hallier !... Oh ! L'imbécile !... L'imbécile !... L'imbécile !...

Elle sort par l'escalier.

SCÈNE XIV

BLANCHET, VERVOLAND.

BLANCHET, *hors de lui.*

Et moi, je suis sûr qu'elle ment ! Je suis sûr qu'elle vous aime !... On ne se laisse pas embrasser comme ça quand on n'aime pas les gens !... Moi aussi, j'ai voulu l'embrasser, moi, elle m'a giflé !

VERVOLAND.

Vous aimez donc mademoiselle Cécile ?...

BLANCHET, *criant.*

Oui, monsieur !...

VERVOLAND.

Je croyais que vous aimiez la cuisinière ?...

BLANCHET, *déchaîné.*

Non, monsieur !... Sortez !... Vous êtes un misérable, et je suis hors de moi !... Sortez, ou je vais vous donner des claques !... (*En gesticulant, il accroche du doigt son lorgnon.*) Allons, bon !...

VERVOLAND.

Qu'est-ce qu'il y a ?...

BLANCHET.

J'ai laissé tomber mon lorgnon !...

VERVOLAND.

Ah ?

BLANCHET, très doux.

Je vous demande pardon, monsieur, voudriez-vous avoir l'extrême obligeance de le chercher ?... Je n'existe plus sans mon lorgnon !

VERVOLAND, le ramassant et le lui tendant.

Le voici, monsieur Blanchet !...

BLANCHET.

Je vous remercie !... (Il le remet sur son nez, et aussitôt, sa fureur reprend.) Sortez !...

VERVOLAND.

Voyons, mon cher enfant, calmez-vous ! Pourquoi êtes-vous si fort en colère ?...

BLANCHET.

Parce que Cécile vous aime !...

VERVOLAND.

Vous n'y êtes pas du tout, monsieur Blanchet !... Je connais les femmes, et, brusquement, j'ai l'impression que c'est ce Le Hallier qu'elle aime !

BLANCHET.

C'est impossible !...

VERVOLAND.

Pourquoi ?

BLANCHET.

C'est justement monsieur Le Hallier qui m'a conseillé de...

VERVOLAND.

De faire la cour à mademoiselle Cécile?... Il m'a donné le même conseil !...

BLANCHET.

C'est un maniaque, alors?...

VERVOLAND.

Non! C'est un homme encore plus myope que vous!... Et c'est pour cela que mademoiselle Cécile lui en veut, qu'elle l'appelle imbécile, et qu'elle pleure!...

BLANCHET, très frappé.

Ah?... (Un temps.) Je suis bien malheureux, monsieur Vervoland!...

VERVOLAND.

Moi aussi, monsieur Blanchet!... Nous sommes deux épaves!

Blanchet l'embrasse sur le front. Sonnerie du téléphone.

BLANCHET, très triste, allant à l'appareil.

On téléphone!... (Il décroche.) Allô!... (Un temps.) C'est pour vous, monsieur Vervoland!...

VERVOLAND, surpris.

Pour moi?... (A l'appareil.) Allô!... Ah! C'est ma Suzanne! Mais oui, je suis encore là!... Mais oui, mon trésor, mais oui, ma vie!... Tout de suite, je viens tout de suite!... (Il raccroche.) Mes caleçons d'été sont revenus de chez la blanchisseuse!...

BLANCHET.

Qu'est-ce que ça veut dire, ça?..,

VERVOLAND.

Ça veut dire bien des choses, monsieur Blanchet, que j'ai une maîtresse que j'adore, que je l'avais

oubliée, mais qu'elle m'attend chez moi, et que je vais la rejoindre!... Nous serons ce soir à Venise!...

BLANCHET.

Ce soir?... C'est impossible!...

VERVOLAND.

C'est une façon de parler!... (Envoyant des baisers autour de lui.) Adieu, mon roman d'une heure!...

Il sort à droite, troisième plan.

SCÈNE XV

BLANCHET, seul, puis JACQUELINE, puis AUBERT.

BLANCHET, seul, pensif, et s'asseyant à son bureau.

Le Hallier!... Elle aime monsieur Le Hallier!...

JACQUELINE, entrant par l'escalier.

Où est monsieur Vervoland?...

BLANCHET.

Il est allé rejoindre sa maîtresse!...

JACQUELINE, bondissant.

Quoi?...

BLANCHET.

Elle l'attendait chez lui, et ils seront ce soir à Venise!

JACQUELINE, hors d'elle.

Oh!... Il y a longtemps qu'il est parti?...

BLANCHET.

Une minute, madame!... Il est peut-être encore dans l'escalier!...

JACQUELINE.

Vite! Vite!... Courez après lui, Blanchet, et ramenez-le moi!

BLANCHET.

Bien, madame!

Il se lève.

AUBERT, entrant de droite, troisième plan.

Madame, c'est moi!...

JACQUELINE.

Allons, bon!... Voilà le mari, à présent!..

AUBERT.

Oui, madame, je suis forcé de vous importuner encore!...

JACQUELINE, qui trépigne.

Allez, Blanchet!...

BLANCHET.

Oui, madame!...

Il sort en courant, à droite, troisième plan.

AUBERT, assez énervé.

Madame, il m'est arrivé une chose invraisemblable : J'ai voulu...

JACQUELINE.

Vous avez voulu...?

AUBERT, embarrassé.

Voilà, madame!... C'est très difficile à dire!... Mais, vous comprenez, trente-trois mois de campagne... Vous me direz qu'en trente-trois mois, j'ai dû... Eh bien non! Parce que Salonique... Oh! Oh!... Et même Tarbes!... Enfin, je retrouvais ma femme après trente-trois mois, alors, tout de suite, j'ai voulu...

JACQUELINE.

Je vous comprends très bien, monsieur !...

AUBERT.

N'est-ce pas, madame ?... Eh bien, savez-vous comment elle a répondu à mon... à mes... ?

JACQUELINE.

Je sais, monsieur !...

AUBERT.

Ah ?

JACQUELINE.

J'ai revu Suzanne !...

AUBERT.

Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?...

JACQUELINE.

Qu'elle ne voulait plus vous revoir !...

AUBERT.

Et elle est rentrée chez sa tante ?...

JACQUELINE.

Probablement.

AUBERT.

Eh bien, madame, il faut que vous soyiez encore la Présidente, l'amie incomparable que vous avez été !... Je suis, décidément, très amoureux de ma femme...

JACQUELINE, contente.

Ah ! C'est bien, ça !...

AUBERT.

... Alors, il faut que vous veniez avec moi chez la comtesse de Pré-en-Pail !... Je n'ose pas y aller

seul : Deux femmes qui me détestent, je n'arriverai à rien !...

JACQUELINE, *voyant rentrer Blanchet essoufflé.*

Monsieur, voilà Blanchet, je crois que je vais pouvoir vous rendre ce service !... Eh bien, Blanchet ?...

BLANCHET.

Eh bien, madame, j'ai rattrapé monsieur Vervoland !...

JACQUELINE.

C'est parfait !... (*A Aubert.*) Monsieur, je vais vous accompagner chez la comtesse de Pré-en-Pail !...

AUBERT, *ravi.*

Ah, madame !...

BLANCHET, *continuant.*

... Seulement, une fois sous la porte cochère, je l'ai regardé de près... ce n'était pas lui !... C'est un monsieur qui lui ressemble !... Il est là, dans l'antichambre !... Qu'est-ce qu'il faut lui dire ?...

JACQUELINE, *furieuse.*

Qu'il s'en aille, et que vous êtes un imbécile !...

BLANCHET.

Bien, madame !...

Il sort.

AUBERT.

Alors ?... Nous partons ?

JACQUELINE, *s'asseyant, rageuse.*

Non !... Nous ne partons plus !...

AUBERT.

Pourquoi ?

JACQUELINE.

J'ai réfléchi !...

AUBERT.

Si vite ?

JACQUELINE.

Oui !... Vous avez raison, monsieur : Deux femmes qui vous détestent, nous n'arriverons à rien !...

AUBERT.

Il faut pourtant arriver à quelque chose, madame !... Suzanne m'a laissé, très cruellement, dans un état de fièvre... de déception exaspérée...

JACQUELINE.

Oui, oui...

AUBERT.

Et même, si je n'écoutais que mes instincts, tenez !... j'oublierais un instant ma femme, et je vous demanderais de...

JACQUELINE, se levant.

Vous aussi ?... Ah non !... Ah non !...

AUBERT.

Comment ?... Moi aussi ?...

JACQUELINE.

Ecoutez, monsieur, je vais y aller, moi, chez la comtesse de Pré-en-Pail !... Mais moi toute seule !... Et je déciderai Suzanne !... Attendez-moi ici !

AUBERT.

Pas longtemps ?...

JACQUELINE.

Pas longtemps !... Je vais rue de l'Université, je dis deux mots à la comtesse, et je vous ramène Suzanne !...

AUBERT.

Merci !...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE HALLIER.

LE HALLIER, entrant de la salle à manger.

Tiens !... Mais c'est monsieur Aubert ?...

JACQUELINE.

Naturellement, c'est Monsieur Aubert !... Et qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse, moi, maintenant ?...

LE HALLIER.

Maintenant ?

JACQUELINE.

Dame !... Malgré tout ce que vous m'aviez promis, monsieur Vervoland est retourné à sa maîtresse !...

LE HALLIER.

Mais ce n'est pas ma faute !...

JACQUELINE.

En ce moment, elle est chez lui !... Ils font leurs malles ! Ils partent pour Venise !...

LE HALLIER.

Sapristi !... Ce n'est pas celui-là que Cécile aime !... Je me suis encore fichu dedans !...

JACQUELINE.

Quoi ?...

LE HALLIER.

Rien ! Jacqueline, c'est la Fatalité !... Je vous jure que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour...

JACQUELINE.

Pour vous débarrasser de monsieur Vervoland ?... Ça, j'en suis sûre !... Seulement, vous n'avez pas pensé à tout !... Il faut que je m'occupe du mari, moi, maintenant !...

AUBERT, qui voudrait comprendre, intervenant.

Pardon !... Pardon !...

JACQUELINE.

Il n'y a pas de pardon !... Il faut que je m'occupe de vous !... Je vais mettre mon chapeau !...

LE HALLIER.

Jacqueline, je vous le défends !...

JACQUELINE.

De mettre mon chapeau ?...

LE HALLIER.

Non !... De vous occuper de monsieur !...

AUBERT, même jeu que plus haut.

Pardon !... Pardon !...

LE HALLIER.

Il n'y a pas de pardon !... Je ne veux pas qu'elle s'occupe de vous !...

JACQUELINE, avec force.

Je suis la Présidente de l'Œuvre des Maris au Front !... Ou bien je lui rendrai sa femme, ou bien je lui donnerai six francs par jour, et bien d'autres choses encore !...

Elle sort, à gauche premier plan.

SCÈNE XVII

LE HALLIER, AUBERT.

LE HALLIER, exaspéré.

Enfin, Bon Dieu, monsieur, vous ne pouvez pas vous occuper de vos affaires vous-même ?...

AUBERT.

Non, Monsieur !... C'est parce que je ne peux pas m'en occuper moi-même, que Madame Maréchal....

LE HALLIER.

Enfin, qu'est-ce que vous demandez, encore ?...

AUBERT.

Je demande qu'on me rende ma femme !...

LE HALLIER.

Mais on vous l'a déjà rendue !...

AUBERT.

Oui, mais elle s'est sauvée !...

LE HALLIER.

Eh bien, courez après !

AUBERT.

Je ne peux pas !... Elle est chez la Comtesse de Pré-en-Pail !...

LE HALLIER.

Qu'est-ce que c'est que la comtesse de Pré-en-Pail ?

AUBERT.

C'est sa tante !... Et je suis brouillé avec sa tante !...

LE HALLIER, avec impatience.

Mais non, elle n'est pas chez sa tante !... Madame Maréchal vient de vous le dire : Elle est chez son amant !...

AUBERT, bondissant.

Ma femme a un amant ?...

LE HALLIER.

Oui, Vervoland !... Vous ne le saviez pas ?. .

AUBERT.

Non !...

LE HALLIER, interloqué.

Ah !... Je croyais que vous le saviez !...

AUBERT, réfléchissant.

Vervoland !... Attendez donc !... Je me rappelle ce nom-là. Ils ont déjà flirté avant mon mariage !...

LE HALLIER.

Eh bien, mais, voyez donc comme tout s'enchaîne !...

AUBERT, menaçant.

Ainsi la comtesse de Pré-en-Pail, c'était lui ?...

LE HALLIER, ahuri.

C'était lui, la comtesse ?...

AUBERT, même jeu.

Ainsi, elle s'est refusée à moi pour se garder à monsieur Vervoland ?...

LE HALLIER, souriant., gêné.

Oui !... C'est de la fidélité à rebours !...

AUBERT. mettant son képi.

Monsieur, je vous remercie des renseignements que vous m'avez donnés !... J'y vais, moi, rue de l'Université !...

LE HALLIER.

Chez qui ?...

AUBERT.

Chez monsieur Vervoland !

LE HALLIER

Vous savez son adresse ?...

AUBERT.

Parbleu !... C'est celle de la comtesse de Pré-en-Pail !...

LE HALLIER.

Mais qu'est-ce que vous allez faire ?

AUBERT, faisant des moulinets avec sa canne.

Justice !... Je vais me dresser entre les deux coupables, et je vous jure qu'il se passera quelque chose de dramatique... et de très particulier !

Il sort, en courant à droite, troisième plan.

SCÈNE XVIII

LE HALLIER, seul, puis, JACQUELINE.

LE HALLIER, seul.

Bravo ! Tout va bien !... Il va faire justice ! (Réfléchissant.) Justice ?... Mais il va les tuer !... Qu'est-ce que j'ai fait, Bon Dieu ! Je suis un assassin !... Le Hallier, tu es un assassin !... Il va les tuer !...

Il faut absolument empêcher cela !... (Courant au bureau de Blanchet où il trouve l'annuaire du téléphone) Il a le téléphone, cet homme-là !.., (Feuilletant l'annuaire.) Véra... Verdi... Véru... Vervo... Vervoland, voilà!... Rue de l'Université, c'est bien ça!... (Au téléphone.) Allô !... Saxe 22.64... Allô !... C'est vous, Vervoland ?... Vous êtes rentré, tant mieux !... Oui, vous faites vos malles, je sais !... Eh bien, lâchez vos malles, et fichez le camp, tous les deux !... Monsieur Aubert sait tout !... Dans dix minutes, il sera chez vous : Il est très en colère, et je vous conseille de ne pas l'attendre !... Quoi ? Je m'en occuperai de vos malles !... Je les ferai suivre à Venise !... De rien, de rien ! (Il raccroche.) Ouf !

JACQUELINE, entrant de gauche, premier plan, chapeau, manteau.

Eh bien ? Où est monsieur Aubert ?...

LE HALLIER.

Il est parti !...

JACQUELINE.

Parti ?...

LE HALLIER.

Il est chez Vervoland !...

JACQUELINE.

Pourquoi faire ?...

LE HALLIER.

Pour le tuer !... Il sait que c'est l'amant de sa femme !...

JACQUELINE.

Qui est-ce qui le lui a dit ?...

LE HALLIER.

C'est moi !... sans le vouloir !... Je croyais qu'il

le savait!... Vous ne m'aviez pas prévenu qu'il ne le savait pas !...

JACQUELINE.

Eh bien, ça, mon ami, c'est une gaffe !...

LE HALLIER.

Rassurez-vous, je l'ai réparée !...

JACQUELINE, inquiète.

Diable !... Qu'est-ce que vous avez fait ?...

LE HALLIER.

J'ai prévenu Vervoland !... Saxe 22.64... Il file avec Suzanne, et quand Aubert arrivera rue de l'Université, eux, ils seront à Venise !...

JACQUELINE, hors d'elle.

Vous avez fait ça ?...

LE HALLIER.

Oui !... (Enchanté.) C'est de la présence d'esprit, hein ?...

JACQUELINE, que l'indignation suffoque.

Et mon œuvre ?

LE HALLIER.

Quoi ?

JACQUELINE.

Alors, je fais des prodiges, je sacrifie ma pudeur et ma personne pour qu'une femme soit rendue à son mari, et c'est vous qui prenez plaisir à les séparer l'un de l'autre ?...

LE HALLIER, confondu.

Mais, Jacqueline...

JACQUELINE.

Ah ! Tant que vous faites des gaffes, vous, ça va, mais quand vous vous mettez à les réparer !...

LE HALLIER.

Mais si le mari les avait rejoints?...

JACQUELINE.

Eh bien?... Il aurait peut-être cassé la figure à l'amant, mais il aurait repris sa femme!... Et tout est là!...

Elle remonte.

LE HALLIER.

Où allez-vous?...

JACQUELINE.

Rue de l'Université!... Ma voiture est en-bas!... J'arriverai peut-être à temps!...

LE HALLIER.

Pourquoi faire?...

JACQUELINE.

Pour sauver mon œuvre!... Il faut que Suzanne soit rendue à son mari!... Je ferai tout ce qu'il faudra pour ça!

LE HALLIER.

Jacqueline, je vous défends de sortir!...

JACQUELINE.

De quel droit?

LE HALLIER.

Je suis votre fiancé!

JACQUELINE, haussant les épaules.

Ça ne compte pas, les fiancés!.. Les Maris au front, d'abord! Les Maris au front, avant tout!...

Elle sort à droite, troisième plan.

SCÈNE XIX

LE HALLIER, seul, puis CÉCILE.

LE HALLIER, seul, tire une cigarette, l'allume, réfléchit, tout en marchant, et murmure.

Les Maris au Front, avant tout !... (Il va au téléphone.) Allô !... Le Ministère de la Guerre, s'il vous plaît !... (Un temps.) Allô !... La Guerre ?... Voulez-vous me donner le bureau de Monsieur Ledru ?... De la part de Monsieur Le Hallier !... (Un temps.) Allô !... C'est toi, vieux ?... Dis donc, je voudrais m'engager, je voudrais partir pour le Front !... Quoi !... Mais non, je ne suis pas fou !... Ou plutôt si, je suis un peu fou !... Enfin, je te raconterai tout cela !... Je vais venir te voir tout de suite !... Oui... A tout à l'heure !... (Il raccroche, se lève, réfléchit encore et murmure :) Les statuts ? Où sont les statuts ? (Sur le bureau de Blanchet il trouve un cahier rouge; il l'ouvre et lit :) « Article 101. — Tout célibataire ayant vécu cinq ans au moins en état de concubinage et dont la maîtresse aura déserté le foyer commun, sera considéré comme un Mari au front. »

Il referme le cahier et le remet en place.

CÉCILE, entre par l'escalier, voit le Hallier, et aussitôt, va pour ressortir.

Oh ! Pardon !

LE HALLIER.

Cécile !... (Elle s'arrête.) Ne vous en allez pas !... Il faut que vous me rendiez un grand service !...

CÉCILE.

Un service ?...

LE HALLIER.

Voulez-vous m'écrire une lettre de rupture ?...

CÉCILE.

Comment ?

LE HALLIER.

Oui !... Voilà !... Nous nous sommes follement aimés, nous avons vécu en état de concubinage pendant six ans, mais c'est fini, vous vous êtes lassée de moi, et vous êtes partie avec un autre amant !... Voulez-vous m'écrire tout cela ?

CÉCILE.

Vous êtes fou ! Je ne veux pas qu'on croie que j'ai des amants !...

LE HALLIER.

Mais vous signerez Nénette ou Lolotte !... J'ai besoin qu'une femme m'écrive qu'elle me quitte !... Peu importe laquelle !

CÉCILE.

Et c'est moi que vous choisissez pour ?...

LE HALLIER.

Ça vous ennuie ?...

CÉCILE, *exaspérée, mais se contenant.*

Du tout, du tout !... Je vais vous l'écrire, votre lettre !...

LE HALLIER.

Merci ! Je dicte !...

CÉCILE, *assise à son bureau.*

Oh ! si vous voulez !...

LE HALLIER, *dictant.*

« Mou cher Frédéric... »

CÉCILE, *écrivant.*

« Mon cher Frédéric...

LE HALLIER, *dictant,*

« Aprés six ans de liaison, je m'aperçois que je ne t'aime pas !...

CÉCILE, *écrivant fiévreusement, sans l'écouter.*

« Je ne connais pas d'homme aussi bête que toi!...

LE HALLIER.

« Alors, je te quitte...

CÉCILE.

« Pendant les six ans que nous avons vécu ensemble...

LE HALLIER.

« Et je prends un autre amant...

CÉCILE.

« Tu ne t'es pas aperçu que je t'aimais !...

LE HALLIER.

Le baron de Saint-Hilaire...

ENSEMBLE.

CÉCILE.

Voilà pourquoi je te quitte! .. J'en ai assez, moi, d'aimer un homme qui ne m'aime pas...

LE HALLIER.

Qui vient d'être réformé, mais qui a tout de même une très bonne santé...

Il continue à dicter, en marchant à travers la scène. Elle écrit toujours sans l'écouter.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

Trois semaines plus tard. — Deux heures de l'après-midi.

Les bureaux de Cécile et de Blanchet ont disparu. Les affiches, les porte-manteaux, les cartonniers, etc... aussi.

Le salon, très élégant, a repris son aspect normal.

SCÈNE PREMIÈRE

AUBERT, SUZANNE, FRANÇOIS.

Au lever du rideau, la scène est vide. François entre de droite, troisième plan, et introduit Aubert et Suzanne.

FRANÇOIS

Si Monsieur et Madame veulent bien attendre, je vais prévenir Madame. Elle finit de déjeûner.

AUBERT.

Nous ne la dérangeons pas, au moins ?

FRANÇOIS, à Aubert.

Non, non, Madame est seule !... (A Suzanne.) Il y a

longtemps que nous n'avions pas vu madame Aubert!...

SUZANNE, souriant.

Oui!... Il y a trois semaines!... Rien de nouveau, ici?

FRANÇOIS, soupirant.

Oh! si, Madame!...

SUZANNE.

Quoi donc?

FRANÇOIS.

J'ai repassé la visite, et je suis pris dans le service armé!...

SUZANNE.

Mon pauvre François!...

FRANÇOIS, lugubre.

Mais je suis très heureux, Madame, très heureux, et très fier!... Je vais prévenir madame Maréchal!...

SUZANNE.

Elle est toujours très occupée, notre Présidente?

FRANÇOIS.

Plus que jamais, Madame, elle va se marier!...

Il remonte.

SUZANNE.

Tiens?... (Regardant autour d'elle.) Mais ils ont tout changé, ici?

François est sorti dans la salle à manger.

SCÈNE II

AUBERT, SUZANNE, puis JACQUELINE.

Suzanne surveille la sortie de François, A peine a-t-il refermé la porte, qu'elle se jette dans les bras d'Aubert. Baiser frénétique.

AUBERT, se dégageant.

Voyons, voyons ! Soyons raisonnables !... Nous ne sommes pas chez nous !...

SUZANNE, le caressant avec passion.

Ta barbe !... Ta chère barbe !...

AUBERT.

Et tu voulais que je la coupe !...

SUZANNE.

A ce moment-là, elle ne t'allait pas !...

AUBERT, souriant.

Oui, je n'avais pas encore fait la conquête de ma femme !

SUZANNE.

La conquête, c'est le vrai mot !... Ah ! je me rappellerai toujours !... J'étais chez Monsieur Vervoland... j'allais partir pour Venise... nous faisions nos malles... Lorsque tout à coup, la porte vole en éclats... c'était toi !...

AUBERT, incrédule.

Tu es sûre qu'elle a volé en éclats ?

SUZANNE.

Je la vois encore !... Et je te vois surtout, toi !...

Tu as pris monsieur Vervolan·l par les cheveux... tu l'as soulevé de terre... comme ça... avec ta barbe!...

AUBERT, souriant.

Avec ma barbe!... Tu es sûre ?...

SUZANNE.

Tu l'as jeté dans son propre escalier... tu as refermé la porte, et là, dans son appartement, dans sa propre chambre... Alors, je me suis dit : Cet homme-là, décidément, il faut que je le tue, ou il faut que je l'adore!...

AUBERT, souriant.

Et tu ne m'as pas tué!...

SUZANNE.

Ah! non, alors!...

Elle se jette dans ses bras. Deuxième baiser. La porte de la salle à manger s'ouvre. Jacqueline entre.

AUBERT, se dégageant vivement.

Suzanne!...

JACQUELINE, descendant les marches

Non! non! Restez embrassés!... Je suis trop contente de voir ça!... C'est le triomphe de mon œuvre!

AUBERT.

Nous nous excusons, Madame, de venir à l'heure de votre déjeûner, mais les trains n'attendent pas!...

JACQUELINE.

Ah! Vous partez?...

SUZANNE.

Pour Tarbes, oui!... La permission de Gustave est finie d'hier!...

JACQUELINE.

C'est vrai, voilà vingt jours que je ne vous ai pas vus!

SUZANNE, souriant et baissant les yeux.

Oui, ma chère Présidente, nous avons été très incorrects, mais nous avons eu tellement à faire!...

JACQUELINE, indulgente.

Oui, oui, je comprends!...

AUBERT.

Vous nous comprenez d'autant plus que vous, de votre côté, Madame....

JACQUELINE, sans comprendre.

Comment?

SUZANNE, souriant.

François vient de nous apprendre la bonne nouvelle!...

JACQUELINE.

Ah?... Oui, oui, je me marie!...

SUZANNE.

Comme Monsieur Le Hallier doit être heureux!...

JACQUELINE, étonnée.

Pourquoi?

SUZANNE.

Mais... parce que... (La regardant.) Ah? Ce n'est pas avec lui que...

JACQUELINE.

Je n'ai pas revu Monsieur Le Hallier depuis trois semaines! Je ne sais même pas où il est!...

SUZANNE.

Ah?... Mais alors qui épousez-vous?

JACQUELINE, *embarrassée.*

Oh! J'épouse!... Ce n'est pas moi précisément qui... On m'épouse!... Moi, je ne tenais pas à me remarier, seulement...

SUZANNE, *riant.*

Enfin, c'est qui? c'est qui?...

SCÈNE III

LES MÊMES, VERVOLAND.

VERVOLAND, *entrant en coup de vent, de droite, troisième plan.*

Bonjour, ma Jacqueline!.. (*S'arrêtant court.*) Oh! pardon!

JACQUELINE, *horriblement gênée, présentant.*

Monsieur Vervoland, mon fiancé...

SUZANNE, *à elle-même, suffoquée.*

Ah! ça, par exemple!...

JACQUELINE.

Monsieur et madame Gustave Aubert...

AUBERT, *froidement.*

Nous nous connaissons...

VERVOLAND.

Oui... oui...

Un temps.

JACQUELINE.

Monsieur et madame Aubert sont venus me faire une petite visite d'adieu...

Un temps.

VERVOLAND.

C'est très aimable !...

Un temps.

SUZANNE.

Oui, les vingt jours sont expirés...

Un temps.

JACQUELINE.

Asseyez-vous donc, je vous en prie !...

AUBERT.

C'est que nous avons si peu de temps !...

JACQUELINE, ne sachant que dire.

Justement !... (Et tout le monde s'assied, de plus en plus gêné. Un temps.) C'est une jolie ville, Tarbes ?

AUBERT.

Oh ! C'est une ville de province !... C'est tout petit !...

SUZANNE.

Tout petit !... Tout petit !... C'est tout de même une préfecture.

VERVOLAND, gracieux.

Oui, oui !... Basses-Pyrénées !...

AUBEBT, rectifiant.

Hautes !

JACQUELINE.

Mais oui, voyons !... Hautes-Pyrénées, chef-lieu : Tarbes ; Sous-préfectures : Bayonne, Oloron, Orthez et Mauléon !...

AUBERT.

Ah ! non ! Pardonnez-moi, Madame !... Çà, c'est les Basses !...

JACQUELINE.

Mais alors, les Hautes ?

AUBERT.

Bagnères de Bigorre et Argelès !...

SUZANNE, *appuyant.*

Et Argelès !...

JACQUELINE.

C'est vrai !... Comme on oublie !...

VERVOLAND, *tout à coup.*

Moi, je sais les Basses-Alpes !...

TOUS, *intéressés.*

Ah ?

VERVOLAND.

Oui, parce qu'à la pension où j'étais, on apprenait les départements en chantant !... C'est bien plus commode pour les retenir !... C'est comme ça que j'ai retenu les Basses-Alpes !... Par exemple, je ne sais que celui-là !...

Chantant gaiement.

Près d'Forcalquier et de Barcelonnette,
A Castellan', pas loin de Sisteron,
Chacun connaît la famill' Laclochette,
Qui, d'père en fils, sonne le carillon :
Digne !... Digne !... chef-lieu : Digne !...

S'arrêtant court, et très posément.

C'est bien plus commode !...

TOUS.

Bien plus commode !...

Un temps.

JACQUELINE.

Alors votre train part dans quarante minutes ?...

SUZANNE.

Oui!...

AUBERT.

Nous avons un taxi en bas!...

SUZANNE.

Il nous attend!...

JACQUELINE.

Oh! Avec les taxis, on ne sait jamais!...

AUBERT.

C'est vrai!... Pour peu qu'un client passe, et offre un gros pourboire...

SUZANNE.

Oui...

VERVOLAND, riant.

Ça m'est arrivé l'autre jour!... Je sortais de chez mon ami Boussignol... (A Suzanne.) Vous savez, Boussignol?

SUZANNE, très gênée.

Mais non, je ne sais pas!...

VERVOLAND, vivement.

Ah! oui! Elle ne sait pas!... Enfin... je sortais de chez lui, et je n'ai plus retrouvé mon taxi!... Et il pleuvait à torrents!...

JACQUELINE.

Tenez! Voilà des choses ennuyeuses!...

AUBERT.

Le mien, je lui ai promis dix francs, alors, j'espère que...

VERVOLAND, ricanant.

Ah! ah!... Mais le mien, je lui en avais promis

quinze... et ça ne l'a pas empêché de... Je suis rentré chez moi trempé... mon vêtement perdu!... Et c'est celui que j'aimais le plus!...

SUZANNE, *étourdiment.*

Le marron?...

VERVOLAND.

Oui, le marron!...

Silence gêné.

JACQUELINE.

La vérité, c'est que... on a beau leur promettre de l'argent... (*Nettement.*) ils n'attendent pas!...

AUBERT, *se levant.*

C'est pour ça qu'il serait peut-être plus prudent de...

SUZANNE, *se levant.*

De ne pas laisser le nôtre s'impatienter!...

VERVOLAND, *se levant.*

Oui!... Il n'aurait qu'à trouver le client généreux...

JACQUELINE, *se levant.*

Et vous manqueriez votre train!...

AUBERT, *à Jacqueline.*

Chère Madame...

JACQUELINE, *lui serrant la main.*

Je vous souhaite un bon voyage!...

SUZANNE.

Et donnez-nous de vos nouvelles!...

VERVOLAND, *souriant.*

Nous vous en donnerons!...

AUBERT, froid.

Tant mieux !... (Saluant.) Monsieur !

VERVOLAND.

Monsieur !... (S'inclinant devant Suzanne.) Madame !...

Jacqueline reconduit Aubert et Suzanne jusqu'à laporte de droite, troisième plan. Ils sortent.

SCÈNE IV

JACQUELINE, VERVOLAND.

JACQUELINE, redescendant.

Ils sont charmants !...

VERVOLAND.

Moi, j'aurais préféré ne pas les revoir !...

JACQUELINE.

Oui !... Çà vous a rappelé des souvenirs...

VERVOLAND.

Des souvenirs très doux, Jacqueline !... J'étais chez moi, rue de l'Université, dans mon escalier...

JACQUELINE.

Avec une grosse bosse au front !

VERVOLAND.

Oui, j'avais manqué une marche !... Et comme j'avais prêté mon appartement à Monsieur et madame Aubert pour... (Éludant.) je ne pouvais plus rentrer chez moi !... Alors, vous avez eu pitié de ma détresse... de ma solitude... et vous avez consenti à vous occuper de l'amant !...

JACQUELINE.

Il ne fallait pas que vous puissiez retourner à madame Aubert !

VERVOLAND.

Oh ! Laissez-moi croire que ce n'est pas votre œuvre seule qui a décidé de nos fiançailles !...

JACQUELINE.

Mais non, Lucien, vous savez bien que je vous aime !...

VERVOLAND.

Mais, naturellement, je le sais !...

JACQUELINE, *tout à coup.*

Vous savez que je n'ai toujours pas de nouvelles !...

VERVOLAND.

De qui ?

JACQUELINE.

De Le Hallier !...

VERVOLAND.

Ça vous préoccupe ?

JACQUELINE.

Du tout, mais je voudrais tout de même savoir ce qu'il est devenu !... Simple curiosité !... (*Un temps.*) C'est égal, si on m'avait dit, il y a vingt-cinq jours, que je vous épouserais !...

VERVOLAND.

On vous aurait d'autant plus étonnée que vous ne me connaissiez pas !...

JACQUELINE.

C'est vrai !... Voyez-vous, Lucien, vous avez une force.

VERVOLAND.

Oui, je m'habille bien, j'ai du charme et de la gaieté !...

JACQUELINE.

Non, C'est d'être arrivé au bon moment !... J'étais inquiète... désemparée... alors, vous m'avez raconté vos désespoirs d'amour... vous m'avez fait rire... vous avez égayé ma vie et jusqu'à ma maison !... Le bureau de Cécile est redevenu mon salon !...

VERVOLAND, réfléchissant.

Oui !... Ce n'est pas tout à fait juste !... Je n'arrive pas toujours au bon moment !... La vérité, c'est que le bon moment, c'est toujours celui où j'arrive !... (Il rit et veut l'embrasser.) Ma Jacqueline !...

JACQUELINE, l'arrêtant.

Ah ! non ! non !... Après le mariage !...

VERVOLAND.

Ah ! oui ! le mariage !... Excusez-moi ! je ne suis pas un cheval d'obstacle !... Je ne pense jamais à cette haie !...

JACQUELINE.

Si ça vous ennuie de la franchir ?...

VERVOLAND.

Oui, ça m'ennuie, mais puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de...

JACQUELINE, nettement.

Non !...

VERVOLAND.

Je la franchirai !... Qu'est-ce que vous faites, cet après-midi ?...

JACQUELINE.

J'attends deux maris au front, le numéro quatre et le numéro cinq!... Je n'en ai reçu que trois ce matin.

VERVOLAND.

Quelle prodigieuse activité!... Eh bien, je vous laisse, je vais passer à la censure!... Après, voulez-vous que nous fassions un tour au Bois ?

JACQUELINE.

Je veux bien!... A quelle heure ?...

VERVOLAND.

Oh! je n'en ai pas pour longtemps!... Couper des articles, c'est beaucoup plus vite fait que de les écrire!... (Consultant sa montre.) A trois heures, je quitte la rue de Grenelle, je prends une auto militaire, je fais une ou deux emplettes, et à quatre heures, je viens vous chercher.

JACQUELINE.

Entendu !... (A François qui entre par l'escalier.) Qu'est-ce que c'est, François ?

FRANÇOIS, présentant à Jacqueline des lettres et des papiers sur un plateau.

C'est le courrier, Madame, et puis c'est un rapport que mademoiselle Cécile a terminé ce matin, et que j'ai oublié de remettre à Madame.

JACQUELINE.

Ah ! oui, je sais!... (A Vervoland.) Vous permettez ?...

VERVOLAND.

Je m'en vais!... Je m'en vais ! .. François, quand partez-vous ?...

FRANÇOIS, *triste.*

Demain soir, Monsieur !...

VERVOLAND.

Il sera très bien en militaire !... (*A Jacqueline.*) Adieu, mon amour ! Adieu, ma vie !...

Il sort à droite, troisième plan.

SCÈNE V

JACQUELINE, FRANÇOIS.

JACQUELINE, *tout en ouvrant son courrier.*

Au fait, c'est vrai que vous partez demain soir !...

FRANÇOIS.

Mais oui, Madame !...

JACQUELINE, *qui lit une lettre.*

Il va juste me rester Rosalie !... C'est gai !...

FRANÇOIS.

C'est un peu la faute à Madame !... Madame ne trouve pas de femme de chambre, parce qu'elle est trop formaliste rapport à la vertu !... Je lui offrirais bien ma femme, mais je la connais, ma femme !... Une fois que je vais être parti, elle va me tromper, alors Madame la flanquera à la porte, et elle sera sur le pavé !... Il est vrai que si elle part avec son amant, je deviens un mari au front, Madame me donne six francs par jour et je vais dîner avec Madame au bouillon Duval !... (*On sonne.*) La chose aurait son bon côté !...

JACQUELINE.

On a sonné, François!...

FRANÇOIS.

Je vais voir qui c'est, Madame!...

JACQUELINE.

C'est une bonne idée!

FRANÇOIS, sort à droite, troisième plan. Un temps. Il rentre presqu'aussitôt en riant.

Madame, c'est le numéro quatre!...

JACQUELINE.

Pourquoi riez-vous?

FRANÇOIS, se mordant les lèvres.

Pour rien, Madame!...

JACQUELINE.

Faites entrer!...

François sort un instant, puis reparaît et s'efface pour laisser entrer Le Hallier. Il est en uniforme et porte la croix de guerre. François sort.

SCÈNE VI

JACQUELINE, LE HALLIER.

JACQUELINE, pétrifiée.

Frédéric?...

LE HALLIER, saluant.

Oui, Madame!... Frédéric Le Hallier!... J'ai le numéro quatre. (Lui tendant son numéro.) Je vous prie de constater, je ne veux pas que vous supposiez que je passe avant mon tour!...

JACQUELINE.

Pourquoi êtes-vous habillé en soldat ?

LE HALLIER.

Parce que je me suis engagé !...

JACQUELINE.

A quoi ?...

LE HALLIER.

A faire la guerre !

JACQUELINE.

Vous ?

LE HALLIER.

Moi !... Tel que vous me voyez, madame la Présidente, j'arrive du front... Secteur postal 39.

JACQUELINE.

Ah ! ça, Frédéric !...

LE HALLIER.

Je vous en prie, Madame, procédons par ordre : J'ai bien l'honneur de parler à madame Maréchal, présidente de l'œuvre des Maris au front ?

JACQUELINE.

Oui !

LE HALLIER.

En mon absence, l'article 101 n'a pas été abrogé ?

JACQUELINE.

L'article 101 ?... Non !...

LE HALLIER.

Il dit bien, cet article, que tout célibataire ayant vécu cinq ans au moins en état de concubinage, et dont la maîtresse aura déserté le foyer commun, sera considéré comme un mari au front ?...

JACQUELINE.

C'est le texte même.

LE HALLIER.

Alors, madame la Présidente, je me trouve dans les conditions requises. J'arrive du front, je rentre chez moi, et j'y trouve une lettre de Lolotte.

JACQUELINE.

Lolotte ?

LE HALLIER.

Oui, Madame!... Lolotte, ma maîtresse, avec laquelle je vis depuis six ans, et qui m'écrit qu'elle est partie pour le Canada avec le vicomte de Saint-Hilaire !

JACQUELINE, ahurie.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

LE HALLIER.

C'est la mienne !...

JACQUELINE.

Je ne la connaissais pas !

LE HALLIER.

C'est pour ça que je vous la raconte, madame la Présidente, et que j'ai l'honneur de solliciter votre appui et vos consolations.

JACQUELINE.

Ah ! ça, Frédéric, est-ce que vous êtes devenu fou ?

LE HALLIER.

Non, madame la Présidente !... Je suis devenu militaire !...

JACQUELINE.

Alors, c'est vrai ?... Vous revenez du front ?

LE HALLIER.

Oui, madame la Présidente. J'y ai passé dix-huit jours !... C'est considérable, pour un homme de mon âge, quand il n'est pas entraîné !... Grâce à l'intervention de Ledru, j'ai été affecté au 22e escadron du train des équipages, en résidence à Châlons, et on m'a rendu mon ancien grade.

JACQUELINE.

Lequel ?

LE HALLIER.

Soldat de Première Classe !... C'est un métier très dur : On conduit des autos d'avant le déluge... trois vitesses, et deux cylindres !... On boit de la gnole et du pinard !... C'est effrayant !... Il faudrait avoir été pris tout petit !... Tout de même, j'ai résisté dix-huit jours ! Et puis, dame, le cœur... les jambes... tout a flanché !... Je sors de l'hôpital, j'ai deux mois de convalescence !...

JACQUELINE, tout à coup.

Mais vous avez la croix de guerre ?...

LE HALLIER, simplement.

Oui !... C'est sans le faire exprès, madame la Présidente !... Figurez-vous qu'à Châlons, j'ai retrouvé mon ami le vicomte de Fourcade. Il était en soldat, comme moi, mais avec trois galons !...

JACQUELINE.

Capitaine ?...

LE HALLIER.

C'est çà, capitaine !... Et il en profitait pour me donner des ordres !... Fourcade !... C'est à crever de rire !... Un jour, il me dit : « Dites donc, Le Hallier, çà vous ennuierait d'aller avec moi jus-

qu'aux tranchées?... » Je lui réponds : « Du tout, cher ami, çà me ferait même plaisir!... » — « Eh bien, prenez donc une voiture, et conduisez-moi. Il faut que j'aille jusqu'à Suippes, porter un ordre au commandant du 17e!... » — Parce qu'il faut vous dire que Fourcade est officier de liaison. Çà ne m'a pas surpris. (Souriant.) Par exemple, celle de ce jour-là est une des plus dangereuses que je lui aie connu!... Bref, nous voilà partis, Fourcade dans la voiture, et moi au volant!... J'avais l'air de son chauffeur!... Le chauffeur de Fourcade!... Je vous dis que c'est à crever de rire!... Tout à coup, à quinze cents mètres du front, un bruit épouvantable!... (L'air étonné.) Des obus, madame la Présidente!... Une pluie de 420, de 77, de 814... Ils appellent çà un feu de barrage!... Je l'ai su après, en lisant ma citation!... Fourcade se penche au carreau et me dit : « Vous êtes ému, Le Hallier?... » — Je lui réponds : « Du tout, du tout, cher ami!... »

JACQUELINE, très intéressée.

Alors?...

LE HALLIER.

Alors, j'accélère, parbleu!... L'important était de les joindre au plus vite!...

JACQUELINE.

Qui?...

LE HALLIER.

Ces messieurs du 17e!... Et çà sifflait!... Ça éclatait!... Je me disais tout le temps : « Pourvu que je ne crève pas!... »

JACQUELINE, émue.

Frédéric!...

LE HALLIER.

Je parle de mes pneus!... Eh bien, j'ai eu de la veine : Je n'ai pas crevé!... Et nous sommes arrivés à Suippes en pleine contre-attaque allemande!... Fourcade a remis son papier au commandant. Une demi-heure après, la contre-attaque était repoussée, et j'ai été cité à l'ordre du jour.

JACQUELINE, enthousiasmée.

Mais c'est admirable!...

LE HALLIER, simplement.

Oui, il paraît!...

JACQUELINE.

Le Hallier, je suis stupéfaite !... Jamais, jamais, je ne vous aurais cru capable...

LE HALLIER, ingénûment.

Moi non plus!...

JACQUELINE.

Alors, vous auriez pu mourir, sans que...

LE HALLIER.

Sans que?...

JACQUELINE.

Sans que je le sache ?...

LE HALLIER.

Oui, madame la Présidente.

JACQUELINE.

Vous avez une façon de traiter vos amis!...

LE HALLIER.

Celle dont ils me traitent!... Vous m'avez prouvé que ma personne vous intéressait fort peu, et que vous étiez toute à l'œuvre des Maris au Front.

Alors, j'ai attendu, pour vous donner de mes nouvelles, d'être dans le cas prévu par l'article 101 : Je reviens du front, j'ai le numéro quatre, et je suis abandonné par ma maîtresse !... (Epanoui.) Madame la Présidente, occupez-vous de moi !..

JACQUELINE, après un temps.

Et je ne vous aurais pas cru capable non plus de me donner une leçon aussi spirituelle !...

LE HALLIER.

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Madame ! Vous faites allusion à des choses dont j'ai perdu le souvenir.

JACQUELINE, incrédule.

Alors vous prétendez avoir une maîtresse, vous, le Hallier ?

LE HALLIER.

Je ne prétends rien du tout, Madame !... J'énonce des faits. Elle s'appelle Lolotte.

JACQUELINE.

Je ne croirai jamais ça !

LE HALLIER.

Que ma maîtresse s'appelle Lolotte ?...

JACQUELINE.

Non, mais que pendant six ans, vous ayez eu.. Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

LE HALLIER.

Vous étiez la dernière à qui...

JACQUELINE.

Et alors, elle vous quitte ?

LE HALLIER, tirant une enveloppe de sa poche, et la lui tendant.

Voici la lettre que j'ai trouvée chez moi, ce matin.

JACQUELINE, ouvrant la lettre et lisant.

« Mon cher Frédéric. Je ne connais pas d'homme « aussi bête que toi... »

LE HALLIER, surpris.

Il y a ça ?

JACQUELINE.

Mais oui.

LE HALLIER, à lui-même.

Je ne me rappelais pas avoir dicté ça.

JACQUELINE.

Quoi ?

LE HALLIER.

Rien... continuez.

JACQUELINE, lisant.

« Pendant les six ans que nous avons vécu en-« semble, tu ne t'es pas aperçu que je t'aimais. « Voilà pourquoi je te quitte. J'en ai assez, moi, « d'aimer un homme qui ne m'aime pas. »

LE HALLIER, stupéfait.

Il y a ça ?...

JACQUELINE.

Mais oui ! (Continuant.) « Il me reste l'espoir que « tu liras cette lettre avec attention, et que tu re-« gretteras, peut-être, des trésors de tendresse que « tu n'as pas su découvrir ! Il y avait une fois un « âne...

LE HALLIER, ahuri.

Un âne ?

JACQUELINE.

Oui. On dirait que vous ne la connaissez pas bien, cette lettre...

LE HALLIER.

Il y a des mots si mal écrits! Tenez, « âne », par exemple.

JACQUELINE.

Il est très lisible.

LE HALLIER.

Ah?..

JACQUELINE.

Mais où donc ai-je vu cette écriture-là?...

LE HALLIER.

Nulle part. Vous ne l'avez vue nulle part. Continuez, je vous en prie! « Il y avait une fois, un âne?... »

JACQUELINE, continuant de lire.

« ... qui était très altéré. Il regardait avidement « un grand morceau de papier, tout blanc sous le « soleil, et qu'il prenait pour une flaque d'eau. Et « il ne s'apercevait pas qu'un ruisseau clair coulait « sous l'herbe, à côté de lui. Et l'âne se laissa « mourir de soif!... J'emprunte cette histoire au « livre II des nouveaux contes arabes, et je te dis « adieu de tout mon cœur. »

LE HALLIER, à lui-même, ahuri.

Ah! ça!...

JACQUELINE, regardant la signature avec attention.

Et c'est signé Lolotte!...

Elle réfléchit, puis brusquement elle va au guéridon de gauche.

LE HALLIER.

Qu'est-ce que vous faites?

JACQUELINE.

Rien, une idée!... Il faut vous dire que, depuis deux jours, la machine à écrire est en réparation...

LE HALLIER.

Ah?

JACQUELINE.

Alors, ma dactylographe est obligée d'écrire à la main!

LE HALLIER.

Mademoiselle Cécile?

JACQUELINE.

Oui! J'ai là justement un rapport écrit par elle!... (Prenant le dossier que François a apporté scène IV et le montrant à Le Hallier.) Comparez donc les deux écritures!

LE HALLIER.

Vous trouvez qu'elles se ressemblent?

JACQUELINE.

Elles sont identiques! Et j'en conclus, ou bien que Cécile a écrit la lettre de Lolotte, ou bien que Lolotte a écrit les dossiers de Cécile!

LE HALLIER.

Il serait invraisemblable que Lolotte...

JACQUELINE, souriant.

C'est mon avis!...

LE HALLIER, résolument.

Eh bien, et après? Quand mademoiselle Cécile aurait été ma maîtresse?...

JACQUELINE.

Cécile ?... Vous voulez me faire croire, à présent, que Cécile... ?

LE HALLIER.

Eh bien, oui, là ! Il s'agit de Cécile. Je l'appelle Lolotte dans l'intimité, c'est mon droit ! Cécile ou une autre, je ne sors pas de l'article 101 !...

JACQUELINE.

C'est vrai !... Tout cela est fort ingénieux. Je vous fais mes compliments !... Et je vais tout de suite m'occuper de vous ; je ne peux pas ne pas m'occuper de vous !...

LE HALLIER, avec un immense soupir de soulagement.

Enfin !... Vous allez vous occuper de moi !... Exclusivement de moi !... J'ai tous les titres, à présent !... Ah ! Jacqueline !... J'ai tant de choses à vous dire depuis trois ans !... où dînons-nous ce soir ?... (Souriant.) Pas au Bouillon Duval, hein ?... J'aime mieux le Café de Paris, si ça ne vous fait rien !...

JACQUELINE, l'arrêtant et allant sonner.

Oh ! mais pas si vite !... pas si vite, le numéro 4 !...

LE HALLIER.

Pas si vite ?

JACQUELINE.

Vous savez bien que le but de l'œuvre est de rapprocher la femme de son mari, et, dans votre cas, la maîtresse de son amant ?...

LE HALLIER, bondissant.

Quoi ?

JACQUELINE, à François qui entre de droite, troisième plan.

Est-ce que mademoiselle Cécile est arrivée, François ?...

FRANÇOIS.

Oui, Madame ! Elle est dans son bureau !...

JACQUELINE.

Voulez-vous la prier de venir un instant ?...

LE HALLIER.

Mais non !

JACQUELINE.

Mais si !... Faites ce que je vous dis, François !

FRANÇOIS.

Bien, Madame.

Il sort à droite, premier plan.

LE HALLIER.

C'est absurde !...

JACQUELINE.

Pourquoi ?

LE HALLIER.

Parce que c'est absurde ! Cette démarche est absolument inutile !

JACQUELINE.

Nous verrons bien !

LE HALLIER.

Mais c'est tout vu !... Je connais cette petite ! Elle est très fière ! Et elle ne reviendra pas sur sa décision !

JACQUELINE.

Je n'en suis pas sûre !... Sa lettre est surtout une lettre d'amour. Elle vous quitte parce que

vous ne l'aimez pas assez. Vous n'avez qu'à l'aimer davantage, et tout ira bien.

LE HALLIER, *hors de lui.*

Je vous répète que notre rupture est définitive !...

JACQUELINE.

Mon devoir est de tenter un rapprochement ! Ma foi, si je ne réussis pas...

LE HALLIER, *vivement.*

Alors ?...

JACQUELINE.

Alors, je vous donnerai six francs par jour, et, comme j'ai beaucoup à faire en ce moment, je vous confierai à une de ces dames du Comité...

LE HALLIER, *pétrifié.*

A une de ces dames ?

JACQUELINE.

La comtesse Lévy, par exemple, ou cette bonne madame Loiseleur !...

LE HALLIER, *furieux.*

Madame Loiseleur !... Alors, je me serai engagé, j'aurai été à Châlons...

JACQUELINE, *voyant entrer Cécile.*

Chut ! Voilà votre maîtresse !...

SCÈNE VII

JACQUELINE, LE HALLIER, CÉCILE.

CÉCILE, entrant de droite, premier plan.

Madame ?... (S'arrêtant court.) Monsieur Le Hallier !...

JACQUELINE.

Oui, monsieur Le Hallier, qui revient du front !... Je comprends votre émotion, Cécile !... Après la lettre que vous lui avez écrite, ça vous ennuie de le revoir si vite !... Ça n'est pas sa faute : Au bout de dix-sept jours, le cœur, les jambes... tout a flanché !... Monsieur Le Hallier, qui connaît notre œuvre, est venu se plaindre à moi de votre regrettable détermination !... Mon devoir est d'intervenir : J'interviens ! J'ajoute que cela m'est particulièrement agréable, puisque le hasard fait que je vous connais tous les deux !... (Souriant.) Allons, Lolotte !... Un bon mouvement !... Pour lui... pour l'œuvre... revenez à ce brave soldat, qui n'a pas envers vous, les torts que vous dites !... (On sonne.) Je vais recevoir le numéro 5, et quand je reviendrai, n'est-ce pas ?... que je vous retrouve dans les bras l'un de l'autre !

Elle sort en riant, à droite, troisième plan.

SCÈNE VIII

CÉCILE, LE HALLIER.

LE HALLIER.

Eh bien ! Nous voilà dans de beaux draps !...

CÉCILE.

Oui !...

LE HALLIER.

Qu'est-ce que nous allons faire, à présent ?...

CÉCILE.

Dame !... Dire la vérité à madame Maréchal !

LE HALLIER.

Ah ! non !...

CÉCILE, qui s'énerve.

Enfin quoi ? Qu'est-ce que vous désirez ? Que ce petit jeu dure ? que nous nous raccommodions ?

LE HALLIER.

Mais non. C'est beaucoup plus simple : Vous ne voulez plus vivre avec moi, vous me détestez, vous en aimez un autre !...

CÉCILE.

Madame Maréchal ne croira jamais ça !...

LE HALLIER.

Pourquoi ?...

CÉCILE.

Elle a lu ma lettre !..

LE HALLIER.

Moi aussi !...

CÉCILE, découragée.

Oui, mais vous!...

LE HALLIER.

Et d'abord, pourquoi avez-vous écrit une autre lettre que celle que je vous avais dictée ?...

CÉCILE, même jeu.

Pour rien !...

LE HALLIER.

La mienne était bien plus formelle, et je ne sais pas pourquoi vous avez préféré celle-ci !...

CÉCILE, même jeu.

Moi non plus!...

LE HALLIER.

Madame Maréchal a raison : C'est bien plus une lettre d'amour qu'une lettre de rupture ! C'est absurde !...

CÉCILE, même jeu.

Absurde !...

LE HALLIER, reprenant la lettre dans sa poche et commençant à la lire.

« Mon cher Frédéric... »

CÉCILE, vivement.

Ah! non, je vous en prie !... Ne la relisez pas !... C'est entendu, je romps avec vous, et je dirai à madame Maréchal tout ce que vous voudrez !...

LE HALLIER, décontenancé.

Mais, Cécile...

CÉCILE.

Rendez-moi cette lettre !... Je ne l'ai pas écrite pour qu'elle soit relue!.. Et d'ailleurs, ce n'est pas en la relisant que vous la comprendrez davantage.

LE HALLIER.

Et moi, je veux la relire !

CÉCILE.

Et moi, je ne le veux pas.

Elle s'empare de la lettre et la déchire.

LE HALLIER, stupéfait.

Oh !

CÉCILE, après un temps.

A présent, parlons d'autre chose.

LE HALLIER.

Non, non, parlons de ça !... Vous qui êtes si douce, d'habitude, voilà que vous m'arrachez une lettre des mains... (Un temps.) Oh ! oh ! oh !... Eh bien, je la comprends, votre lettre !... Tout à coup, voilà que je la comprends !...

CÉCILE.

Non ?

LE HALLIER, avec éclat.

Si !... Le ruisseau clair, c'est vous. Le morceau de papier, c'est Jacqueline. Et l'âne, c'est moi!

CÉCILE.

Et vous n'avez pas deviné ça tout de suite ?...

LE HALLIER.

C'était difficile, c'est des choses trop fortes pour moi! Vous procédez par allégorie... par parabole!... En voilà une petite compliquée! (Un temps.) Mais

alors, dites donc, l'homme que vous aimiez... l'homme riche... l'homme de cinquante ans... (Un temps. Il la regarde.) Et vous m'avez laissé vous présenter un tas de gens sans m'avertir... sans me faire comprendre ?... Ah ! non ! vrai ! vous êtes bête !...

CÉCILE, souriant.

Un peu !...

LE HALLIER.

Et à propos de quoi, m'avez-vous aimé ?

CÉCILE.

A propos de rien ! En voilà une question !

LE HALLIER.

Enfin, je ne suis plus jeune, je ne suis pas très beau, je ne vous ai jamais fait la cour...

CÉCILE.

C'est vrai !... Je vous ai aimé tout de même !... Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?... Est-ce que vous croyez que ça m'amuse ? Est-ce que je ne ferais pas mieux d'aimer ce pauvre Blanchet qui m'aime ?

LE HALLIER, frappé.

C'est vrai, ça !...

CÉCILE, le regardant.

Oui !...

LE HALLIER.

Tout de même !... Vous avez eu raison de me dire que vous m'aimiez !...

CÉCILE.

A quoi ça vous avance-t-il ?

LE HALLIER.

Ça me fait plaisir !...

SCÈNE IX

Les Mêmes, VERVOLAND, LE FLEURISTE.

VERVOLAND, entrant de droite, troisième plan, suivi du fleuriste, et reproduisant exactement l'entrée de Le Hallier (acte deux, scène deux.)

Des pivoines ici !... Des lilas là !... Et encore des lilas là !...

LE HALLIER, se retournant.

Comment ?... Vous êtes encore ici, vous ?...

VERVOLAND, s'exclamant.

Monsieur Le Hallier !... Que je suis content de vous revoir ! Jacqueline et moi, nous nous demandions ce que vous étiez devenu !

LE HALLIER, étonné.

« Jacqueline » et moi ?...

VERVOLAND, le regardant.

A présent, nous le savons !... Cet uniforme !... La croix de guerre !... C'est très bien. Vous vous êtes engagé !... Vous y avez mis de la réflexion, mais c'est très bien tout de même !...

LE HALLIER.

Pardon... pardon... (Montrant le fleuriste, qui au fond dispose les fleurs dans les vases.) Pour qui ces fleurs ?...

VERVOLAND, épanoui.

Pour Jacqueline !... Chacun son tour !... Ah ! il

s'en est passé des choses, depuis votre départ !...

LE HALLIER.

Lesquelles ?...

VERVOLAND.

Vous ne savez pas ?...

LE HALLIER.

J'arrive.

VERVOLAND.

Et mademoiselle Cécile ne vous a pas dit ?...

CÉCILE.

Je n'ai rien dit !...

VERVOLAND.

Eh bien, j'épouse madame Maréchal !...

LE HALLIER, pétrifié.

Oh !...

VERVOLAND.

Oui, oui : Vous êtes stupéfait !... Vous faites « Oh ! » comme tous mes amis !... Ça paraît formidable que j'épouse... moi, Vervoland !... Le fait est que... (Changeant de ton.) Dites donc, dans la chambre à coucher, ce sont bien les muguets qu'elle préfère ?...

LE HALLIER, sèchement.

Je ne sais pas !

LE FLEURISTE, à Vervoland.

Oui, Monsieur ! C'est les muguets !...

VERVOLAND.

Merci !... Alors, venez !... (A le Hallier.) Je vous reverrai ?...

LE HALLIER.

Probablement !...

VERVOLAND, gracieux.

Tant mieux !...

Il s'incline et sort à gauche, premier plan.

LE HALLIER, au fleuriste qui le suit.

Vous en faites une jolie besogne, vous !...

LE FLEURISTE.

On prend les clients qui viennent, Monsieur !...

Il sort.

SCÈNE X

LE HALLIER, CÉCILE.

LE HALLIER, hors de lui.

Et voilà ! Ça recommence ! J'arrive encore trop tard ! Après Janville, après Maréchal, Monsieur Vervoland !... Ah ! non ! je n'ai pas de chance !...

CÉCILE, doucement.

Il y a des femmes dont il ne faut jamais s'éloigner !...

LE HALLIER.

Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, vous ?

CÉCILE.

Quoi ?

LE HALLIER.

Que ce Vervoland épousait madame Maréchal ?

CÉCILE.

Je ne me sers pas de ces armes-là !...

LE HALLIER.

Parbleu ! J'aurais dû m'en douter ! Il y a vingt jours, avant la guerre...

CÉCILE.

Avant la guerre ?...

LE HALLIER.

Enfin... avant que je ne parte pour la guerre !... elle me l'avait fait prévoir, ce mariage !... Elle en parlait alors comme d'un acte d'abnégation... comme d'un sacrifice professionnel... Ah ! je t'en fiche ! La vérité, c'est qu'elle aimait ce pantin... tout simplement !

CÉCILE.

Comme elle vous aura fait souffrir !

LE HALLIER.

C'est vrai ! Mais moi, maintenant, je vais la faire enrager ! Cécile, je vais vous en dire une bien bonne : Madame Maréchal vous a fait venir ici pour que nous nous raccommodions, eh bien, nous allons nous raccommoder... nous raccommoder pour de bon, et elle sera furieuse !

CÉCILE.

Comment, monsieur Le Hallier !... Vous voulez...?

LE HALLIER.

Je veux que vous deveniez ma maîtresse, mon Dieu, oui !... Je vous rendrai très heureuse et je vous donnerai beaucoup d'argent.

CÉCILE.

Vous me rendrez très heureuse ?

LE HALLIER.

Evidemment, puisque vous m'aimez !...

CÉCILE.

Vous déraisonnez, Monsieur ! Je n'ai pas attendu vingt-six ans pour devenir la maîtresse d'un vieux monsieur !

LE HALLIER.

Un vieux monsieur, moi ?

CÉCILE.

Du moment que vous prenez une jeune maîtresse pour en faire parade, et sans l'aimer, vous devenez un vieux monsieur ! C'est seulement quand on s'aime l'un l'autre, qu'on ne s'aperçoit plus de son âge !... On a le même, et peu importe lequel !..

LE HALLIER.

Eh bien, je vous aime, et nous avons le même âge !... Vous avez cinquante deux ans !... Ou plutôt non : C'est moi qui en ai vingt-six, j'aime mieux ça !...

CÉCILE.

Moi aussi !... Alors, vous m'aimez ?...

LE HALLIER.

Oui, Bon Dieu !...

CÉCILE.

Comme ça, tout d'un coup ?

LE HALLIER.

Oui !..

CÉCILE, souriant.

Un peu tard, le tonnerre !... Pour que cette idée-là vous vienne, il a fallu qu'on vous annonce le mariage de madame Maréchal.

LE HALLIER.

Pas du tout, pas du tout !... Ça n'a aucun rapport !...

CÉCILE.

Vous savez bien que si !...

LE HALLIER.

Alors vous ne voulez pas la devenir ?

CÉCILE.

Quoi ?

LE HALLIER.

Ma maîtresse !...

CÉCILE.

Non !

LE HALLIER.

C'est invraisemblable ! Mais pourquoi... pourquoi ?...

CÉCILE.

Vous allez encore dire que c'est des choses trop fortes pour vous !...

LE HALLIER.

Ça ne fait rien, dites !... J'aime quand vous dites des choses trop fortes pour moi !... Je ne les comprends pas, mais elles me font réfléchir !...

CÉCILE.

Eh bien, je n'ai pas le droit de devenir votre maîtresse !... Je vous ai avoué mon amour dans un mouvement de colère. Vous me demandiez une lettre de rupture !... A moi !... Ça m'a paru tellement absurde que j'ai voulu commencer au moins par une lettre d'amour !... J'ai eu tort !... Aujourd'hui, il ne serait pas élégant de profiter de cet aveu : Vous êtes riche, monsieur Le Hallier ; moi, je ne le suis pas !

LE HALLIER.

Qu'est-ce que ça fait, puisque je vous aime !...

CÉCILE.

Non!... Et, en tous cas, vous vous décidez trop tard!... Je reste celle qui a parlé la première. Et il ne faut pas. Il ne faut jamais que ce soit la jeune fille qui commence! Elle n'en a pas les moyens!... Elle a tout juste le droit de céder, pas celui de conquérir!... Je ne me sens pas une âme d'aventurière, et voilà pourquoi cette lettre, où je vous disais que je vous aime, est bien plus une lettre de rupture que celle que vous m'aviez dictée!...

LE HALLIER, tout à coup.

Et si je vous épousais?

CÉCILE.

Voyons, monsieur Le Hallier, pensez à ce que vous dites!

LE HALLIER.

Eh bien, j'y pense!...

Il réfléchit visiblement.

CÉCILE.

Ah?...

LE HALLIER, très sincère.

Et si je vous épousais?

CÉCILE, après un temps.

Je n'ai pas plus droit au mariage qu'à l'aventure!..

LE HALLIER.

Alors, parce que vous m'avez aimé la première, je n'aurais pas le droit de faire de vous, ma femme?... Ah! non! J'en ai assez, moi, de vous suivre dans vos subtilités!... Je m'y perds!... Et puis d'abord, je crois bien que je vous ai aimée le premier!...

CÉCILE, souriant.

Ah ! ça !...

LE HALLIER.

Voyons, rappelez-vous !... Je vous parlais avec beaucoup de sollicitude !... Ça m'ennuyait quand vous étiez triste ! Une fois, vous avez accroché une affiche au mur, et je vous ai aidée !

CÉCILE.

Ce n'est pas de l'amour, ça !...

LE HALLIER.

Vous n'en savez rien, moi non plus ! Ce que je sais, c'est que vous êtes une petite femme délicieuse, une femme qui m'aime, et que je ne rencontrerai pas ça souvent ! Je vous demande de passer par-dessus mes défauts, par-dessus mon argent et de m'épouser !... Voilà !

CÉCILE, très émue.

C'est sérieux ?...

LE HALLIER.

Très sérieux !...

CÉCILE.

Monsieur Le Hallier, je vous supplie de réfléchir!

LE HALLIER.

Je ne réfléchis jamais ! Je suis une créature d'instinct ! Si vous ne voulez pas de moi, eh bien, je repartirai pour la guerre, et, cette fois..

CÉCILE, vivement.

Je ne veux pas que vous repartiez pour la guerre !...

LE HALLIER.

Alors ?...

CÉCILE.

Alors, je ne sais pas !... Je ne sais plus !... Il me semble que je rêve !...

LE HALLIER.

Moi aussi !...

SCÈNE XI

LES MÊMES, BLANCHET.

BLANCHET, entrant de droite, troisième plan.

Bonjour, mademoiselle Cécile !(Distinguant un uniforme). Bonjour, mon général !...

LE HALLIER.

Bonjour, Blanchet !...

BLANCHET, le reconnaissant.

Monsieur Le Hallier !... Monsieur Le Hallier en militaire !

LE HALLIER.

Mon Dieu, oui !...

CÉCILE.

Il arrive du front !... Il a la croix de guerre !...

BLANCHET, à Le Hallier.

Mes compliments, Monsieur !... (à Cécile.) Vous devez être bien contente, mademoiselle Cécile !...

CÉCILE.

Qu'il ait la croix de guerre ?

BLANCHET.

Non !... qu'il soit revenu !

CÉCILE.

Très contente !... Plus encore que ne croyez !... Figurez-vous que...

Elle le regarde et s'arrête.

BLANCHET.

Quoi ?

LE HALLIER.

Oh ! On peut bien lui dire tout de suite !... Blanchat est un ami !... Je l'épouse !...

BLANCHET.

Hein ?

LE HALLIER.

J'épouse mademoiselle Cécile !... Nous nous marions tous les deux ! .. Elle devient madame Le Hallier ! Croyez-vous que c'est drôle ?...

BLANCHET, *figé.*

C'est très drôle !...

LE HALLIER, *à Cécile.*

On le prendra comme garçon d'honneur ?...

BLANCHET.

Oh ! non !...

LE HALLIER, *étonné.*

Pourquoi ?... (*Se frappant le front*). Ah ! oui ! c'est vrai !... Pauvre garçon !... (*Tournant le dos à Blanchet.*) Je me fais une joie d'annoncer notre mariage à madame Maréchal !... (*Tournant sur lui-même*). Où est-elle ?

CÉCILE, *l'arrêtant.*

Ah ! non !... (*Le Hallier, surpris, la regarde.*) Si ça vous est égal, c'est moi qui le lui annoncerai !...

LE HALLIER.

Pourquoi ?

CÉCILE.

Une idée comme ça !... Et même, je préférerais que vous ne la revoyiez pas !... En tout cas, pas maintenant.

LE HALLIER.

Ah ?

CÉCILE.

Plus tard !...

LE HALLIER.

Tant pis !... J'aurais aimé...

CÉCILE.

Précisément !...

LE HALLIER.

Ah ? (Il la regarde et comprend). Ah ! oui !... oui !... oui !... Eh bien, je vais dans la salle à manger, je vais rédiger un projet de faire-part ! C'est toujours là que je les rédige !... A tout à l'heure !...

Il sort à gauche, deuxième plan.

SCÈNE XII

CÉCILE, BLANCHET.

BLANCHET, désolé.

Eh bien, je suis très content, mademoiselle Cécile !...

CÉCILE, doucement.

Mais non, mon pauvre Blanchet!

BLANCHET, avec force.

Si ! si !... (Avec des larmes dans la voix). Naturellement vous n'allez pas rester ici ?...

CÉCILE.

Oh ! non !...

BLANCHET, de plus en plus triste.

Tant mieux !...

CÉCILE, touchée.

Il faudra venir me voir !...

BLANCHET.

Ah ! non !... Ça me faisait plaisir de vous voir quand vous étiez malheureuse, mais maintenant... Seulement, il faudra me donner de vos nouvelles !... Oh ! pas tous les jours !... Mais, par exemple, une fois dans l'année, chaque fois que vous aurez un enfant !...

CÉCILE, souriant.

Comme vous y allez !...

BLANCHET, pleurant tout à fait.

Et même, si ce n'était pas trop vous demander, j'aimerais bien que le premier ait le même prénom que moi !

CÉCILE.

C'est entendu, Blanchet !...

BLANCHET.

Vous savez comment je m'appelle ?

CÉCILE.

Non !

BLANCHET.

Félicien !...

CÉCILE.

Tant pis ! Il s'appellera Félicien !... Félicien Le Hallier !

BLANCHET.

Oh ! Le Hallier, ça m'est égal !... C'est Félicien qui me fait plaisir !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JACQUELINE.

JACQUELINE, *entrant par l'escalier.*

Eh bien, Cécile, comment se termine notre petite comédie ?

CÉCILE.

Mais comme toutes les petites comédies, Madame : Par un mariage.

JACQUELINE, *sans comprendre.*

Comment ?

CÉCILE.

J'épouse monsieur Le Hallier !...

JACQUELINE.

Vous vous moquez de moi ?

BLANCHET, *soupirant.*

Non, Madame, elle ne se moque pas de vous !... C'est la douloureuse vérité !... Monsieur Le Hallier n'a pas craint de m'annoncer lui-même ce ma-

riage !... En ce moment, il rédige un projet de faire-part dans la salle à manger !... Leur premier enfant s'appellera Félicien !

Il sort à droite, premier plan.

SCÈNE XIV

CÉCILE, JACQUELINE.

JACQUELINE.

Enfin, Cécile, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

CÉCILE, souriant.

Ça veut dire qu'il ne faut pas jouer avec le feu, Madame !... Vous nous avez ménagé un tête-à-tête pour que nous nous raccommodions : nous nous sommes raccommodés !...

JACQUELINE.

Voyons, voyons !... Vous n'allez pas me faire croire que vous avez été la maîtresse de monsieur Le Hallier ?...

CÉCILE.

Mais non, Madame !... Vous me connaissez assez pour savoir que je ne la suis pas !...

JACQUELINE.

Si vous n'êtes pas sa maîtresse, pourquoi vous épouse-t-il ?

CÉCILE.

On n'épouse pas que sa maîtresse, Madame ! Vous allez vous marier avec monsieur Vervoland, et je suis bien sûre que vous n'êtes pas...

JACQUELINE, un peu sèchement.

Cécile, je vous en prie !...

CÉCILE.

Oh ! je n'ai pas voulu vous dire une chose désagréable, Madame !... Je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois mon bonheur !...

JACQUELINE.

A moi ?

CÉCILE

Sans vous, monsieur Le Hallier n'aurait pas lu la lettre que je lui avais écrite, il n'aurait jamais su mon amour, il n'en aurait pas été touché !...

JACQUELINE, un peu pincée.

Vous faites une belle affaire !...

CÉCILE, sans sourciller.

Oui, Madame, et je vous en remercie !... Il ne m'est permis de la faire que parce que vous l'avez dédaignée !...

JACQUELINE.

C'est vrai !... Au fait, vous avez raison, c'est très bien comme ça, et je ne vois pas pourquoi je ne vous féliciterais pas !... Vous êtes une charmante petite femme, j'épouse monsieur Vervoland !... J'ai tort d'être surprise que monsieur Le Hallier vous épouse !...

CÉCILE, très gentiment.

On pourrait faire les deux noces le même jour ?...

JACQUELINE, la regardant.

Oui, au fait !... Nous reparlerons de ça !...

CÉCILE.

Mais on dirait que vous n'êtes pas contente, Madame!...

JACQUELINE.

Non! je ne suis pas contente!...

CÉCILE.

Pourquoi?...

JACQUELINE.

Parce que... parce que me voilà sans dactylographe, à présent!...

CÉCILE.

Oh! je resterai jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un.

JACQUELINE.

Ah! c'est gentil, ça!... Vous êtes bonne pour moi, Cécile.

CÉCILE.

Oh! madame!...

JACQUELINE.

Si si, vous êtes bonne pour moi!... Par exemple, il y a une chose qui me préoccupe!...

CÉCILE.

Laquelle?

JACQUELINE.

Je connais Le Hallier depuis dix-sept ans!... Je voudrais savoir ce qui a pu vous séduire en lui!... Il est timide, il est gauche, il n'est pas très intelligent!...

CÉCILE.

Précisément, je crois que c'est à cause de tout ça que je l'ai aimé!...

JACQUELINE.

Ah ?...

CÉCILE.

Voyez-vous, Madame, je suis imbue d'idées fausses. Pour moi, la simplicité d'esprit est une garantie de fidélité !

JACQUELINE.

Oh !...

CÉCILE.

Mais si !... Les gens d'esprit, les intellectuels recherchent la galerie !... Il leur faut des relations, du monde, des flirts !... Tandis qu'un homme candide, et qui n'a pas grand' chose à dire, c'est bien assez pour lui, d'une femme seule ! Il ne complique pas sa vie, il se complaît dans son seul amour... (Souriant)... il lui faut dix-sept ans pour en changer !... Il ne voit pas plus loin que le bout de son cœur !...

JACQUELINE.

C'est juste, ce que vous dites là !...

CÉCILE, continuant.

J'aime aussi monsieur Le Hallier parce qu'il ne sait ni réfléchir ni prévoir ! Il agit spontanément, simplement, et ça le pousse parfois à des actions très belles ! Je suis sûre qu'il a eu la croix de guerre parce qu'il s'est bien conduit !... Il ne s'est pas bien conduit pour l'avoir.

JACQUELINE.

Il a traversé un feu de barrage !... Il a été admirable !

CÉCILE.

Vous voyez !...

JACQUELINE.

Il a été admirable, ce jour-là !... Mais il y en a tant d'autres où il a été stupide !...

CÉCILE.

Lesquels ?...

JACQUELINE.

Vous avez entendu parler de son fameux coup de bourse ?...

CÉCILE.

Oui !...

JACQUELINE.

Eh bien, ma chère, il s'est fait bêtement rouler par son agent de change !...

CÉCILE.

Je ne déteste pas les gens qui se font rouler !... C'est souvent de la bêtise, mais la bêtise est si près de la bonté !... Connaissez-vous l'histoire de la mésange ?...

JACQUELINE.

L'histoire de la mésange ?...

CÉCILE

Une histoire qui est arrivée à monsieur Le Hallier !...

JACQUELINE.

Je ne la connais pas !...

CÉCILE.

Eh bien, voilà : Un jour, en se promenant dans la forêt de Marly, monsieur Le Hallier aperçut par terre, un tout petit oiseau, tombé de son nid, et qui s'était cassé la patte. C'était une mésange.

Monsieur Le Hallier la ramassa, et la rapporta chez lui, avenue Bugeaud. Ses soins furent paternels, et, au bout de deux jours, la petite mésange était guérie !...

JACQUELINE, *sans conviction.*

C'est une jolie histoire !...

CÉCILE.

Attendez, attendez !... Quand monsieur Le Hallier a vu que le petit oiseau retrouvait ses forces, il a reprit le train pour Marly !...

JACQUELINE.

Avec l'oiseau ?...

CÉCILE.

Oui, Madame !... Avec l'oiseau dans sa main, et il a été le déposer dans la forêt, au pied du chêne, où il l'avait trouvé.

JACQUELINE.

Tiens ! Pourquoi ?...

CÉCILE.

Pour que la mère mésange revoie son petit en bonne santé, qu'elle le ramène au nid, enfin qu'il soit rendu à sa famille, à ses habitudes, à ses relations !...

JACQUELINE, *très frappée.*

C'est bien !... Au premier abord, ça paraît un peu... Mais vous avez raison, Cécile, c'est bien !...

CÉCILE.

Et l'histoire du bouton de manchette en perle ?...

JACQUELINE.

C'est encore une autre ?

CÉCILE.

Oui !

JACQUELINE.

Combien en savez-vous comme ça ?...

CÉCILE.

Beaucoup !

JACQUELINE.

Monsieur Le Hallier vous a raconté sa vie, alors ?...

CÉCILE.

Presque !... Ça l'occupait !... Je ne bougeais pas d'ici !... Vous n'étiez jamais là !... Nous passions des heures ensemble !... Alors...

JACQUELINE.

Alors, vous le connaissez beaucoup mieux que moi !...

CÉCILE.

Oui !

JACQUELINE, songeuse.

Oui !...

CÉCILE.

Et puis, ces histoires-là, il n'aurait jamais osé vous les raconter, à vous !

JACQUELINE.

Pourquoi ?...

CÉCILE.

Vous vous seriez moqué de lui...

JACQUELINE, brusquement.

Qu'est-ce que c'est que l'histoire du bouton de manchette en perle ?...

CÉCILE.

C'est un bouton de manchette en perle, qu'un de ses amis, qui est très pauvre, lui avait volé!... Quand il s'en aperçut, il alla chez son ami, et lui dit : « Mon vieux, tu dois avoir besoin d'argent!... Un bouton de manchette dépareillé, tu le vendras très mal!... Je t'apporte l'autre ! »

JACQUELINE.

Il a fait ça ?...

CÉCILE.

Oui!

JACQUELINE, avec admiration.

Oh! que c'est bête!... Oh! que c'est bien!... (Brusquement.) Une autre ?

CÉCILE.

Comment ?...

JACQUELINE.

Une autre histoire ?

CÉCILE, la regardant.

Non!... Ça suffit!... (Un temps. Vervoland paraît.) Voilà votre fiancé, Madame!

JACQUELINE.

Mon fiancé ?... (Se retournant.) Ah! Vervoland!...

SCÈNE XV

JACQUELINE, CÉCILE, VERVOLAND.

VERVOLAND, entrant de droite, troisième plan.

Jacqueline, il est quatre heures !... L'auto piaffe !... Etes-vous prête ?...

JACQUELINE, le regarde, puis brusquement.

Vervoland !

VERVOLAND.

Ma Jacqueline ?...

JACQUELINE.

Vous vous promenez dans la forêt de Marly...

VERVOLAND.

Jamais !...

JACQUELINE.

C'est une supposition ! Laissez-moi parler !...

VERLOLAND.

Ah ! bon !...

JACQUELINE.

Au pied d'un chêne, il y a un petit oiseau, tombé du nid, et qui s'est cassé la patte...

VERVOLAND, sans réfléchir.

Geai !...

JACQUELINE.

Quoi ?...

VERVOLAND.

Ce n'est pas une charade ?...

JACQUELINE, *impatientée.*

Mais non ! Je vous dis que c'est une supposition ! Imaginez-vous que vous vous promenez dans la forêt de Marly, et que vous trouvez, au pied d'un chêne...

VERVOLAND.

Ah ! oui ! oui ! je comprends...

JACQUELINE.

Qu'est-ce que vous en faites ?

VERVOLAND.

De qui ? de quoi ?...

JACQUELINE.

Du petit oiseau ?...

VERVOLAND.

Je ne sais pas !...

CÉCILE.

Est-ce que vous le rapportez chez vous ?

JACQUELINE, *vivement.*

Taisez-vous, Cécile !

VERVOLAND, *avec force.*

Bien sûr, je le rapporte chez moi !... Je le soigne... je le guéris...

JACQUELINE, *surprise.*

Lui aussi ?...

VERVOLAND, *fier.*

Ah ! mais, c'est que j'aime les bêtes !

JACQUELINE.

Et quand il est guéri ?...

VERVOLAND.

J'ouvre ma fenêtre, et je le jette vers l'azur !

JACQUELINE.

Et il tombe dans la cour !...

VERVOLAND.

Pourquoi ?

JACQUELINE.

Il est tout petit !... Il ne peut pas encore voler !... c'est une mésange !...

VERVOLAND.

Ah ! si c'est une mésange !...

JACQUELINE.

Vous n'avez pas de cœur, Vervoland !

VERVOLAND.

Moi ?

JACQUELINE.

C'est à sa mère que d'autres l'auraient rapporté !...

VERVOLAND.

A sa mère ?

CÉCILE.

Enfin au pied du chêne !...

VERVOLAND.

Quel chêne ?

JACQUELINE.

Le chêne de la forêt de Marly !...

VERVOLAND, qui n'a rien compris.

C'est vrai !... (Gaiement.) Eh bien, j'ai perdu, je dois un gage ! (Changeant de ton.) Jacqueline, je vous jure qu'il est quatre heures, et que l'auto est à la porte !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE HALLIER.

LE HALLIER, entre de la salle à manger, voit Jacqueline, et s'arrête court.

Oh! pardon!...

CÉCILE, avec reproche.

Monsieur Le Hallier!...

LE HALLIER, pour s'excuser.

Je croyais que Madame Maréchal n'était plus là!...

Il va pour ressortir.

JACQUELINE, à Le Hallier.

Je vous fais peur, maintenant?...

LE HALLIER, gêné.

Non, mais j'avais promis à Cécile...

JACQUELINE, à Le Hallier.

Ah! Je devine! Cécile a été très charitable!... Elle a voulu m'épargner le désagrément de vous entendre me dire en face... Elle a eu tort!... J'aime les situations nettes... Et je veux vous laisser la joie de m'annoncer vous-même votre mariage!...

LE HALLIER.

Eh bien, je vous remercie!... Et nous ferons d'une pierre deux coups : Vous m'annoncerez le vôtre!.. Car enfin, je l'ai appris par hasard!

VERVOLAND.

Vous l'avez appris par moi !... Je ne suis pas un hasard dans la vie de Madame !... Je suis une préférence !...

JACQUELINE.

Vervoland, taisez-vous!... (A Le Hallier) Eh bien oui !... J'épouse monsieur Vervoland ! Mais moi, mes raisons sont valables !... Je l'épouse comme Janville,... comme Maréchal,... parce que vous n'êtes jamais là !...

VERVOLAND.

Comment ?... Comment ?...

LE HALLIER.

Ah ! ça, c'est magnifique!... Mais il y a trois semaines, j'étais là !... Voilà trois ans que je ne bouge pas d'ici.

JACQUELINE.

Avec les femmes, il ne s'agit pas d'être là tout le temps ; il s'agit d'être là, quand il faut!... Et puis, vous savez bien que depuis trois ans, j'ai mes œuvres!...

LE HALLIER.

Parfaitement !... Quand je suis là, vous avez vos œuvres, et quand je ne suis pas là, vous en épousez un autre !... Dans ces conditions, vous ne trouverez pas mauvais que je me marie de mon côté !...

JACQUELINE.

Qui est-ce qui vous dit que je trouve ça mauvais ? Vous épousez une jeune fille charmante, dont j'ai toujours été très satisfaite... presqu'une amie...

CÉCILE.

Madame...

JACQUELINE.

Si! Si! je vous aime beaucoup, Cécile... Moi, j'épouse un homme ardent et romanesque, une nature déchaînée...

VERVOLAND, souriant.

C'est vrai!...

JACQUELINE, à Vervoland.

Taisez-vous!... (A Le Hallier.) Eh bien, nous n'avons plus qu'à nous féliciter l'un l'autre de ces deux événements symétriques!...

LE HALLIER.

Ah! non!...

JACQUELINE.

Quoi, non?

LE HALLIER.

Que vous me félicitiez d'épouser Cécile, c'est tout naturel, mais que je vous félicite, moi, d'épouser ce monsieur, ah! non!...

VERVOLAND, vexé.

Comment? « Ce monsieur »?...

LE HALLIER, à Jacqueline, avec force.

Votre mariage est un mariage bouffon!...

JACQUELINE et VERVOLAND, ensemble, indignés.

Bouffon?...

CÉCILE, suppliante.

Monsieur Le Hallier!...

LE HALLIER.

Taisez-vous, Cécile!... (A Jacqueline.) En cinquante minutes, j'ai vu monsieur s'éprendre de trois femmes! Vous serez très malheureuse avec lui!...

JACQUELINE.

Qu'est-ce que ça peut vous faire que je sois malheureuse ?

LE HALLIER.

Et vous, qu'est-ce que ça peut vous faire que ça me fasse quelque chose ?...

JACQUELINE.

Et quand même ce monsieur ne m'aimerait pas ?...

VERVOLAND.

Je proteste, ma Jacqueline !

JACQUELINE, continuant sans l'écouter.

Est-ce que vous aimez Cécile, vous ?...

LE HALLIER.

Je l'adore !...

JACQUELINE.

Mais pas du tout !... Son aveu a flatté vos cinquante-deux ans ! Vous faites un mariage d'amour-propre !...

LE HALLIER, mortifié.

Oh !

JACQUELINE, continuant.

Eh bien, j'aime mieux être celle qui se trompe que celui qui trompe !... Et je préfère mon aveuglement d'amoureuse à votre égoïsme de vieux bonhomme !...

LE HALLIER, suffoqué.

Cécile ! Elle m'a appelé « vieux bonhomme ! »

CÉCILE.

Parfaitement !...

VERVOLAND, rageur.

C'est bien fait !...

LE HALLIER, à Vervoland.

Ah ! ça !... Vous parlerez donc tout le temps, vous ?...

VERVOLAND.

J'ai quelque chose à dire.

JACQUELINE.

Quoi ?

VERVOLAND.

Que le vieux bonhomme se trompe, que Jacqueline ne sera pas du tout malheureuse avec moi, et qu'elle le sait bien, elle aussi, que je l'aime !...

JACQUELINE.

Oui, Lucien !... comme on ne m'a jamais aimée !...

LE HALLIER, bondissant.

Qu'est-ce que vous dites ?

JACQUELINE, répétant avec énergie.

Comme on ne m'a jamais aimée !...

LE HALLIER.

Ecoutez, Jacqueline : Je vous permets de me dire des sottises, mais pas que monsieur Vervoland... Ah ! non ! Personne ne vous aimera jamais comme je vous ai aimée !...

JACQUELINE, haussant les épaules.

Ne dites donc pas ça !...

LE HALLIER.

Pourquoi ?...

JACQUELINE.

Parce que vous ne savez pas ce que c'est que l'amour !... Ce n'est pas un cœur que vous avez, c'est un bon cœur !... Tenez, moi, je vous adorais !...

LE HALLIER.

Vous m'adoriez ?

JACQUELINE.

Oui !...

LE HALLIER.

Répétez ça !...

JACQUELINE.

Je vous adorais !...

LE HALLIER.

Non, vrai ! Il y a de quoi bondir !

JACQUELINE.

Ah ! c'est que moi, je sais ce que c'est que l'amour !...

CÉCILE, *à mi-voix.*

Moi aussi !...

VERVOLAND.

Et moi donc !...

LE HALLIER, *à Vervoland.*

Vous ?

VERVOLAND.

Oui, moi !...

JACQUELINE.

Oui, lui !... Si monsieur Vervoland me connaissait depuis dix-sept ans, lui, je vous prie de croire qu'il y a longtemps que...

LE HALLIER.

Ah! Je m'y attendais ! La voilà, la vieille querelle!... Je vous ai trop respectée et c'est mon tort!... Qu'est-ce que vous voulez, moi, je vous aimais! Alors, je vous plaçais très haut!...

JACQUELINE.

Tellement haut que je me sentais toute seule et que je ne vous voyais plus!... Mon cher, les femmes ne sont pas des idoles en bois peint!... Elles vivent... elles respirent... elles ressentent!...

LE HALLIER, scandalisé.

Jacqueline!

JACQUELINE.

Vous me reprochez mes œuvres!... La vérité, c'est que j'avais besoin d'un dérivatif!...

LE HALLIER.

Eh bien, vous l'avez trouvé!... Vous devez être contente! Les hommes que votre œuvre attirait ici, étaient certainement moins réservés que moi... J'ai eu l'occasion de le constater.

JACQUELINE.

Vous déplacez la question!...

LE HALLIER.

Pas du tout!... Ah! je les comprends, maintenant, Les Maris au Front!... Vous n'avez inventé cette œuvre burlesque que pour servir vos vices!...

JACQUELINE, suffoquée.

Mes vices!... Il a dit mes vices?...

LE HALLIER.

C'est possible!...

JACQUELINE.

Il a dit ça, lui !... Il a insulté son idole en bois peint !... C'est la fin de tout !... Monsieur, je ne vous reverrai de ma vie !...

LE HALLIER.

Ni moi de la mienne, madame !

JACQUELINE.

D'ailleurs, j'en ai assez, des hommes !... Je vais au Bois !...

LE HALLIER.

Et moi, des femmes !... Je repars pour le front !... Bonne promenade !...

JACQUELINE.

Bon voyage !...

Elle sort au premier plan gauche et claque la porte. Il sort à droite, troisième plan. Cécile et Vervoland restent seuls.

SCÈNE XVII

CÉCILE, VERVOLAND.

VERVOLAND, après un temps.

J'ai l'impression qu'on nous a oubliés !

CÉCILE.

Oui !...

VERVOLAND.

Je suis consterné !...

CÉCILE, résignée.

Moi, je m'y attendais !

Un temps.

VERVOLAND.

On va peut-être revenir nous chercher ?...

CÉCILE.

Je ne crois pas.

Un temps.

VERVOLAND.

Dites donc ?

CÉCILE.

Quoi ?

VERVOLAND.

Ils s'aiment ?...

CÉCILE.

Ils n'ont jamais cessé de s'aimer !...

Un temps.

VERVOLAND, *soupirant.*

Allons ! Ce sera ma vingt-quatrième !...

CÉCILE.

Quoi ?

VERVOLAND.

Ma vingt-quatrième déception d'amour !... Et vous ?...

CÉCILE.

Moi, c'est ma première...

VERVOLAND.

Ah ?... N'est-ce pas qu'on souffre ?...

CÉCILE.

Oui !

Un temps.

VERVOLAND, *qui la regarde.*

Connaissez-vous le quadrille des lanciers ?...

CÉCILE.

Non !...

VERVOLAND.

Il y a une figure qui s'appelle : « Balancez vos dames ! » Chaque cavalier quitte sa danseuse, et prend celle de son vis-à-vis !... (Il fredonne l'air de la figure en question et s'arrête brusquement.) C'est une très jolie figure !...

CÉCILE.

Quel rapport ?...

VERVOLAND.

Je veux exprimer par là que lorsqu'un monsieur et une dame se font vis-à-vis, avec un gros chagrin dans le cœur, ils ont un moyen de l'oublier vite : c'est d'aller l'un vers l'autre et de ..

Il reprend l'air de la figure à l'endroit où il s'était arrêté et le chante jusqu'au bout.

CÉCILE, souriant.

Vous êtes désarmant, monsieur !

VERVOLAND.

Je pense toujours à notre citronnade... au Sénat... avec une paille !...

CÉCILE, même jeu.

Vous n'y pensez pas toujours !... Il y a des entr'actes !...

VERVOLAND, ravi.

Vous voilà jalouse, à présent ?...

CÉCILE, haussant les épaules et riant malgré elle.

Mais non, monsieur, mais non !...

VERVOLAND.

Enfin, quoi!... Vous ne pouvez pas rester toute seule dans la vie ?...

CÉCILE, gentiment.

Le fait que je vous écarte n'implique pas nécessairement que...

VERVOLAND, le doigt levé.

Vous, vous allez épouser Blanchet !...

CÉCILE.

Peut-être !... Un jour !...

VERVOLAND.

Il n'est pas beau !...

CÉCILE.

Il m'aime !... Et puisque, décidément, l'amour n'est jamais réciproque, je préfère être celle qui n'aime pas, et qu'on rend tout de même heureuse !...

VERVOLAND.

Allons donc !... C'est quand on aime qu'on est heureux !...

CÉCILE, secouant la tête.

C'est quand on est aimé !...

VERVOLAND.

Nous ne nous entendrons jamais !... Allez vers le mariage, mademoiselle, moi, je retourne à l'amour !... Et je reste fidèle à la devise de mes ancêtres : « Toujours vert et toujours volant ! »

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, JACQUELINE, puis LE HALLIER.

VERVOLAND, à Jacqueline qui rentre de gauche, premier plan.

Vous revenez du Bois, chère amie ?

JACQUELINE.

Non, je venais voir...

VERVOLAND.

Si monsieur Le Hallier n'était pas revenu ?...

JACQUELINE.

Oui !... J'ai encore un mot à lui dire !...

CÉCILE.

Soyez tranquille, madame !... Il va revenir !...

LE HALLIER, entrant de droite, troisième plan.

Où est Jacqueline ?...

CÉCILE, à Jacqueline.

Là !...

VERVOLAND, à Le Hallier.

Vous revenez du front, cher ami ?...

LE HALLIER.

Non !... (A Jacqueline.) Madame, j'ai encore un mot à vous dire !...

JACQUELINE.

Justement, moi aussi !...

CÉCILE, s'interposant.

Je sais ce que c'est... Vous n'êtes pas d'accord sur la date de votre mariage !...

LE HALLIER, démonté.

Cécile !...

CÉCILE.

Je ne vous en veux pas, monsieur Le Hallier !... (Résignée.) J'épouserai Blanchet, voilà tout !...

VERVOLAND, à Le Hallier.

Je ne vous en veux pas non plus, cher ami !... Je vous laisse Jacqueline !... J'ai toutes les autres !...

JACQUELINE.

Frédéric !...

LE HALLIER.

Quoi ?...

JACQUELINE.

Croyez-vous vraiment qu'après tout ce que nous nous sommes dit tout à l'heure... ?

LE HALLIER.

Nous ne nous sommes dit que des mots d'amour !...

JACQUELINE.

Oui, je commence à croire que vous m'aimez ! Je sors de ma chambre !... Il y a des fleurs partout, jusque dans la cheminée !...

LE HALLIER.

C'est une idée à moi !

VERVOLAND.

Comment ?

LE HALLIER, péremptoire.

C'est une idée à moi !

VERVOLAND, sans insister.

Ah ? bon !...

SCÈNE XIX

LES MÊMES, BLANCHET.

BLANCHET, entrant de droite, premier plan.

On dirait qu'il y a beaucoup de monde !...

JACQUELINE.

Blanchet, on va vous annoncer une bonne nouvelle !...

BLANCHET.

Ça m'étonnerait !...

LE HALLIER.

Tous vos vœux sont comblés !

BLANCHET.

Lesquels ?

VERVOLAND.

On vous demande en mariage !...

BLANCHET.

Qui ?

CÉCILE, doucement.

Moi, Blanchet !...

BLANCHET, éperdu.

Ah ! Mon Dieu !...

Il porte la main à son front, son lorgnon tombe.

JACQUELINE.

Il va se trouver mal...

BLANCHET.

Non, mais j'ai laissé tomber mon lorgnon !...

VERVOLAND.

Encore ?...

LE HALLIER.

Il est insupportable !

Les cinq personnages se mettent à quatre pattes et cherchent le lorgnon de Blanchet.

deau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Euvrard-Pichat.

Les vingt-cinq principales pièces de M. Georges F

				En collabora
1899	*Théâtre Cluny*	Plaisir d'amour.	3 actes	Maurice Fr
1900	*Grand Guignol*	Balancez vos Dames.	1 acte	Paul Gavau
	Palais-Royal	Moins cinq!...	3 actes	Paul Gavau
1901	*Palais-Royal*	L'Inconnue.	3 actes	Paul Gavau
	Athénée	Madame Flirt.	4 actes	Paul Gavau
1902	*Châtelet*	Les Aventures du Capitaine Corcoran.	5 actes	Paul Gavau
	Nouveautés	La Princesse Bébé.	3 actes	Pierre Dec
	Palais-Poyal	La Carotte.	3 actes	Dehère, Gui
1903	*Palais-Royal*	Un Fiacre à l'heure.	1 acte	
	Comédie-Française	L'Irrésolu.	4 actes	
1904	*Odéon*	La Dette.	5 actes	Paul Gavau
	Palais-Royal	L'Escapade.	3 actes	
1905	*Palais-Royal*	La Marche forcée.	3 actes	Marc Sonal
	Bouffes-Parisiens	Les Merlereau.	3 actes	
1906	*Palais Royal*	La Grimpette.	3 actes	Marcel Gui
1907	*Palais-Royal*	Le Satyre.	3 actes	Marcel Gui
1908	*Nouveautés*	Dix minutes d'auto.	3 actes	Pierre Dec
1910	*Palais-Royal*	Le Million.	5 actes	Marcel Gui
1912	*Théâtre Réjane*	Un coup de téléphone.	4 actes	Paul Gavau
1913	*Théâtre Fémina*	Un jeune homme qui se tue.	4 actes	
1914	*Palais-Royal*	J'ose pas!...	3 actes	
1916	*Gymnase*	La Charrette anglaise.	3 actes	Louis Vern
1917	*Théâtre Antoine*	Monsieur Beverley.	4 actes	Louis Vern
	Athénée	Mon Œuvre!...	3 actes	Louis Vern
1919	*Odéon*	Monsieur d'Assoucy.	4 actes	